Mon journal

1914-1818



Familie Vogels, uiterst links Laura, bron : Westhoek v erbeeldt
Zij woonden in de Lichterveldestraat, in de oude Proosdijhoeve

Handschrift van juffrouw Laura VOGELS (1884-1970)

Kortemark

Mon journal. 1914-1918.

Ce 4 Août 1914. l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Belgique !... Sans raison... Sans provocation aucune.... la loi du "plus fort" domine !!

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire dit on ! Depuis longtemps la Belgique ne connut d'histoire autre que celle de sa prospérité et de sa renommée, semblant à leur apogée !

Un état voisin, orgueilleux et dominant nous convoitait en silence et, choisissant son moment attendu depuis des années, nous mit dans l'alternative de forfaire à l'honneur ou de subir le fléau de la guerre.

L'honneur de la Belgique dicta son choix !

La fière réponse de notre roi Albert, "non, huit millions de fois, non", ne se fit pas attendre, et déchaina sur nous cet affreux tourbillon de feu et de sang, qui en peu de jours transformerait un pays florissant et prospère, en une hécatombe de ruine et de désolation ! La contrée de Liège en connut les horreurs la première. Un siège glorieux héroïque et désespéré.... puis la capitulation devant le nombre écrasant.

Malines, Louvain, Dinant, autant de noms qui, jusqu'à l'éternité, feront courber de honte la tête de tout allemand !

Les hordes sauvages, dans leur auxcété d'une marche rapide sur Paris laissent derrière eux la marque sanglante de leurs infamies.

Des villes détruites, des massacres de civils,

Mon journal. 1914-1918.

Ce 4 Août 1914. l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Belgique !... Sans raison... Sans provocation aucune.... la loi du "plus fort" domine !!

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire dit on ! Depuis longtemps la Belgique ne connut d'histoire autre que celle de sa prospérité et de sa renommée, semblant à leur apogée !

Un état voisin, orgueilleux et dominant nous convoitait en silence et, choisissant son moment attendu depuis des années, nous mit dans l'alternative de forfaire à l'honneur ou de subir le fléau de la guerre.

L'honneur de la Belgique dicta son choix !

La fière réponse de notre roi Albert, "non, huit millions de fois, non", ne se fit pas attendre, et déchaina sur nous cet affreux tourbillon de feu et de sang, qui en peu de jours transformerait un pays florissant et prospère, en une hécatombe de ruine et de désolation ! La contrée de Liège en connut les horreurs la première. Un siège glorieux héroïque et désespéré.... puis la capitulation devant le nombre écrasant.

Malines, Louvain, Dinant, autant de noms qui, jusqu'à l'éternité, feront courber de honte la tête de tout allemand !

Les hordes sauvages, dans leur auxcété d'une marche rapide sur Paris laissent derrière eux la marque sanglante de leurs infamies.

Des villes détruites, des massacres de civils,

maison, on creuse le terrain, des tranchées nous environnent de tout côté, et des soldats français sont passés par le moulin voisin, transformé en fort — bref, on attend l'ennemi à tout instant! Devant la gravité de l'heure, nous n'avons le temps de nous livrer aux lamentations — il faut agir — demain on pleurera, mais à présent, l'heure est aux actes! Nous avons à mettre en sureté le plus précieux de nos possessions et ce n'est pas chose facile, il faut attendre la nuit pour n'être pas dérangées et, jeunes filles que nous sommes, le travail est dur et demande un effort formidable — Une famille amie nous arrive à la tombée de la nuit, croyant trouver ici plus de tranquillité que chez eux — ils constatent par eux-mêmes que le danger nous menace sérieusement. Nous employons la nuit entière à remplir coffres et valises avec le plus précieux de nos effets, mais nous devons, parfois, nous arrêter à la tâche — nos nerfs nous soutiennent, car le travail est au-dessus forces — Nous bêchons la terre, nous transportons des poids énormes, nous déplaçons des briques et des pierres qu'en temps normal nous n'aurions jamais songé à pouvoir même toucher. Tout cela joint à la poignante angoisse de l'âme, nous épuise, mais la Conscience du danger double nos forces et nous cachons notre émotion pour ne pas grandir celle de notre mère — l'aube paraît déjà quand nous finissons notre besogne — Nous voilà tranquilles de ce côté, mais voici le moment de songer à notre propre salut. Depuis hier, nous avons un camion de prêt que notre mère s'apprête à utiliser pour la conduire hors du danger immédiat, mais nous avons toute la peine du monde à contraindre notre vieille servante de 83 ans qui préfère se laisser fusiller sur place plutôt que de quitter son ancienne demeure. Quant à moi, ma mère veut absolument me faire profiter de l'invitation, plusieurs fois répétée, d'une famille anglaise — je lui dis, maintes fois, préférer rester afin de partager les peines et les dangers — mais il y a aussi notre sœur adoptive et ma marraine qui désire si vivement que j'aille mettre ses deux enfants en sureté en Angleterre — ce qui influence le plus ma décision de partir —!

Cette dernière nuit passée dans la vieille maison qui me vit naître, me restera à jamais mémorable! Une à une je parcours chaque place, où chaque coin, chaque meuble, chaque chose, me rappelle tant d'heureux souvenirs! C'est un pèlerinage sacré — un dernier adieu — peut-être à jamais!!

Un cousin charitable me conduit hors du village en voiture, car deux heures de marche me séparent de Couckelaere, car malgré l'écrasante fatigue physique, l'air me ranime quelque peu et me fait du bien — Jamais encore, ma vieille Flandre, ne me parut plus belle! plus attrayante! Un calme profond pareil à celui qui précède les grands orages régnait sur les champs alentour qui semblaient se recueillir avant de subir l'assaut furieux des Vandales à l'affut! Quand me sera-t-il donné de la parcourir à nouveau? et Comment la retrouverai-je ??

Couckelaere, le 15 Octobre 1914

Mon arrivée ici, semble être attendue avec impatience, car je trouve tout le monde à la porte et leurs figures inquiètes reflètent clairement leur état d'âme! — Il est temps de partir ... déjà l'on entend des coups de canon isolés mais qui se rapprochent davantage — pas un instant à perdre — dit-on! — pas une minute à perdre — et je tombe littéralement de fatigue — cette

nuit de surcharge physique et morale m'a complètement brisée — l'émotion du départ — le trajet de deux heures de marche sans avoir pu trouver le temps ni le coeur pour déjeuner achèvent de me déprimer! Par surcroit on annonce qu'il est désormais impossible de se rendre en Angleterre - toute communication par Ostende n'existe plus - l'accès de la ville est défendue à tout civil (je sus plus tard que les Allemands occupaient la ville depuis la veille).
Voilà donc notre projet de chercher un abri sous le ciel hospitalier de l'Angleterre définitivement tombé à l'eau! Pour ma part, je n'en suis pas contrariée - Je ne sais quel sentiment me rivait à mon village natal et me faisait préférer d'affronter le péril, aussi grand fut-il que de quitter le pays où j'avais laissé tout ce qui m'était cher — mère et soeurs dévouées maison, avoir amis et connaissances — tout enfin! J'aurais préféré rester chez mes cousins et attendre là, l'orage qui s'amoncellait sur nos têtes, mais — de rester — il n'y fut point question - Ici, comme dans notre village, un essaim de jeunes gens défilait incessamment devant nous et je vis toujours le regard inquiet de mes cousins se poser sur fils — regard qui disait plus éloquemment que des parole, qu'il fallait à tout prix le soustraire au danger qu'il courait d'être pris dans les rangs allemands - Les coups de canon se succèdent — l'anxiété grandit partout — il faut partir sans retard! — Et déjà tout un nouveau plan est combiné à la hâte! - Avec une heure d'avance vient de passer ici un camion emportant deux familles amies de notre village loin du danger - Parmi celles-ci se trouvent l'oncle et la tante de mes petits cousins. Bien sûr, ceux-ci ne refuseront pas de prendre leur neveu et leur nièce sous protection — heureusement! voilà la question de ce fait résolue! - Deux moments suffisent pour atteler cheval et voiture — sans prendre le temps de me réconforter quelque peu, on me jette — c'est bien le mot — en voiture et nous voilà en route — non pas vers l'Angleterre, ainsi qu'il avait été projeté mais à la recherche du véhicule qui doit nous abriter dorénavant et nous mener — à l'aventure! La route devant nous est noire des fugitifs — une anxiété fébrile règne partout! — des feux de ceux qui, du seuil de leurs portes nous voient passer, semble briller une lueur d'envie et de crainte comme si eux aussi voudraient se joindre à cette file qui s'allonge sans cesse. La coupe déborde — je ne peux plus refouler mes larmes et sans m'inquiéter des regards indiscrets, je pleure amèrement — à mes côtés, Paul et Yvonne en font autant et nous mêlons nos regrets pour notre chère Contrée, vouée désormais au ravage et à la destruction. Quoique notre cheval marche bien, il n'avance pas assez au gré du conducteur — La pauvre bête tue et s'élève au possible, mais ne peut s'attendre à du répit — il s'agit de rattraper l'avance que nos amis ont sur nous — sinon nous perdons leur trace irrémédiablement! - A fond de train nous dépassons Zande - Leverode - Mannekensvere, partout dans chaque auberge, à tout passant, on s'informe du camion mais nul ne peut donner le moindre renseignement — que faire? — il est matériellement impossible que ce lourd véhicule avançant lentement, ait pu faire le trajet plus rapidement que notre voiture légère!! Notre pauvre cheval est à bout de forces! à tout moment il semble vouloir tomber — notre conducteur s'impatiente et ne veut plus continuer la route — ce sont des altercations sans fin — c'est idiot ce que nous avons fait — au lieu de nous sauver du

danger, nous nous y jettons à pleine tête - etc - etc - enfin, toutes les récriminations possibles - Je n'ai plus le courage pour discuter - les enfant sanglotent je ne sais que faire - retourner ou continuer ? Je veux tenter un dernier effort - si le cocher retourne - tant pis - je conduirai moi-même advienne que pourra ! - Nous avançons difficilement - la route est obstruée de soldats et de matériel de guerre de fugitifs de voitures de camions - nous n'avançons plus - l'angoisse qui nous étreint est impossible à décrire ! - Quiconque connait les plaines immenses et peu habitées du Veurne-Ambacht peut connaître l'isolement où nous nous trouvons - Nous descendons à l'une des rares auberges en vue, en quête de quelque rafraîchissement mais rien à obtenir pas même un verre d'eau - les soldats ont tout vidé - même les citernes pour étancher leur soif, autant bien que celle de leurs montures - A bout de ressources il ne nous reste qu'à attendre les événements - Nous descendons de voiture et laissons retourner cocher et véhicule - Frostrés sur un petit banc, nous regardons passer devant nous l'interminable défilé de l'armée Belge en déroute - Nous ignorons toujours que la forteresse d'Anvers est tombée depuis plusieurs jours et nous ne pouvons comprendre cette exhibition militaire - Des milliers et milliers de soldats débauchent de chaque ruelle, à pied, à cheval, perchés sur des canons, montés sur les ambulances - des mitrailleurs des obusiers - tout y passe - Ce qui frappe le plus c'est cette dépression physique et morale peinte sur leurs visages ! Eclaboussés de boue, courbés sous leurs sacs les vêtements usés les bottes trouées, d'aucuns boitant sous le supplice de pieds gonflés ou ouverts, d'autres, terrassés par la fatigue ils s'avancent en longues files d'un air de tristesse et de lassitude inouï

Ils se sont battus en héros mais ne peuvent tenir tête à la force écrasante de l'ennemi !
Honneur à eux ! Autant qu'une victoire leur retraite les couvre de gloire - Dans un effort désespéré ils s'en vont à présent tâcher de sauver les dernières parcelles de leur patrie - avec l'énergie du désespoir ils y mettront leur vie et leur âme s'ils tombent - L'ennemi achètera chèrement la victoire !
Il nous devient impossible de garder la route - des flaques de boue et d'eau, soulevés par les voitures et les chevaux, nous couvrent entièrement - et toujours pas le moindre signe de notre camion - Une heureuse inspiration me vient - Il faut que dans ces parages habite une famille dont la dame est originaire de Cortemarck et qui fut une amie de pension de notre mère - Je me mets à la recherche - en effet ! Je m'aventure à y demander un asile momentané - Nous y sommes reçus en amis une chambre est mise à notre disposition - Des rafraîchissements bienvenus - nous pouvons nous y reposer à l'aise - Il ne me faut que quelques minutes pour m'assoupir brisée que j'étais par l'effort colossal que les événements douloureux avaient demandés à mes nerfs exités ! - Paul montera la garde -
Je fus bientôt réveillée par un cri de joie m'annonçant la vue de notre « Arche de Noé » - Il ne faut que deux minutes pour l'arrêter et expliquer la situation - Mais où caser les intrus - quand tout est déjà bondé ?! - L'empressement qu'ils portent à nous accueillir, malgré tout, nous touche profondément - De part et d'autre, on se raconte les péripéties déjà nombreuses de cette première journée - Tout le monde est ému - et l'on se demande ce que le lendemain nous réserve - Notre maison roulante est vaste assez et il le faut bien pour abriter tout ce monde, car avec

nous, voilà le nombre grossi jusqu'à 19 - ce qui est assez considérable - La famille Demeester à 5 - La famille Van Haute - Greypecrat - 3. La famille Van Haute Baeckelandt 2 - La famille Monthaye - Boute à 5 - nous-mêmes 3 - le conducteur porte le total du chargement à 19 - Le fond est rempli de piles de valises, bagages, paquets de De chaque coté s'aligne une rangée de chaises destinées aux occupants - Nous nous sentons relativement bien - Moi, surtout, me sens plus calmée - La présence de toute une société amie me ranime - Surtout l'idée que je n'aurai plus seule à porter la responsabilité de mes deux petits cousins et que je peux me fier au guide des Messieurs qui se dévouent au mieux pour tout débrouiller. Je me sens délivrée de mes angoisses et me mets à remercier le bon Dieu qui m'a conduit ici par des circonstances totalement imprévues.

- Nous approchons Nieuport, où la famille Van Haute s'apprête à chercher abri chez leur fils vétérinaire en cette localité. Au loin, on distingue déjà les maisons Mais Dieu sait quand nous y arriverons Impossible presque de continuer à traverser les lignes drues de soldats qui se pressent sur la route - Nous voici au passage du canal dérivant de l'Yser - A deux pas du pont, on nous arrête! - Un ordre bref - on ne passe plus - Nous nous sentons blêmir! - Si près du but - et le sentir se glisser de la main! - Mons. Monthaye se porte au devant du commandant - Le mouvement brusque et viril du chef nous indique qu'il n'y a guère d'espoir - il insiste toujours, persistant dans ses instances et - et supplie au nom des enfants qui nous accompagnent et qui eux se mettent à hurler! - Allez donc mais vite! - Cette dernière recommandation est superflue - un coup de fouet, nos chevaux donnent toute leur force et vitesse - - - et nous voilà sur l'autre rive! - - - Deux minutes se passent - - nous entendons un craquement sourd un bruit formidable - - la terre s'ébranle - les chevaux se cabrent - - c'est le pont qui saute derrière nous - A présent, nous comprenons l'obstination du commandant - - le pont était miné - - - il ne fallait plus que l'étincelle pour le faire voler en éclats! quelques instants plus tard, nous nous fussions trouvés devant le gouffre béant! Grace à Dieu nous l'avons échappé belle! - Mais l'une émotion n'attend pas l'autre - - Cette rive-ci est plus encore que l'autre, littéralement tassée de militaires - avec notre lourd véhicule, à travers deux pieds de boue - Comment parviendrons-nous jamais à traverser ces lignes?! La cavalerie entière de tous les régiments est massée tout au long de ces étroites petites routes - Il faut que notre cocher tout en conduisant son attelage frappe à droite et à gauche sur les (museaux?) des chevaux qui ne se donnent plus la peine de faire un pas pour nous laisser passer - Leurs têtes butent contre la bâche du camion et à tout moment nous devrions la tête, un accident semblant inévitable! Par surcroît, des autos roulant à allure vertigineuse nous font monter et descendre la route, des centaines de soldats, brisés par la fatigue, s'étendent tout au long entre les jambes de leurs montures, au risque d'être écrasés ou de recevoir des ruades plutôt que de se priver des quelques instants de repos qu'ils ont à leur disposition. Le chemin semble interminable mais nous approchons et arrivons enfin devant la maison de M. Paul Van Haute. La famille se hâte de descendre mais voilà qu'un accueil tout autre que celui rêvé, les y attend. La maison est toute occupée par les soldats belges qui y font la cuisine. Le maître de la maison est parti depuis quelques heures fuyant vers l'Angleterre sur un remorqueur qu'il a pu dénicher les malles de l'Etat ne fonctionnant plus. - Nous voilà donc tout déroutés!

On croyait s'abriter à Nieuport, mais nulle part la désolation et préparation ne semblent plus évidentes qu'ici — les maisons sont vides dénuées de tout mobilier, les rues sont désertes, aux devantures des boutiques pendent des pancartes aux inscriptions "Plus de boissons - On ne vend plus de pain - Pas d'eau - etc etc - Tout est épuisé et l'on se demande de quoi vit le reste de la population encore en ville - Partout dans la petite ville se montrent les signes évidents d'une âpre lutte, d'un duel à mort qu'on veut gagner à tout prix; tout passage est fortifié, les rues bouchées les barricades encombrent les ruelles, des tas de pierres défendent l'accès aux routes diverses bref, c'est la préparation fébrile aux graves événements! Rester ici c'est s'exposer à mourir de faim! - il faut tâcher de gagner Furnes et de là — la France! - C'est donc par cette route que nous continuons notre voyage - La grande route, où nous nous engageons, nous offre un des spectacles les plus émouvants, les plus poignants de la guerre - c'est l'exode des réfugiés fuyant vers un sol plus sur! Nos yeux se ferment pour ne plus voir la misère qui se déroule devant nous. Tout le long, c'est une procession continue et compacte une masse mouvante où jeunes et vieux, hommes femmes, enfants s'entremêlent dans une fébrile anxiété, Des familles entières se serrent l'une contre l'autre Une jeune femme tenant entre ses bras un enfant encore en maillots, plie sous le poids d'un énorme paquet ficelé sur son dos, où s'entassent les hardes déchirés ... accrochés à son jupon, pleurnichants chamaillants deux gamins se laissent pousser en avant tandis que l'aînée, à peine âgée d'une dizaine d'années, a charge d'un petit frère qui refuse de marcher, et qu'elle est forcée de porter malgré que ses forces le permettent à peine et qu'elle même plie sous le fardeau écrasant et cependant si cher! - Une autre famille, plus heureuse a pu se procurer une charette où entre les bagages la literie et les ustensiles de cuisine les enfants émergent tout joyeux et fiers de l'avantage qu'ils ont sur les pauvres petiots qui trottinent autour d'eux, et semblent jouir extrêmement du voyage inattendu et intéressant qu'ils peuvent faire! - Contraste émouvant - De l'autre côté de la rue deux petits gamins, incapables à porter plus longtemps leur lourde charge, s'ingénuent à trouver quelque allègement, et glissent leurs paquets sur des bâtons coupés des arbres dont ils posent le bout sur l'épaule l'un de l'autre et marchent allègrement semblant ne pas se rendre compte de la misère autour d'eux! - Au bord du fossé une femme nourrit son enfant ... épuisée de fatigue et de privations elle est venue s'échouer là, véritable épave humaine! D'un regard éloquent, elle épie un geste charitable qui lui procurerait une petite place dans un véhicule quelconque — mais voitures et charettes passent tout est plein et regorge de monde et de bagages - Tantôt, d'un dernier effort, elle rassemblera le restant de ses forces à avancer quelque peu... pour retomber plus loin d'un même épuisement!! - Ici, c'est un vieux couple qui vient de quitter leur chaumière: Dans leurs yeux fatigués se réflète le deuil de leur âme — leur maisonette, leur bétail, leur parcelle de terre — c'était leur vie, leur existence! - Le sacrifice accompli, ils peuvent mourir à présent — ils sont satisfaits de la vie, et d'un pas alourdi, le buste courbé, ils cheminent côte à côte, laissant errer un regard d'adieu sur la terre qui les a vus naître, grandir, vivre, mais qui ne les verra pas mourir! Pauvres vieux! - Oui, je ferme les yeux pour ne plus voir cette misère physique et morale, mais la vision de tous

ceux qui ont vu ce triste cortège, les obsédera à jamais – Entretemps voitures, camions, charettes, tout cela se dépasse, devance et se rue vers la ville, anxieux d'y arriver avant la nuit, afin de n'y être pas dépourvus de nourriture ni de logement qui, à en juger par les masses mouvantes se feront rares là-bas! Nous croyons plus prudent de nous arrêter avant la ville et nous descendons à la petite localité de Oost-Dunkerke, croyant trouver là le nécessaire pour notre logement. Mais bien vite la désillusion nous guette! Ici, comme à Nieuport, il n'y a rien à obtenir – nous avons faim et froid et tremblons devant la perspective de devoir passer la nuit à la belle étoile – Mme VanHauk à l'heureuse inspiration d'aller trouver la supérieure du petit couvent, qui doit avoir dans sa communauté une religieuse qui la connait. La pauvre supérieure est consternée – depuis plus d'une huitaine la maison est trop petite pour héberger les réfugiés qui affluent chez elle – Il lui coûte de nous renvoyer et comme nous lui demandons de pouvoir disposer d'une petite salle quelconque, pourvu que nous soyions à couvert sous un toit elle tâchera de s'arranger d'une façon ou d'une autre. Les messieurs s'en vont à une ferme voisine, solliciter une place pour eux. Deux auront une chambre du fermier, les autres logeront dans la grange, avec une botte de paille comme matelas! Tout comme les soldats! Bien vite, nous avons évacué la salle, et la bonne soeur qui veut nous procurer tout le bien-être possible, nous apporte ce qu'elle a de disponible en fait de paillasses et de matelas. Il n'y en a pas pour tout le monde mais on prendra alternativement du repos, dût-dit que les autres s'arrangeront sur les chaises – Nous voilà donc casés pour la nuit – mais quelle nuit! Jamais dussé-je vivre cent ans, je n'en perdrai l'angoissant et et tragique souvenir! – Au dehors, à travers la mince muraille, nous parviennent les cris des pauvres affamés – ils implorent une croute de pain – un peu de lait pour leurs enfants défaillants, ils demandent du logement – une aide quelconque – Ils crient, lamentent, pleurent – d'autres se fâchent, jurent – Ils ne se doutent pas qu'à l'intérieur la pauvre supérieure souffre le martyre – Toutes ses provisions sont épuisées – toutes ses salles remplies – elle a donné jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien – mais la foule ne le comprend pas ainsi – ils hurlent, et nous tremblons de peur qu'on ne force la porte ou brise les carreaux, mais peu à peu, heureusement, la bande bruyante se rue plus loin, pour porter ailleurs ses plaintes déchirantes. Nous attendons plus de repos avec la nuit mais voici que nous tombons de mal en pis – Un régiment vient camper dans la rue sous nos fenêtres et apporte avec lui tout le vacarme dont jamais soldatesque fut capable – Cris, jurons coups de sabots cliquetis d'armes – nous étions en pleine épouvante – Nous nous imaginons que l'ennemi approche, poursuit toujours, arrivera à tout instant! – A l'intérieur notre salle présente un triste spectacle – le long de la muraille sont rangés quelques matelas et paillasses dont chacune sert de lit pour trois personnes – A tour de rôle nous prenons un petit repos tandis que les autres tâchent de s'assoupir sur les chaises ou contre les meubles – Les enfants, privés qu'ils sont de repos pour s'endormir, se mettent à pleurer à tour de rôle ce bruit infernal au dehors leur fait peur – pour nous aussi – c'est l'épouvante et l'on n'entend que des sanglots contenus – mais chacun s'efforce à cacher sa peine pour ne pas aggraver celle des autres – Jamais nuit ne parut plus interminable – A deux heures du matin, nous nous trouvons debout attendant l'aube avec une impatience compréhensible!

Bien vite, au matin, après avoir croqué un morceau de pain procuré par les religieuses, nous nous frayons un chemin à travers les chevaux et les soldats qui barrent la route, au risque de recevoir des ruades et nous nous faufilons à travers pour retrouver notre camion où nous trouvons tout notre monde et nous voilà en route, espérant que cette journée nous apportera plus de repos que la précédente - La route pour Furnes nous présente les mêmes scènes que celles vues à Nieuport - toujours la mer mouvante des réfugiés avec encombrement de soldats, plus grand encore, si possible!
Toujours des autos militaires par centaines qui passent à allures vertigineuses pour donner des ordres et en apporter - c'est la cohue! Impossible d'approcher, de loin ni de près, le consulat de France où nous avons à faire régler nos passeports. Des milliers de personnes stationnent dans les rues avoisinantes attendant leur tour - Pas de nourriture ici non plus - toute boutique, boulangerie ou charcuterie est assiégée mais ne peut rien procurer aux milliers d'étrangers en ville - Nous avons la surprise de rencontrer ici beaucoup de nos co-villageois qui ont gagné Furnes par le dernier train qui a quitté notre gare - d'autres ont fait la route à pied - Les familles Doom et Vanroose, d'autres encore se trouvent là au milieu de la rue, ne sachant où se rendre ni que faire ... c'est navrant - aussi nous nous empressons de laisser loin derrière nous, la vieille cité flamande - dernier rempart contre l'assaut des Vandales! Puisse-t-elle tenir bon, et emblème de l'invincibilité de l'armée belge, rester debout préservée de toute souillure ennemie! -
— Nous avons projeté de faire demi-tour jusqu'à Alveringhem pour passer chez un cousin de Mme Demeester. Pendant que nos deux Messieurs vont l'avertir de notre arrivée, nous descendons à une auberge située sur la grand'route. Le hazard nous y réserve une agréable surprise. Nous y trouvons plusieurs personnes de notre commune, entre-autre notre proche voisin, l'instituteur Adaes. Nous sommes trop émus pour nous causer ... on dirait que l'on se revoit après des années d'exil! Ma première question est au sujet de ma mère et sœurs - sont-elles encore au village? ... ou l'ont-elles quitté? Il n'en sait pas beaucoup, mais croit qu'il ne leur est arrivé aucun mal. Il n'en est pas de même de notre médecin, Mr Jacques - tous les racontars s'accordent pour dire qu'il serait fusillé par les Allemands - Nous sommes consternés d'apprendre pareille nouvelle et espérons que elle n'est pas fondée.
— Croyant me rendre en Angleterre, j'avais rassemblé à la hâte dans une valise quelques pièces de dentelles, avec l'espoir de les placer à mon arrivée là-bas, mais comme les circonstances m'avait conduite vers la France, j'étais grandement préoccupée au sujet des formalités de douane. Les droits imposés aux véritables dentelles sont énormes et j'aurais ainsi à payer beaucoup tout en ne sachant pas si je pourrais vendre ma marchandise ou non. De plus, cette valise est un constant souci pour moi .. je n'ose la laisser avec mes bagages au fond du camion de peur qu'elle ne s'égare ou ne soit volée. Il m'est d'ailleurs impossible de manier mes lourds paquets, je suis obligée d'appeler quelqu'un à l'aide à chaque changement. Je demande donc à notre voisin de vouloir se charger de ma valise de dentelles - croyant de bonne foi que nous pourrions retourner chez nous dans quelques semaines et que l'argent que j'avais à ma disposition pourrait me suffire. Il se charge volontiers de ma marchandise et me voilà délestée d'un grand souci!! - Entretemps arrivent nos avant-gardes qui nous annoncent qu'on nous attend à bras ouverts. Nous débarquons

dans une de ces belles fermes flamandes où la propreté méticuleuse est de rigueur et où l'accueil se fait bien à la flamande: sans compliments, mais de bon coeur. En un clin d'oeil, on nous prépare une succulente omelette aux oeufs et à laquelle nous faisons honneur et que nous trouvons meilleur qu'un plat de dîner! Chez le fermier habite sa belle-soeur, qui possède une jolie maison au centre du village et qu'elle veut bien mettre à notre disposition jusqu'à ce que les événements nous permettent de rentrer chez nous ce qui, de l'avis de tous, ne tardera guère. Faut-il dire que cette proposition nous comble de joie?? Au moins aurons nous un abri provisoire! Quel bonheur! On s'entre-aide pour préparer la maison. Il y a 4 bons lits... plus une chambre entière à remplir de "paillasses par terre" — c'est déjà un luxe pour nous — tout est si frais, si propre que nous nous sentons renaître!

Hélas! notre joie fut bien éphémère! La veille, deux officiers logèrent dans la maison, avant de quitter le village. Mais voilà qu'ils revinrent réclamer leur logement. Nous leur expliquons que nous sommes des réfugiés, roulant depuis deux jours sans logement, et que l'installation de nos lits est chose faite! Mais les militaires n'entendent pas de cette oreille — et déclarent qu'ils ont le droit de disposer des maisons civiles. Comme nous insistons à cause des enfants et personnes agées qui nous accompagnent ils se fâchent et nous menacent d'en référer au colonel! Voilà la pauvre demoiselle tremblante d'angoisse — elle n'aime pas nous renvoyer et n'ose refuser aux militaires. Nous sommes peinés de ce que, par prévenance pour nous, elle s'attirera des difficultés. Nous tâcherons donc de nous arranger encore comme les nuits précédentes, puisqu'il est écrit que nous passerons par toutes les misères. — Avis est donné aux "galants" militaires que les chambres sont libres. Le peu de place qui reste disponible est arrangé pour procurer un repos sommaire aux enfants et aux vieillards, les autres personnes s'accommodent à la cuisine, qui sur les chaises qui sur la table, qui sur le rebord du poêle. — Terrassées par la fatigue, nous nous inquiétons peu du va et vient continuel des militaires à travers la cuisine... eux aussi se soucient peu du dortoir improvisé qu'ils traversent à tout instant. Vers minuit un violent coup de poing nous redresse en sursaut. C'est un ordre urgent, fixant le départ du régiment à 3 heures du matin, au lieu de 7 heures comme prévu. — C'est une aubaine pour nous dont nous nous empêchons de profiter. Aussitôt la maison libre, nous réoccupons les chambres et pouvons goûter quelques heures de repos paisible. — Je me réveille en sursaut. — Ai-je dormi quelques heures — ou quelques minutes?? On crie, on parle, on gesticule autour de nous. Qu'est-il arrivé?? Je ne suis pas longue à m'en rendre compte. — Le canon gronde à notre porte! — mais des coups si violents si fréquents surtout, que le sol en est tout ébranlé. Vite, il faut se sauver encore! Ordre est donné de faire toilette sommaire — pas de coiffure ni d'ablution — l'habillement suffit — nous tremblons de la tête aux pieds... les vitres semblent voler en éclats à tout moment — le sol tremble — il m'est impossible de prendre ma tasse en mains pour prendre du déjeuner que, malgré tout, la chère dame nous force à prendre. D'une course folle, nous nous dirigeons vers la ferme en bouchant nos oreilles à la terrible canonnade et aux éclats de shrapnels que nous sentons tout proche! — l'ennemi n'est plus qu'à quelques kilomètres d'ici. — Voilà bien le motif du brusque départ des militaires durant la nuit. — A la hâte, on remercie nos hôtes, on se dit "au revoir" à travers des larmes réciproques et à nouveau nous reprenons "notre roulotte". — Personne n'a le coeur de causer — un silence lourd d'angoisse oppressée, coupé de bruits

insolites, plane sur nous - les petits enfants eux-mêmes autrement si bruyants ont conscience du danger qui les environne et se tiennent blottis entre les bras de leurs parents - qui cherchent à les protéger contre les balles que nous craignons devoir nous atteindre à tout instant! - Nous nous dirigeons vers Leysele, où de nouveau nous courons grand danger à passer à travers l'encombrement de camions et d'autos - La dimension de notre véhicule ne donne pas assez de place aux autres voitures pour le dépasser et l'étroitesse de ces petites routes de campagne nous oblige de friser de si près les fossés que nous n'osons plus respirer - le chapelet glisse fébrilement entre nos doigts! c'est notre suprême ressource -, entre coupé des "oh" et des "ah" que nous dicte la frayeur d'être versé dans le fossé! - Nous passons une affreuse demi-heure et respirons enfin en s'approchant d'Hondschoote où un calme relatif règne -

Nous venons de passer du sol Belge sur le territoire français - aucun changement nous l'indique d'abord - ni l'aspect - la rue - même le language sont les mêmes et n'était-ce les formalités de douane on se croirait toujours au pays - Peu de contrôle à la douane - presque tous les douaniers sont au front et j'aurais aisément pu passer ma valise de dentelles qui m'avait donné tant d'appréhension. Si j'avais pu prévoir cela! J'aurais dû la garder près de moi - c'eut été bien mieux et cela m'aurait sauvé dans l'avenir d'innombrables ennuis et misères! Mais bien sage est celui qui peut tout prévoir!! Nous passons donc en France formant le voeu d'y rencontrer la sécurité et le repos que notre pauvre pays n'est plus à même de nous donner - Nous nous décidons pour Bergues petite ville ancienne, très pittoresque et fortifiée à outrance d'énormes remparts et de ceintures d'eau que l'on traverse par des ponts aux pont-levis moyennageux aux tourailles à créneaux immenses! Pour la première fois depuis notre départ nous trouvons une place à l'hôtel et nous pouvons nous y restaurer et nous reposer à l'aise - les lits sont bons mais si voulons un lit, il faut se le partager à trois! - avec mes deux grottes compagnes - ce n'est guère commode - mais toujours mieux qu'une chaise! - Ici encore, nombre de gens du pays nous accostent et nous causent et voudraient, comme nous, rester ici, malheureusement il n'est permis aux réfugiés de séjourner en ville plus de 24 heures à cause de l'affluence considérable qu'on prévoit. Surtout que Bergues faisant partie de l'enceinte fortifiée de Dunkerque, ne peut courir le risque d'être infecté d'espions qui peuvent facilement se glisser parmi les réfugiés - Nous avons évité la ville de Dunkerque, celle-ci ne nous paraissant pas pouvoir offrir la sécurité requise. De plus, la ville regorge littéralement d'étrangers - trente à quarante mille réfugiés y ont passé ces derniers jours - On y couche en pleine rue, et on campe à l'extérieur - impossible d'y obtenir de la nourriture! Nous passons donc et nous observons la formidable défense organisée par l'armée française autour de la ville. Le principal objectif de la campagne des Flandres paraît être la prise de Dunkerque. Réussiront-ils? Nous ne le savons, mais ce que nous affirmons c'est qu'ils ne l'auront pas de si tôt, et seulement au prix de mille difficultés. Tous les terrains avoisinants sont déjà submergés, des barrières de fils de fer inextricables barrent les routes, des tranchées, des redoutes - d'autres oeuvres de défense formidables nous entourent - Non, ils ne passeront pas de si tôt - En y ajoutant les ponts-levis les eaux fortifications de Bergues, on se dit que les allemands auront ici du fil à retordre - Si jamais ils approchent de près!

18 Octobre - De bonne heure nous continuons notre exode pour Bourbourg. Nous nous apercevons nettement ici

du changement d'aspect avec celui de nos parages. Nous entrons dans le pays des eaux - tout à côté de la belle et large route, comme pour lui tenir société le long des rangées d'arbres, s'étend le canal, paisible et calme piqué de ci, de là, de bateaux transportant de ville en ville les betteraves, principal produit de la terre fertile qui l'entoure. Nous approchons Bourbourg au crépuscule. La ville nous apparait au loin, poudrée d'or, reflétant son clocher pittoresque aux multiples clochettes, dans l'eau teintée de rose et de pourpre où se noie le soleil couchant. Un air de carillon nous parvient et semble nous souhaiter la bienvenue! Tout nous paraît hospitalier et avec confiance nous y passons notre première nuit à l'hotel -- mais comme d'habitude -- à trois par lit. Le premier soin de nos messieurs qui se coupent en quatre pour nous préparer un bien être relatif, est d'aller en quête de mieux. Sur les renseignements d'une famille d'Ichteghem, ils parviennent à louer une maison meublée. Tout y est bien propre mais elle est trop petite pour recevoir tout ce monde. Dans le voisinage, nous trouvons logement et les repas se prennent en commun. Nous voilà donc installés à Bourbourg avec le ferme espoir de ne plus le quitter que pour le retour en Belgique. Nos journées s'écoulent assez vite, nous y trouvons le confortable et voyons parfois des connaissances parmi les régiments qui passent par la ville en route pour le front. Une distraction - ou plutôt, un devoir que nous ne manquons jamais, c'est l'assistance au salut. Le spectacle est vraiment imposant et touchant. Le peuple se joint au prêtre pour supplier le bon Dieu pour le salut de la ville, des habitants, des soldats alliés et des réfugiés. Hommes, femmes, enfants, vous joignent leurs supplications "Seigneur, sauvez sauvez la France" Notre coeur se serre en pensant à "notre pays" notre Belgique! Car elle, la France fut sauvée d'un désastre irréparable, mais notre pays a dû payer le prix de ce sacrifice -- La Belgique n'existe plus -- ses foyers sont détruits, ses habitants dispersés, ses champs dévastés! Jamais plus qu'à cette heure, nous ne sentons le poids de nos misères! Beaucoup de soldats belges sont casernés ici - Journellement nous inspectons leurs rangs en quête de visages familiers et nous n'en sommes pas toujours quittes pour la peine - Ce jour-ci, un soldat de notre village me remet une lettre pour sa mère avec prière de transmettre au plus-tôt - Ce soir encore, nous rencontrons un jeune médecin militaire qui n'en sait bien long au sujet de notre village mais par le plus grand des hazards a soigné notre médecin Vandeweghe à l'ambulance de Furnes. Celui-ci s'était refugié avec sa femme et ses enfants dans une cave à Dixmude où il eut le crane fracturé de part en part. Le médecin annonce qu'il l'a échappé belle -- c'est miracle qu'il ne soit tué sur le coup. Pour le moment, le danger semble écarté et on l'a transporté à Calais.

A Bourbourg habitent de nombreux habitants de Roulers - qui sont plongés dans le plus grand désespoir. à cause des nouvelles sinistres qui leur parviennent de leur village. Ce dernier paraît être incendié pour une grande partie -- quantité de civils sont tués, hommes et femmes, le curé et le bourgmestre sont pendus, des religieuses maltraitées -- c'est le comble des horreurs!! Tout cela n'est pas pour nous rassurer, mais de notre village on n'entend que peu - Un réfugié nous raconte qu'il s'est enfui au moment où deux fermes brulaient de fond en comble du côté du Leenbosch - de plus amples détails manquent.

Cinq - huit, dix jours se passent. Chaque jour nous questions le moment du retour, mais chaque jour semble l'éloigner davantage. - Par moments on entend distinctement les coups de canon et quand on s'informe de quel côté ils arrivent, on répond

invariablement -- c'ett Dixmude ! - Quelle angoisse ce simple nom contient pour les réfugiés flamands!
- Vers le 16 du mois, nous observons ici, un mouvement inusité de troupes, quantité d'avions, autobus par centaines - bref, la même agitation qui chez nous précéda la crise finale -- cela sent la panique -- et l'on nous y prépare petit à petit - Une affiche du maire ordonne le départ immédiat de tous réfugiés des départements d'Hazebrouck et de Calais - -- C'est de nouveau l'exil pour nous. Nous faisons la sourde oreille mais après quelques jours nous voyons bien qu'il faudra se décider sous risque d'être délogé par la police.
- Le vendredi matin nous voit de bonne heure, reprendre notre vie de nomade. Nous nous réinstallons dans notre camion et nous voilà en route pour une destination inconnue! - Nous laissons à Dieu et au hasard le soin de conduire nos pas indécis! - Puissions-nous arriver à bon port! Nous passons par Ste Marie-Berque - St Pierrebrouck à Audruicq où nous prenons un dîner sommaire en rapport avec la vie de bohème que nous menons. Nous continuons par Nordkercke où nous rencontrons la famille Monthaye de Haden - frère de l'un de nos messieurs et oncle de mes petits Cousins - De part et d'autre on se raconte les misères et l'on se sépare dans les larmes ne voyant accouchement la fin de notre triste situation - Le jour décline rapidement quand nous approchons d'Ardres où nous projettons jeter nos pénates. En quête donc partout où s'abriter mais partout, même et unique réponse - Impossible -- tout est plein - pas de logement à obtenir et non plus pas de nourriture - La petite ville abrite une ligne de mille de soldats, belges. Le prix des victuailles, par suite des difficultés de transport à monté à des tarifs fous, exorbitants! Pas moyen pour nous de rester à Ardres -- et à nouveau, nous nous mettons en route, le cœur plein d'anxiété! - Le temps se met de la partie il pleut, il fait très froid et nous grelotons sous notre bâche -

On nous renseigne un village à une lieue de distance où il y aurait peut-être possibilité de trouver logement. Peu à peu, l'ombre grandit autour de nous, obscurcie par de gros nuages qui crèvent au dessus de nos têtes et aussi de ce que nous traversons des forêts épaisses. Nous trouvons difficilement notre chemin et tout semble concorder pour nous décourager -- nos âmes sont en communion avec la désolation qui règne autour de nous - La route se fait plus accidentée, - de rudes montées suivent des descentes rapides, nous ne distinguons plus notre voie -- le pays semble désert, peu habité -- Nous nous croyons égarés quand au loin on aperçoit quelques maisons - Ce doit être Landrethun! - nous continuons toujours et ne voyant que 4 à 5 habitations, nous demandons où donc se trouve le village -- le village -- Ben, vous y êtes! Bonté divine! et c'ett ici "au village" que nous cherchons logement! - Pas de rues, pas de maisons pas d'auberge ni épicerie ni de boulangerie à grand" peine découvre-t-on enfin la petite église cachée par d'énormes haies qui l'entourent! - Que faire? il pleut à verse - l'obscurité ett effrayante - les chevaux n'en peuvent plus - ils sont transis par la pluie et tombent de fatigue - et nous sommes "19" à loger" Jamais situation ne parut plus sombre et nos Messieurs semblent à toute bout, découragés - Nous devrons passer la nuit sur notre chariot. Auparavant, toutefois, nous nous risquons à aller au presbytère, qu'on ne trouve qu'après de longues recherches, nous l'avons passée et repassée maintes fois sans la trouver, cachée qu'elle ett par d'énormes murailles. Ici, du moins nous tombons bien - la figure ouverte et sympathique du vieux curé nous ett de bon augure et désuite il se prodigue pour nous caser et à travers la pluie battante se met à la recherche d'un logis chez les fermiers alentour. Mais ce n'ett pas chose facile et plus d'une heure se passe avant l'arrangement définitif. Avec les deux bonnes, je suis logée

chez Madame Castex. Je m'attends à voir paraître une petite vieille ridée - quelque chose qui rime avec "castex" mais je me trouve devant la jeune institutrice, très sympathique et bienveillante, qui de suite nous met à l'aise. Elle se dévoue pour nous faire oublier nos tracasseries par mille et une attention délicate qui nous touche d'autant plus qu'elle se met à court pour nous procurer tout le confortable possible car l'habitation est étroite (chez nous, nous n'en connaissons pas de pareilles et trois logeuses importunes c'est beaucoup. Ma chambre est grande assez pour y glisser entre les deux parois un minuscule lit de fer, me laissant juste assez de place pour pouvoir sauter hors du lit, si bien que je suis obligée de faire ma toilette sur le rebord de ma couchette. C'est égal, l'accueil si cordial après cette journée de misère nous fait du bien et je pourrais dormir si le bruit ininterrompu du canon ne m'en empêchait. Aurons-nous donc toujours à nos trousses ce son affreux et unique - ce son de destruction et de ravage qui abat et détruit nos foyers et nous poursuit jusqu'aux oasis les plus éloignés qu'il nous est donné d'atteindre!.. En haut, au grenier, mes deux compagnes sont installées "à la guerre comme à la guerre" c'est bien le cas de le dire - La vieille Cavarie tousse affreusement. Bien tard dans la nuit j'entends notre demoiselle qui lui apporte du lait chaud coupé de rhum - c'est le comble de l'attention - Mais aucune des trois se comprennent entre elles. Mes compagnes ne savent pas un simple mot de français tandis que la française est toute étrangère à notre langue. J'entends des "oui" des "nonpas" des "merci" coupés de rires si communicatifs que je me mets franchement de la partie! tout en faisant la réflexion que le tragique frise souvent le comique de bien près. Au loin les coups de canon font rage, ils éclatent comme le tonnerre prêt à foudroyer nos têtes. Le jour pointait déjà que mes yeux ne connurent le sommeil - Bien tôt le lendemain rendez-vous à la ferme où ont été hebergés le cocher et les chevaux - La canonnade semble se rapprocher davantage Décidément, ce n'est pas pour rester ici, non plus, que toute notre monde ne demanderait mieux que de nous garder - De notre côté, nos sentiments sont identiques, mais on ne pourrait déranger ces braves gens à ce point en plus, il y a l'horrible crainte que les Allemands sont en train de percer là-bas vers la Bassée nous causant un nouveau danger que celui que nous fuyions dans nos propres contrées - On se décide pour Licques - localité sise entre Calais et Boulogne. Pourvu que nous y trouvions l'accueil de Landrethun! nous nous croirions heureux car je garderai toujours le souvenir ému de la gentille personne qui nous fit passer des moments charmants parmi l'angoisse sans nom qui fut notre apanage pendant ces journées de vagabondage forcé. Comme pour nous donner l'espoir, le temps s'est remis au beau - le pays devient plus accidenté, nous traversons des forêts majestueuses aux arbres énormes dont les feuillages divers, touchés par la magique baguette de l'automne feraient les délices d'un pinceau de maître - Toute la gamme des tons cuivrés s'y reflète et du sein des bois une bouffée d'air chaud avec l'odeur parfumée des pins et des hêtres vous caresse le visage et rafraîchit les poumons. La route se fait très rude, nous sommes obligés de descendre du camion, les chevaux ne pouvant faire la montée avec une si grande charge. On monte, on monte, on monte toujours jusqu'à ce qu'un brusque tournant nous fait jeter un cri d'admiration devant le beau spectacle que nous voyons devant nous. Les enfants s'effrayent ils croient que c'est la mer, mais ce qu'ils prennent pour de l'eau est en réalité le sol enfoui à si grande profondeur qu'on en distingue à peine le fond. Tout autour d'une circonférence de lieues et de lieues d'immenses hauteurs bordent cette vallée où d'une hauteur

verdigineuse nous avons à descendre avec un attelage si lourd et des chevaux qui ne sont pas familiarés avec ces excentricités de terrain. L'opération est des plus dangereuses. Tout le monde est à l'arrière du véhicule, aidant à le retenir pour l'empêcher de glisser trop vite et à travers la route, disposée en zig-zag entre les roches, nous faisons la descente jusqu'au village où à notre arrivée, tous les habitants quittent leurs maisons et d'un air de commisération viennent "inspecter" les nouveaux réfugiés.

Ma Toussaint 1914!

Les événements succèdent aux événements. Nous vivons si vite et si intensément que les émotions semblent nous laisser indifférentes - Certains jours mûrissent plus que des années d'existence! - Ce qui il y a quelque temps nous eût fait frémir d'angoisse passe à présent sur nous comme sur des inconscients, certains que nous sommes que les lendemains nous réservent pire encore! - Il est 10 heures du matin. - Là-bas au loin, la cloche du village égrène sa note cristalline dans l'air idéalement pur du matin convoquant les fidèles à l'église et vient me réveiller de ma torpeur - - Combien de temps ai-je passé ici? Je ne saurais le dire... mais longtemps déjà, mon regard erre sur ce qui m'entoure sans en voir la splendeur grandiose et émouvante! Il me faut un effort pour me convaincre que je suis à Lieques - loin - bien loin de mon petit coin natal - où se déroulent peut-être des tragédies sanglantes autour des êtres qui nous tiennent tant au coeur! Lieques! - Mon regard enveloppe le petit village et voudrait en saisir tout le sublime qu'il représente pour le renfermer en moi et pouvoir me rappeler plus tard, son cadre idéalement beau et grandiose! - A mes pieds, sans un trou si bas qu'on en distingue à peine les toitures des habitations se cache le village. Ses bouquets d'arbres émergent de ci de là - Lentement ici, brusquement là-bas, tantôt en zigzag, la route monte monte jusqu'aux hauteurs d'où perchée sur le rocher, formant plateau, je regarde et rêve! Je rêve à ce qui fut à ce qui est à ce qui sera!! - Au dessus de moi, toujours la montée avec ses alternatives de saillies et de creux, de pointes à pic et de pentes inclinées de verdure et de rocs calcaires! Du nord au sud, de l'Est à l'Ouest les montagnes forment une ceinture immense emprisonnant l'horizon de leur hauteur émouvante et semblent garder jalousement sur les sites admirables qui s'éparpillent sur leurs flancs. Chaque versant paraît d'un aspect différent. Ici piquée des taches floconneuses de brebis broutant l'herbe, une cascade de verdure déferle vers la vallée - là bas, la terre, soigneusement labourée paraît un tapis de mosaïque aux tons estompés tandis qu'un autre pic étale toute la munificence de ses parties boisées! Certes au printemps la beauté de la nature, sous le charme de la première poussée et sans l'éclat de la fraîcheur verte semble d'un aspect idéal et incomparable mais je ne sais, pour moi, quel charme incomparable je trouve à la nature en automne quand la forêt drapée qu'elle est dans toute la splendeur de sa robe automnale, où toute la gamme des ors, des cuivres, des bronzes, des rouges, des mauves, jaunes et ocres se marie au vert éternel des vieux pins, paraît idéalement belle! - la mélancolie qui plane sur elle s'accorde avec l'immense tristesse qui m'emplit l'âme et fait monter les larmes aux yeux - ici, du moins, on est à l'abri de tout regard indiscret... et les larmes soulagent!

Les dix coups répétés du clocher me tirent de ma rêverie et me font redescendre des "hauteurs" (c'est bien le cas de le dire) vers la triste réalité des choses. Par les dédales de la route je descends lentement et m'arrête au tournant, où, monté

sur un roc de granit, un grand Christ étend ses bras de miséricorde sur les misères humaines et semble inviter les coeurs souffrants à venir se réconforter et chercher refuge près de Lui, le grand Consolateur!
Après dîner, nous profitons du temps idéal pour faire un bout de promenade qui nous mène à la rencontre d'autres compatriotes de Dixmude. Père, mère, sept enfants dont le plus jeune est âgé de sept mois! Famille aisée, très sympathique -- nous avons à rougir en comparant notre courage à celui qui anime ces deux parents, plongés qu'ils sont dans une situation autrement pénible que la nôtre!
Au milieu du bombardement, ils furent obligés à s'enfuir en pleine nuit, ne pouvant emporter avec eux ni bagage ni valeurs. Pour arriver à caser leur nombreuse famille dans la voiture, ils n'ont pu emmener leur servante -- les voilà en route depuis des semaines, toute la charge et l'entretien du ménage incombe à la dame, qui fait métier de servante, nurse et ménagère à présent mais qui supporte toutes ses vicissitudes avec une grandeur d'âme vraiment Cornélienne - En nous présentant avec orgueil maternel ses enfants, alignés par raison d'âge, tous beaux et bien portants, son regard brille d'une force et d'une fierté surnaturelles et leur dit de chanter notre "Vlaamsche Leeuw" Là bas en terre d'exil entonné par ces petits réfugiés loin du cher home, détruit de fond en comble par les vandales, à travers le grondement incessant du canon les circonstances prêtaient à leurs accents quelque chose de tragique et de sublime qui nous remue l'être entier! --
Au loin -- la patrie du "Vlaamsche Leeuw" était en train de s'émietter et supportait l'étreinte mortelle de l'ennemi redoutable prêt à l'écraser définitivement. "Zij zullen hem niet hebben" résonne à nos oreilles. -- Puissent-ils dire vrai! et puissions nous à jamais chanter "Zij hebben hem niet gehad"

Nous consacrons notre après-midi de Toussaint à l'église que nous trouvons bondée de monde - mais qui comme la plupart des églises ici, semble délabrée et prête à tomber en ruines - L'intérieur concorde avec l'extérieur - tout est vieillot et désuet et combien nous préférons nos églises, claires, spacieuses et bien entretenues! La visite au cimetière est particulièrement pathétique. La nature, dans toute la splendeur d'une admirable journée d'arrière-saison, nous gratifie d'une dernière caresse et semble concentrer tous ses efforts pour nous dédommager des rigueurs hivernales qu'elle nous réserve bientôt - Nous suivons la procession compacte qui se divise bientôt en petits groupes chacun cherchant la parcelle bien connue. Pas une tombe qui ne soit fleurie. Les modestes touffes des dernières fleurs posées sur le petit coin de terre de l'ouvrier, se mélangent aux couronnes mortuaires adossées aux monuments riches. Un silence impressionnant nous environne, troublé seulement par le croassement d'un corbeau qui jette la note sinistre au dessus du spectacle de tristesse alentour. Beaucoup de tombes sont fraîches - ce sont celles des soldats qui viennent de donner leur sang pour la patrie! Un ruban tricolore flotte au dessus des fleurs - l'emblème sacré qui leur demanda le suprême sacrifice les accompagne jusqu'au bout! et veille sur leur tombe, l'entourant d'une auréole de gloire -
Aucun être connu ne sollicite ici notre souvenir mais notre pensée se rapporte là bas au loin, au petit coin de Flandre, qui abrite les restes de ceux et de celles que nous avons tant aimés! Père chéri, amie d'enfance tendrement aimée, parents et relations, ceux qui ne sont plus se mêlent à nouveau à notre existence et revivent notre vie comme s'ils n'en fussent jamais séparés. Ici, plus que là-bas peut-être, nous sentons les liens qui nous attachent à eux et que

mille distance ne peut briser ni faire oublier ! Et si la prière vient de loin elle n'en perd rien de son intensité — rien aussi de son angoisse, car l'on se demande si de nouveaux deuils pour nous encore inconnus ne sont venus s'ajouter à la liste déjà longue de ceux qui nous ont quittés à jamais.

La nuit tombe peu à peu - Le cortège rentre à l'église et la foule se disperse lentement. Là-haut un admirable clair de lune illumine la région de sa lumière argentée et étire sur la route l'ombre des fidèles qui s'éloignent rentrent chez eux.

De retour à l'hotel nous réserve une autre surprise. Nous y trouvons d'autres fugitifs d'Ypres - famille nombreuse et toute éplorée qui vient de se sauver au moment où les Shrapnels pleuvaient dru sur leur maison. En hâte on jeta les fugitifs sur des wagons de bestiaux et les voilà en route pour la Hollande. Une nuit entière plus une matinée, debouts entassés l'un contre l'autre, ils tombent de fatigue - Un de ces messieurs serre dans ses bras sa fillette endormie qui, malgré le bruit le déplacement et les dérangements ne lâche pas le cou de son père même pendant qu'il prend son souper — Quelle misère !' L'arrivée de cette nombreuse famille rend l'hôtelière perplexe. Où donc caser tout ce monde ?? Toutes les chambres sont prises et nous n'avons à notre disposition qu'une large salle où des paravents séparent les lits — c'est tout ce qu'il y a de disponible - nous devons partager un petit lit de fer à trois personnes ! - pour donner à celui-ci, un semblant de largeur convenable on l'a poussé contre le piano, dont le clavier sert à élargir la couche ! mais je suis si fatiguée que ce matelas improvisé me paraît supportable et fais la sourde oreille aux notes aiguës ou basses qu'un simple mouvement de ma part provoque !—

Mais comme si la journée ne fut déjà assez fertile en événements, au moment où le sommeil semble nous gagner on vient nous déranger en étalant un matelas au milieu du dortoir — Une boîte de nos bagages sert d'oreiller, un drap roulé autour, et voici qu'apparaît le personnage destiné à jouir de ce lit de camp. Si étreintes que nous soyons nous nous tordons de rire ! Une grosse fermière toute pamée toute essoufflée, une unité de 100 kilos au moins arrivée de Boulogne pour faire le marché de Liegues est destinée à nous tenir société, Comme il manque de couvertures, les vêtements devront les remplacer et voici que nous sommes forcées d'assister au déballage de la colosse. Je vous fais grâce des détails mais lorsqu'elle étire ses formidables "pattes" de son pantalon, j'éclate tout bonnement et, ne trouvant de mieux à faire, elle se met de la partie. Nous étouffons Yvonne et moi, quand elle rôde autour en quête de certain "objet" de toilette indispensable dont elle semble vouloir disposer pour elle seule !! Que ferons-nous demain matin ?? Enfin le petit divertissement nous fait du bien — le rigolo s'alterne avec le mélo — décidemment nous menons une vie de bohème ! Je m'étire sur mon "matelas" c'est à dire sur mon "maëlleux clavier et après quelques demies-heures d'attente, m'embarque pour le pays du repos et des rêves !

— Jour des morts — Il nous sera désormais impossible de séjourner davantage à l'hôtel - L'accommodement est difficile et les frais sont trop grands pour continuer ce genre de vie — mais où aller ? Partout aux alentours il y a encombrement. Par centaines les réfugiés passent la nuit à la belle étoile et en plus dans les villes importantes telles que Calais-Boulogne etc- ne peut-on séjourner plus de 24 heures. D'après ce que j'entends, on forme le projet de se rendre à Abbeville — Mon cœur s'arrête ! à 120 kilomètres d'ici !, soit 50 heures davantage même, loin de toute communication de mon pays - toujours plus loin et plus loin ! C'est à perdre le courage et pour quand songer au retour ?. Puis la question matérielle qui se pose pour moi ! - c'est devoir disposer de beaucoup

d'argent, la vie étant bien chère, là bas, plus on approche le midi, plus c'est couteux et que faire ?? surtout que les opérations dans les Flandres traînent lamentablement peuvent d'après les dires de compétents durer des semaines et des semaines encore !.. et seront, hélas, il n'y a plus à s'illusionner, d'un effet terrible ! Toute nouvelle qui nous parvient annonce les grands ravages causés soit par l'attaque allemande soit par la défense des Alliés - tous nos environs paraissent rasés !.. Mon Dieu - quel retour nous attend, Le bon Dieu nous aide ! On parvient après grande difficulté à se mettre d'accord avec un vieux rentier dont la maison inhabitée pourrait nous convenir. Pas de meubles ni d'ustensiles y sont disponibles mais la dame de l'hotel nous offre charitablement le strict nécessaire. Toute la journée, se passe à nettoyer de haut en bas. Si bien qu'au soir l'installation est convenable - au moins dormirons nous "chez nous" cette nuit -

3 Nov: 1914 - Un grand désappointement m'attend ce jour - Depuis quelque temps, j'ai essayé de me procurer une place de demoiselle de magasin, caissière ou emploi quelconque à Paris dans des maisons qui se fournissent ordinairement chez nous. Je n'ai pu réussir et reçois ce jour une lettre d'une grande maison me déconseillant de me rendre à Paris où je ne pourrai certainement me caser. Mes amis me conseillent de me rendre en Angleterre où il me serait plus facile de trouver un emploi, ou que je connais et parle la langue française anglaise - Mon coeur se serre en pensant à l'inconnu qui m'attendrait là-bas mais le sentiment du danger que je courrai en faisant la traversée surmage surtout. Avant-hier un nouveau bateau vient d'être coulé dans le Pas de Calais par les mines allemandes qui abondent dans le détroit. Environ quatre-vingts périrent les autres 200 passagers ayant pu être recueillis par le plus grand des hasards, par un bateau de passage dans ces environs - la semaine dernière un autre bateau heurta des mines - à moi aussi pareille chose, attend peut-être - Que dois-je faire ? Mes deux petits cousins refusent catégoriquement de me suivre - mais j'ai heureusement, la tranquillisation de les laisser en bonnes mains - A la gare, où je me rends en quête de renseignements, on ne peut me satisfaire - à cause de la guerre les bateaux partent irrégulièrement - impossible de connaître par avance les heures de départ ou d'arrivée vers l'Angleterre - A bout de ressources, le coeur gros, mes pas me mènent inconsciemment à travers les dédales d'un petit chemin creux où nos explorations journalières nous ont fait découvrir une petite chapelle blanchie à la chaux, et dédiée à Notre Dame du bon-Secours. Fut-il jamais lieu plus engageant à ame souffrante que celui, inscrit au front de l'humble édifice ! Ici, bien seule, je peux déverser mes angoisses dans le coeur maternel de celle qui du haut de son petit socle blanc, semble m'offrir son bon secours en retour des larmes qu'à défaut des prières qui ne viennent pas, je lui offre désespérément - La journée est doublement pénible pour moi car nous sommes au 3 Novembre, fête patronale de notre chère Mère. Devant moi se déroule la vision habituelle de ce jour de fête familial. Bien loin, hélas et dispersés partout sont ceux qui y participaient - le jour de fête est remplacé par le grognement du canon et nos voeux habituels seront substitués par nos prières pour la sauvegarde de celle qui doit passer, là bas par toutes les transes - car les nouvelles qui nous parviennent sont loin d'être rassurantes - On s'accroche désespérément aux environs de Dixmude. Tout y est démoli et détruit - l'aspect est lamentable ! Voilà ce que journellement les journeaux nous apprennent. Vingt fois je me dis " Je ne lirai plus les journeaux " et chaque matin mon oeil guette avidement l'arrivée du moindre rapport espérant qu'il sera peut-être favorable - Hélas ! que de déceptions - que de désillusions !! -

– Ce soir nouveau changement de décor! Notre maison ne peut héberger tout ce monde et force nous est d'aller quêter logement au village – Notre bonne étoile nous mène chez le pharmacien, Mons. Hamy où Yvonne et moi, plus deux Messieurs trouvons une chambre. L'accueil si touchant des maîtres de la maison nous fait bien au coeur et dissipe notre anxiété. Un sentiment de sureté et de repos nous prend lorsque Yvonne et moi entrons dans la gentille petite chambette que Mme Hamy a préparée pour nous et qui nous semble plus attirante qu'une luxueuse chambre d'hôtel. Pour la première fois depuis des semaines nous nous trouvons seules et pouvons nous faire nos confidences à l'aise. De coeur joyeux et plein de reconnaissance, nous nous endormons d'un sommeil profond et réparateur!

4 Nov: Il paraît qu'on a des difficultés au sujet de nos chevaux et du conducteur. Ou cause de réquisitionner nos bêtes – peut-être même nous faire évacuer du village. D'autres ennuis domestiques, cette fois viennent m'assombrir – Ce mélange de personnes et de familles ne peut se faire sans d'inévitables frictions qui sont bien pénibles parfois – les servantes se font difficiles – inabordables même! L'horizon s'alourdit toujours et jamais il nous vient une éclaircie pour relever le courage défaillant.

– Tout à l'heure j'ai lu dans le journal que la mer du Nord est fermée à toute navigation pour empêcher de nouveaux désastres jusqu'à complète épuration – Il ne peut donc y avoir question de gagner l'Angleterre – Je respire – car rester ici me paraît préférable – J'ai toujours l'espoir de recevoir ici quelque renseignement de notre coin tandis que là bas, ce serait impossible ou peu probable.

– Il est dit que nous boirons le calice jusqu'à la lie – nous venons d'apprendre que la ligne de combat s'est déplacée au sud de Dixmude à Thourout et qu'un combat acharné a eu lieu entre cette ville et Ichterveldé. Il n'y a donc plus à s'illusionner – à ces moments mêmes on ravage là bas nos maisons, nos champs, nos terres et que dire de ceux restés au village? Sont-ils bombardés – au risque d'être enterrés vivants dans les caves? Souffrent-ils de la famine car sur l'ordre du Kaiser on a enlevé les récoltes pour les envoyer en Allemagne – ou fuient-ils au hasard de ville en ville à travers les champs dévastés – les maisons en ruines? Horrible problème qui se pose devant nous et dont la solution nous échappe mais ne nous laisse aucune alternative d'espoir!

Jeudi 5 Nov: Journée idéalement belle – nous en profitons pour dégourdir nos membres et refaire le voyage de Landrethun. Nous nous sentons revivre à respirer l'air de la montagne si frais et si pur, mais ce qui allège nos pas et relève nos âmes, ce sont les nouvelles de notre pays qui nous donnent un peu d'espoir. L'état major allemand se retire de Thielt vers Gand – donc, vont à quitter notre Flandre – c'est peu, mais ce peu prend des proportions assez grandes – c'est un rayon de soleil dans nos âmes. Nous remercions encore le bon curé qui nous reçoit avec la bonhomie habituelle et semble tout ému de notre démarche. Partout d'ailleurs on est content de nous revoir mais j'ai le désagrément de ne pas trouver Mlle Cattez chez elle. Je lui passe mes meilleurs compliments par l'intermédiaire du curé et nous rentrons chez nous, enchantés de notre promenade. Une note grave, toutefois, nous préoccupe. On nous a annoncé l'ordre du départ des réfugiés de Landrethun – devrons-nous quitter Licques aussi? et aller toujours en avant – plus loin – alors que déjà on s'est donné la pensée d'un retour plus ou moins prochain?

7 Nov: Cinq heures du soir – Je viens de faire une promenade au versant nord des montagnes. A mi-chemin de la montée, une terrasse, surplombée par les énormes hauteurs environnantes m'offre le plus délicieux point d'arrêt devant le trou béant où s'engouffre le village, j'aime à venir voir mourir

le soleil dans une apothéose de feu et de pourpre rose irradiant le ciel de gerbes dorées, tandis qu'à l'Est montant majestueusement derrière les crêtes boisées la lune, de son éternel sourire semble narguer l'agonie de l'astre du jour dont elle s'apprête à prendre le règne - A mes pieds la campagne s'est tue, une écharpe de brume flotte sur elle - un brouillard monte de la vallée qui semble se recueillir avant de se draper dans le repos de la nuit - L'heure est belle et grave -- mais grave aussi redevient notre situation. Tout à l'heure, en faisant l'ascension j'ai rencontré une procession d'évacués des villages environnants. -- Tout cela descend vers Licques où probablement nous aurons le même sort sous peu. Partir encore, partir toujours, notre calvaire s'étend de plus en plus.

- Heureusement qu'il y a de par le monde des gens qui ont le pouvoir de faire oublier momentanément aux réfugiés les tribulations qui les assaillent. Si jamais quelqu'un mérite cet éloge, c'est sans contredit le pharmacien et sa dame. "La providence des réfugiés" voilà le titre qui leur revient -- A la disposition toujours et pour tous, leur aide se manifeste partout où ils le peuvent. Pour nous surtout ils sont si bons que nous nous sentons confuses. Leur attention trouve des délicatesses qui nous font maintes fois verser des larmes bien douces! Madame remplace pour nous notre mère, et Monsieur avec son caractère jovial et accueillant nous a fait adopter la maison pour "notre". L'illusion s'accentue encore quand au soir, groupés autour d'un bon feu, la soirée s'allonge bien tard souvent discutant les nouvelles de la guerre ou du pays, parlant de maison et de famille. - projettant le retour -- etc etc - Quand nous leur faisons part de nos inquiétudes, ils ont des mots si rassurants, des attentions si délicates que nous oublions le présent et reprenons espoir dans l'avenir! Une bistouille, boisson du pays, un délicieux cidre, des caramels bonbons gateaux -- Madame a toujours sa surprise en réserve pour notre arrivée. Yvonne surtout est la gâtée; celle-ci d'ailleurs se laisse faire toute heureuse d'autant plus qu'elle a trouvé en la personne de leur petite nièce, Simone, une compagne et amie.

8 Novembre - Hélas, oui les nouvelles les bonnes c'est à dire, nous font toujours défaut. Les allemands s'accrochent chez nous avec obstination et les journeaux nous présentent une Flandre ravagée avec une rigueur jusque là inconnue! Aujourd'hui on annonce la destruction complète d'Ypres -- après Nieuport et Dixmude tout y passera!" tandis que d'un autre côté les nouvelles se contredisent d'une façon déroutante - On parle de retraite générale les Allemands transfèrent leur état major plus loin hors de notre Flandre -- c'est bon signe -- mais ?

9 novembre - Nous nous permettons une petite excursion, la première en l'espèce et encore est-ce en chattenouvelles. Calais n'est pas loin d'ici; on allant de pied jusque Guines et en y prenant le tram le trajet n'est pas bien long. De bonne heure on se met en route mais le soleil ne veut se mettre de la partie, la pluie brumeuse qui tombe, limite notre horizon à notre entourage immédiat et nous empêche de jouir de l'admirable panorama devant nous. A notre arrivée, le temps se remet un peu et nous en profitons pour visiter la ville qui est assez vaste mais la plage ne présente aucun intérêt -- quelques cabines, mais ni villas ni hotels. On voit que ce n'est guère une plage de luxe mais celle de la bourgeoisie - L'industrie triomphe ici plus que tout.

11 Novembre: Les jours succèdent aux jours! Voilà 4 semaines que nous avons quitté notre maison et nous ne semblons pas avancé d'un pas! Combien de temps cela durera t-il? On cause ici de deux trois mois avant d'un retour éventuel! Notre courage s'évanouit devant pareille perspective -- les jours se raccourcissent, il pleut depuis des jours, nous sommes

confinées dans la chambre pour des semaines. Et si, par bonheur nous pouvions rentrer au pays, quelles ruines quel avenir nous attendent ?? Je me pose ces questions pendant les journées interminables que nous vivons. J'ai lu dans le journal une annonce demandant une personne bien au courant de l'anglais. L'idée de me mettre à l'oeuvre pour parer à toute éventualité me poursuit et me revient avec insistance. Nos parents n'ont pas craint les sacrifices pour nous donner une solide instruction comme le plus précieux des héritages. C'est bien pour moi, le moment d'en profiter et de me mettre à l'oeuvre. J'ai fait paraître ce jour une annonce au journal" Le télégramme de Boulogne "en quête d'une place convenable.

12 Nov: Nos messieurs se rendent à Bourbourg. Cette absence de nouvelles de notre coin est intolérable aussi s'est on décidé de se rapprocher du pays, coute que coute. Depuis deux jours déjà, nous attendons leur retour avec une impatience compréhensible. Mais il faut que nous buvions la coupe jusqu'à la lie. Vers le soir, un militaire vient nous informer que tous les réfugiés belges doivent se rendre à Calais tous indistinctement où les mesures nécessaires seront prises en conséquence!. C'est le coup de grâce! Nous savons ce que cela veut dire. On veut nous embarquer pour le Sud de la France ... être séparés l'une famille de l'autre au gré des organisateurs.. Nous sommes affolées et courons chercher avis chez notre ami le pharmacien qui nous conseille de ne pas nous déranger avant le retour des messieurs. Tard dans la soirée, ceux-ci arrivent avec les nouvelles qu'ils ont pu glaner en route. Par chance extraordinaire, ils ont pu pousser une pointe jusque Alveringhem - la ligne de combat - à peu près. Mais quant à rentrer chez nous - il ne peut en être question .. leur avis est que nous en avons pour longtemps et longtemps encore !. Les allemands loin de se retirer se massent autour d'Ypres et environs et Dieu seul sait l'issue des batailles en perspective. Une compensation nous est donnée en apprenant que notre village ne paraît pas avoir souffert autant que ceux du voisinage. Mais les misères de ceux qui y sont restés doivent être incroyables. Tout comestible pour homme et fourrage pour bêtes est réquisitionné — les allemands prennent tout .. chevaux, vaches, récoltes, marchandises. De quoi et comment vivra-t-on-là bas ?. Des questions que je n'ose me poser. Nous trouvons cependant une compensation chez nos hôtes qui s'ingénuent par mille et un moyens de nous détourner quelque peu de notre préoccupation .. Des fruits, des bonbons, des rafraîchissements .. tout est à notre disposition - Depuis quelque temps, Madame nous avait fait la surprise d'un nouvel arrangement plus coquet de notre chambre. Avec quelle tristesse nous y montons, sachant que peu de jours nous restent à l'occuper .. elle nous était devenue si familière .. comme un peu .. notre propriété à nous!

15 Nov: Notre départ de Licques est chose décidée .. l'ordre est formel et nous ne pouvons plus nous y soustraire. On a vendu notre camion et nos chevaux, la perspective d'un retour plus ou moins prochain s'étant évanouie complètement - Ceci pour nous décharger d'un entretien coûteux et non nécessaire - Avec un serrement de coeur nous avons salué une dernière fois notre "vieux compagnon d'infortune .. notre "arche de Noë" - C'est comme une partie de nous-mêmes qui s'en va! Il paraît qu'à Paris-Plage au delà d'Etaples, il y a déjà une colonie de réfugiés - Les messieurs se sont décidés pour cette localité et y ont pris bail de deux villas - Ce serait impossible et moins commode de continuer à vivre en si grand nombre dans une seule habitation!.

19 Nov: Notre dernière journée à Licques fut pénible! Le temps est si épouvantable qu'on redoute de sortir — Le vent souffle en tempête et brusquement très tôt pour le 19 Nov:, la neige tombe en abondance transformant les rues toujours boueuses de Licques

en mares d'eau où l'on s'éclabousse jusqu'aux genoux. Il fait horriblement froid – c'est l'hiver en plein! Hélas notre chère maison – combien à cette heure où nous courons l'aventure, elle nous paraît enviable! – unique, qu'importe que le vent souffle – qu'il neige ou qu'il pleuve quand on a un coin à soi – où blotti près du feu, on observe tranquillement les intempéries de la saison! quel bonheur fut le notre, et combien peu nous l'appréciâmes! – et qu'il dit donc vrai le vieux dicton "On ne connait son bonheur que quand on l'a perdu"

– Nous avons à faire nos adieux à nos chers amis qui n'auraient demandé mieux que de nous continuer leur hospitalité! Les bonnes gens ne savent comment nous combler – nous sentirons doublement nos misères après ces gâteries qui nous rappellent si intensément nos bonnes journées d'antan! Le coeur navré nous prenons congé, emportant en nous à jamais le souvenir ému et reconnaissant de tout délicate et touchante attention qui contribua si grandement à rendre notre exil plus supportable! Nous sommes, réciproquement trop émus pour traîner les adieux mais l'on se quitte sur promesse de se revoir – encore!

20 Nov. 4 heures du matin – On se réveille à la hâte, le départ du train a lieu à 6 heures – avec tant de bagages, enfants et vieilles gens, il s'agit de ne pas perdre une minute. Pour comble de malheur, Mme Monthaye s'est froissée une côte et peut difficilement se déplacer. La bonne de Mme Demeester s'est foulé le pied tandis que Mme Vanhaute et la petite Godelieve souffrent de gros rhumes. Par surcroît, nous observons qu'il doit y avoir quelque chose d'anormal – de la gelée! car nous grelottons de froid. A 5½ heures, nous nous mettons en route. Ah! ce douloureux exode vers la gare de Lièques!... Jamais je ne l'oublierai! Il fait nuit encore – à grande peine on trouve la route. Le vent glacé nous coupe le visage, il gèle à pierre fendre si bien que les rues inondées par la tempête de la veille, tout transformées en champs de glace. Tout le monde est chargé de paquets, les enfants se cramponnent à nos mains et devant moi, la vieille Cécile se traîne tant bien que mal au risque de culbuter à chaque pas. J'ai à soutenir de toutes mes forces Mme Monthaye à qui le moindre faux pas pourrait être funeste – et et de l'autre côté j'ai la sauvegarde du petit aimé de coeur bien gros, nous rampons en silence – la nuit qui nous entoure personnifie notre état d'âme et symboles vivants de l'exil, nous nous acheminons vers l'inconnu, guidés seulement par la lueur tremblante des étoiles qui scintillent au firmament.

Adieu Lièques! – peut-être – au revoir!

Le train s'ébranle lentement et tandis qu'il perce l'espace, une première lueur grandit à l'Est et s'étend peu à peu sur les alentours, nous permettant de jouir d'un spectacle grandiose. La contrée qui sépare Lièques de Boulogne, le Boulonnais présente une beauté sauvage et pittoresque au possible. Notre train contourne des hauteurs immenses s'accroche aux rocs abrupts, descend des vallées profondes ou passe au dessus de ravins vertigineux. C'est un vrai paysage Suisse, l'illusion est complète. Tout l'Est est embrasé par l'or ruttillant du soleil qui se lève radieux et envoie ses rayons flamboyants se jouer dans la blancheur cristalline pour la transformer en milliers de brillants aux reflets chatoyants. Le spectacle est magnifique et se surpasse encore en approchant Boulogne où le givre qui tremble aux arbres des forêts en fait d'immenses pleureuses blanches qui se balancent dans l'air. Des hauteurs de St. Martin, la ville bâtie en amphithéâtre s'étale devant nous, toute blanche et présente un coup d'oeil inoubliable. Il est dix heures pour quand nous y débarquons et je profite de mon passage en ville pour y visiter un neveu du pharmacien de Lièques qui a voulu me prêter aide dans la recherche d'un emploi. Sur

ses instances répétées je me permets d'y accepter l'hospitalité afin de pouvoir chercher un emploi moi-même.

23 Novembre - Voici trois jours que je me trouve à Boulogne et trois jours que je bats la ville en quête du moindre emploi convenable - mais sans succès - Je suis reçue chez Mr Hamy avec la même attention le même dévouement que ceux reçus chez son oncle - Cela me réconforte - mais là-bas en ville - quelle différence! Il m'est impossible de décrire ce que j'ai souffert pendant ces trois jours de vaines tentatives - toujours est-il que chaque fois que j'approche du centre de la ville mes jambes refusent de me porter et mon coeur s'arrête de battre - - c'est que je marche de désillusion en désillusion - le commerce ne va pas - on n'a pas besoin d'employés - on en supprime ou on les garde par charité ou à moitié prix! Pour ne pas devoir me faire le moindre reproche à moi-même puisque tout paraît détruit chez nous il faut bien se résoudre à trouver quelque chose et je continue mon calvaire - D'aucuns sont rudes ou sarcastiques - d'autres grossiers et communs - Une patissière me dit de passer par les cuisines des hôtels - on a toujours besoin de relaveuses de vaisselle!! Le petit mot pèse si lourdement dans la balance de mon équilibre moral déjà instable - que je ne peux articuler une parole - devrai-je en arriver là? Machinalement j'entre dans le premier magasin ouvert où une dame m'accueille si aimablement que je me surmonte un peu. Elle-même a déjà une réfugiée chez elle et n'était-ce le manque absolu de logement, elle s'arrangerait pour me garder. Mon visage bouleversé lui en dit bien long et lui fait sans doute supposer des privations physiques à côté de détresse morale car elle croit que j'ai faim et m'apporte - une tartine - la coupe est pleine et déborde, j'éclate en sanglots impossibles à comprimer et tel un petit enfant j'y pleure toutes mes larmes - Je vois la bonne dame en faire autant - elle ne me laisse partir que sur promesse de ne pas quitter la ville sans la revoir et me remet une lettre d'introduction pour une de ses amies. - Quelque peu réconfortée je lui adresse mes remerciements confus mais je ne peux plus continuer à traîner ainsi en ville - J'ai fait le possible - et à la garde de Dieu! Entretemps une recommandation de Mons. Hamy me donne quelque espoir - fin de la semaine je serai fixée. Plut-à Dieu que ce dernier espoir réussisse!

- Je rentre à Paris-Plage où je trouve tout mon monde confortablement installés. Les deux ménages se sont séparés et habitent chacun une petite villa - Me voici donc en villégiature forcée - j'en aurais beaucoup de bien si de plus heureuses dispositions me permettaient d'en jouir davantage - Paris-Plage est la plage à la mode, la plage des parisiens - fréquentée en été par plus de 30.000 étrangers - d'innombrables villas bordent les multiples rues qui coupent la coquette cité - On jouit ici, de toutes les beautés de la nature - Il y a la mer, la grande enchanteresse qui retenue quelque part par le cap Gabriel, s'infiltre doucement derrière les rocs pour pousser une pointe jusqu'Etaples. En haut les rochers imposants - de vastes dunes et par dessus tout la magnifique forêt qui borde le village disposée en masses touffues dont le vert éternel des pins encadre si joliment les coquettes villas disséminées partout. De nombreux magasins attestent l'importance de la clientèle d'été - Aujourd'hui aussi il y a beaucoup d'animation mais pas bruyante car elle provient de personnes qui, comme nous, y cherchent un abri momentané en attendant le retour au pays qui pourrait traîner longtemps. Nous venons de lire dans le journal qu'en Belgique on manque de tout, victuailles, combustibles! - Pauvre pays et surtout, pauvres gens qui vivent là-bas!

25 Novemb. Une grande joie m'arrive aujourd'hui en surprise. Je reçois une carte de mon amie anglaise à qui j'avais fait part de mon séjour à Paris-Plage, qui me donne

l'adresse de mon frère et m'annonce qu'il désire mon adresse pour me transmettre toutes les nouvelles possibles.
Il le trouve en Hollande à Sluis chez un fermier. Ce premier signe de vie d'un membre de ma famille m'a bouleversée Du moins je saurai quelque chose et je suis à trouver un des miens. Je lui écris en hâte avec prière de répondre au plus tôt. Qu'il me tarde d'en connaître plus long!

29 nov: Nous profitons d'une belle après-dinée pour faire la promenade à Etaples à travers la forêt. Quoique en plein hiver, on peut se rendre compte que le pays a de quoi satisfaire les plus exigeants. Il doit faire délicieux ici en été pour y chercher la fraîcheur à l'ombre des arbres magnifiques, tantôt crochus tantôt élancés qui couvrent les sentiers de leur manteau vert, renfermant les promeneurs dans leurs charmilles touffues coupées à tout moment de pavillons rustiques de ponts encerclés, d'escaliers tortueux - la forêt s'étale ici avec une variété d'aspect sans cette renouvelée. Ici, elle apparait sauvage et ombrageuse, creusée d'énormes ravins plantés de pins aux torses convulsés, rampant le long du terrain, cherchant à cacher leur butte tortueux.. La bas - sur une crête voisine c'est la clairière où filtrent les rayons de soleil, tamisés par les feuillages divers jetant leur ombre futile sur le tapis moëlleux. Par fois la montée conduit aux plates-formes qui dominent le paysage et d'où l'œil embrasse le panorama de la contrée.. Au loin, l'éternelle charmeuse, se berce dans son mouvement de flux et de reflux retenue à l'ouest par d'imposantes dunes boisées qui font face aux collines lointaines drapées dans la brume grise d'une après-midi d'hiver... C'est beau, c'est magnifique, mais la vision des plates-bandes ensoleillées de la Flandre se pose devant moi et efface l'impression de calme majesteux qui se dégage autour de nous!

30 nov: J'ai reçu une lettre de mon frère!.. A mon retour, on m'annonce la bonne nouvelle!.. L'émotion fait trembler la lettre entre mes doigts!.. J'ai peur des nouvelles qu'elle contient et qui seront pour moi une délivrance ou un surcroit d'angoisse! Mais non!.. à mesure que j'avance mon visage s'épanouit aux lignes réconfortantes qu'elle contiennent - Il me dit que tout va relativement bien chez nous. Ma mère et les sœurs sont restées chez elles ayant été empêchées d'exécuter leur projet de partir comme nous. Un officier vint réclamer leur cheval et camion pour aller chercher les bagages des militaires à une gare voisine et au retour, tout départ fut impossible - un furieux combat ayant eu lieu dans notre rue entre les avant-postes des alliés et les premières lignes allemandes. Pendant cinq jours elles vécurent dans la cave, les balles sifflent autour de la maison et traversent les murs. Baïonnette au canon, les allemands firent eruption chez nous à la recherche des soldats alliés. Ma sœur Marie est obligée de les suivre dans tous les coins de la maison, du jardin et des étables escortée par la bande, revolver au poing! Quels moments d'angoisse indéscriptibles elle doit avoir vecue là.. - et quelle chance de trouver nos dépendances libres car c'eût été pour toute la famille le meurtre inexorable. Grâce à Dieu, on l'a échappé belle. Depuis six semaines la maison pullule d'allemands.. le salon et le bureau sont aux officiers et les étables et la cuisine aux soldats et à leurs montures. Libre accès partout et à tout instant leur est dû - ordre de coucher portes ouvertes avec lumière à l'intérieur.. Quelles nuits ont elles dû passer? Plus d'insomnie que de repos, sans-doute aux repas que notre mère doit leur préparer, un soldat contrôle et surveille toujours... Ont-ils peur qu'elle ne les empoisonne? Tout ce qu'ils ont trouvé de beau et de bon dans la maison leur appartient, cela va sans dire - Après avoir dévalisé notre armoire à provision et fait préparer avec le contenu un repas excellent l'un d'eux a l'effronterie d'inviter solennellement ma famille à venir partager "son dîner"!! Mais l'essentiel est que jusqu'ici aucun malheur ne leur est arrivé. Le bon Dieu les a protégés d'une manière spéciale et je mets mon espoir dans son secours perpétuel.

4 déc: Quelle vie est la nôtre! Toujours des alternatives

d'espoir et de crainte - d'illusions déçues aussitôt que suscitées. On a annoncé une sensible avancée - l'armée alliée serait déjà à Staden - ce jour là, on nous met sous les yeux l'annonce d'une terrible bataille en perspective dans les Flandres. 300.000 Allemands y sont massés. Que va-t-il advenir de notre contrée et des nôtres? L'angoisse nous reprend de plus belle et nous fait payer chèrement le petit moment de répit que les événements semblaient vouloir nous accorder!

7 déc: La mauvaise saison nous confine dans nos chambres. Les jours se succèdent lamentablement tristes - ils nous apportent quotidiennement pluie, vents - rafales. Par la fenêtre nous observons les éléments déchaînés qui nous entourent. Le vent venant du large, souffle en tempête, balaie notre rue et lance en tourbillons les flaques d'eau qui transforment la rue en marais. La nuit surtout, ces forces furieuses font trembler les habitations sur leurs bases et le son plaintif du vent a quelque chose de lugubre. Depuis quelque temps, je passe des nuits blanches. Tant d'émotions et de tourments ne peuvent passer sur moi sans y laisser leur empreinte sensible qui suffirait à ébranler une santé plus forte que la mienne. Je crains de devenir malade. Un médecin de Dixmude, réfugié comme nous à Paris, Blago me recommande le plus grand repos et tout le calme possible. Je m'efforce, tant bien que mal, de le faire mais j'ai de nouvelles préoccupations au sujet de ma valise de dentelles, remise à Alveringhem à notre voisin, qui s'était chargé de l'enterrer, pour toute sécurité. A ce moment là, personne de nous n'eut pu supposer que nous serions des mois avant de retourner au pays. Sachant cela, je n'aurais certes pas risqué de les enfouir où l'humidité du sol devait les abîmer inévitablement. Si je les avais ici, je pourrais en outre les préserver et en disposer pour mes nièces. La vie est très chère ici, l'argent que j'avais emporté à mon départ s'écoule rapidement et on l'impossibilité de me procurer un emploi. Je pourrais chercher à les placer, sinon en France où tout commerce de luxe est mort, du moins en Angleterre! Mais comment rentrer en possession de ma valise?? Alveringhem est la ligne de feu - personne - aucun civil n'y est admis. De plus, le risque que je cours à la voir volée - si je m'adresse à des personnes inconnues - Je ne sais que faire. Je demanderai conseil à mon cousin Oct. Demeulenaere habitant Houtschoote, réfugié chez un ami, M. Malengier et qui pourrait peut-être m'aider d'une façon quelconque.

10 déc: Quelque chose d'anormal se passe... car j'entends quelqu'un arriver comme une trombe dans ma chambre. C'est Paul qui tient une lettre en mains - Cette fois-ci c'est Rachel, ma sœur résidant à la frontière Hollandaise qui m'écrit, me transmettant une lettre de ma mère et de mes sœurs et qui lui est parvenue... de Berlin!! Je relis deux fois, car je crois me tromper, mais c'est bien par l'intermédiaire de nos ennemis qu'elles ont pu correspondre! L'état major allemand loge chez nous s'est chargé de faire parvenir la lettre à bon port. Quelle chose étrange que la guerre! Les Allemands qui veulent nous faire cette faveur!! Heureusement, car toute communication par la Hollande est coupée donc, - aucune nouvelle en perspective! De bon Dieu y pourvoit d'une façon imprévue! Joseph Monthaye, le père de mes jeunes cousins est déjà venu chez nous, en quête de nouvelles de ces deux enfants et de moi-même. Il nous fut impossible de leur en faire parvenir et je ne comprends que trop bien l'angoisse qui a dû être la leur. On vient de recevoir enfin des nouvelles de notre sœur (Berthe) religieuse aux environs de Gand et qui donnent un véritable apaisement car nous étions très inquiètes de son sort - Marie m'annonce qu'elle s'informe autant que possible près des prisonniers des allemands (sont nos propres soldats ou ceux de nos alliés) et que ceux-ci ne se plaignent pas trop - ils ont une nourriture suffisante et peuvent avertir leur famille. Mais une ombre plane sur toutes ces bonnes nouvelles. Notre vieille servante n'a pu supporter l'émotion de ces journées de terreur et s'est affaissée, paralysée d'un

côté par suite d'une crise cardiaque -- Ceci me donne grand chagrin !.. Elle est à notre service depuis 30 ans, et a élevé successivement grand'mère mère et nous autres -- Elle nous fut toujours dévouée comme membre intime de la famille et considérée comme telle par nous tous. Pauvre vieille !.. nous ne la reverrons plus -- et cela me peine profondément ! Mais ce qui chagrine davantage, c'est l'annonce d'une indisposition de notre Mère --- surmenage -- dit-elle -- pour ne pas m'effrayer sans doute ! J'ai bien peur, c'est inévitable d'ailleurs, qu'elle aussi ne subisse le contre-coup fatal de ces passages écrasants ! Je connais sa force de caractère et d'énergie peu commune en face de l'épreuve, mais on ne peut trop présumer de ses forces, qui, après tout, ont une limite. Une religieuse est chez nous pour soigner la servante -- Je ne peux m'empêcher de craindre que c'est pour Mère plutôt !.. Puisse Dieu nous la conserver en bonne santé !

14 déc: Aujourd'hui, deux lettres réconfortantes pour moi ! Une, de Lisques de la part de Mme Flamy, me renouvelant son invitation à venir y passer les fêtes de Noël pour mieux nous aider à tromper le temps d'exil -- Délicate attention qui nous touche sensiblement et que nous sommes toutes prêtes Yvonne et moi, à accepter avec empressement -- La seconde de la part de mon amie anglaise, Thérèse, qui me fait part que sa sœur Dorothée, mariée, habitant les environs de Liverpool et dont j'ai gardé le meilleur souvenir désire vivement que j'aille lui tenir société pendant la durée de la guerre ! Elle me propose de passer chez elle quelques jours avant de me rendre à Meols et m'assure d'avance que tout le possible sera fait pour me rendre le séjour confortable ! Je me sens revivre quelque peu ! Pourvu que j'aie mes dentelles, je ne demanderais pas mieux ! De cette façon, je pourrais joindre l'utile à l'agréable -- Les nouvelles du pays aussi s'améliorent ! Enfin !.. les allemands, forcés par l'inondation et le feu des alliés se préparent à la retraite !.. Quel soulagement pour nous ! Voir hors danger immédiat nos chers proches qui ont connu des semaines d'angoisses. Ne plus les savoir en butte aux exigences de la soldatesque ennemie !.. L'air que nous respirons semble vouloir se dégager et l'atmosphère lourde de menaces s'éclaircit quelque pour nous. Avec anxiété nous dévorons les journaux porteurs de nouvelles meilleures, les unes que les autres !.. Retraite il y a, mais combien tout-ils tenaces ! Ils s'accrochent à nos villages, nos chaumières avec l'énergie du désespoir ! La plaine flamande trempée de sang et de boue, les fascines ils la tentent se glisser de leurs mains et s'y cramponnent comme le noyé à la planche de salut.

17 déc: Jour de joie et de liesse -- le premier en l'espace depuis de longs mois ! Nous sommes en route pour Lisques ! Depuis les premières heures du jour, Yvonne me réveille de peur de n'être en retard pour notre train -- et nous voilà à la gare avec trois quarts d'heure d'avance de peur de le manquer !.. Nous sentons les dispositions d'un écolier quittant le collège pour des vacances qui promettent -- C'est que, nous aussi, savons l'accueil qu'on nous réserve là-bas et qui promet beaucoup !

23 déc: Nous finissons notre première semaine de séjour à Lisques. Ce qu'elle fut est inscrit à jamais en nous en lettres ineffaçables -- Il faut avoir connu les heures d'abandon et de délaissement pour mieux goûter les délices d'un intérieur où l'on se sent "chez soi" et qui vous donne l'illusion de votre propre milieu -- Avec regret nous comptons les jours qui s'envolent si rapidement à présent, alors qu'ils nous parurent naguère d'une lenteur désespérante. C'est que l'imagination a des ailes que le bonheur rallonge et étend indéfiniment mais qui s'abattent et se rétrécissent au contact du malheur ! Nous avons largement profité de nos beaux jours ! C'est un petit oasis au milieu d'un désert -- une touffe fleurie dans une campagne désolée !.. Cueillons les fleurs, profitons de la fraîcheur du lieu en remerciant nos chers hôtes qui nous les tendirent si gracieusement et le bon Dieu qui par leur intermédiaire voulut nous en faire profiter.

24 déc. Quelle joie et quel bonheur ! Nous fêterons la Noël ici

en famille. Déjà l'on s'apprêtait à partir que sur les instances répétées de la famille nous nous permettons de prolonger notre séjour ici et nous sourions à la perspective d'un Noël passé, non en réfugiés, mais en famille - en intimité - Comme il est vrai qu'un bonheur n'arrive jamais seul une lettre de mon frère en Hollande, vient me trouver ici - Les dernières nouvelles transmises sont toujours rassurantes - Rien de grave d'arrivé jusqu'ici et déjà pour nous, montent, petit à petit dans l'horizon encore chargé de gros nuages les rayons dorés précurseurs du grand orbite libérateur qui tantôt se lèvera et et nous apportera sa chaleur et sa lumière reparatrices. Une raison de plus pour rester nous est donnée par notre cousin Cet. Demeulenaere qui se chargera, m'écrit-il de me faire parvenir ma valise en souffrance à Alveringhem - Souhaitons qu'il réussisse! Si jamais, cependant quelqu'un me la rapporte ce sera certes, lui avec son initiative, et ses dons débrouillards - S'il échoue - je devrai en faire mon deuil - Je lui demande de donner réponse, ici, à Lieques. d'où, pour m'éviter de grands déplacements, je partirais à Calais à sa rencontre.
Une autre lettre me parvient presque en même temps de Dorothée, mon amie de Meols qui me répète son invitation et insiste de me la voir accepter. Le ton affectueux de la lettre m'engage plus que tout à l'accepter. et je viens de lui écrire, si les circonstances le permettent, le plaisir que j'aurai de la revoir après tant d'années.

Veille de Noël 1914.

Il est dix heures du soir! Au dehors les étoiles brillent au firmament et scintillent d'un éclat inaccoutumé! La température s'est brusquement abaissée, l'air a pris une limpidité de cristal... Il gèle à pierre fendre, c'est Noël tout plein! Le bon Noël d'antan où l'on se serre autour du feu et où l'on aime à suivre les caprices des flammes en une folle sarabande. Je me rendrai ici à ma première messe de minuit. Qui donc dirait qu'elle se passerait à Lieques — en exil!

Minuit chrétiens, c'est l'heure solenelle!... Ah! qu'en cette minute il nous revient ce chant du pays, avec une émotion, un recueillement indescriptible! Nous entendons en nous ses accords mélodieux, son élévation sublime nous transporte et nous fait revivre des heures lointaines! L'église est toute pleine bondée - jeunes, vieux, riches et pauvres, tous ont tenu à faire acte de présence. Devant moi s'étale la crèche toute simple et naïve, si jolie cependant avec ses touffes de lierre grimpant - ses roches artificielles, ses brebis paisibles ses bergers émerveillés ses rois majestueux quoique humbles et la sainte famille effacée comme anéantie devant la crèche où sourit le divin Enfant s'efforçant à étreindre l'univers de ses petits bras tendus! et tandis que, apportés par les anges résonnent dans la petite église, vieillotte et désuète, les accords divins du "Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus — du cœur angoissé monte la supplication éperdue que nos prières veulent forcer à faire descendre sur nous - Paix sur terre! Quel bien nous parut plus enviable — quel mot plus plein de promesses — quel souhait plus pressant! Parents désolés qui supplient pour leurs fils, femmes éplorées qui tremblent pour leurs maris, pauvres orphelins qui réclament leur père, réfugiés sans patrie qui tournent leurs regards vers leurs cités en ruines — leur sol natal trempé de sang et de pleurs.. Paix sur terre! Jamais on ne la désirait et ne la supplia plus ardemment... et voilà qu'on entend un bruit sourd que les accords de l'orgue ne parviennent pas à étouffer, un bruit unique, persistant et rapprochant! au loin le canon tonne, l'air résonne de son grognement sourd qui se répercute à l'infini par monts et vaux! Quelle antithèse... A l'heure bénie où le Dieu des armées s'anéantit pour apporter sa paix divine aux hommes, ceux-ci se la disputent à coups de crosse et de canon! et baignent l'Europe dans une mare de boue et de sang. Paix sur terre!! Non jamais Noël ne verra chant plus approprié, plus sincère, plus poignant que celui de cette année 1914!
L'église se vide. les accords se taisent.. les ombres se

faufilent le long des chemins, le grand calme de la nuit renait alentour, seul le bruit du canon gronde au loin et déchire l'air de ses sourds mugissements.
Le matin nous apporte le calme! La nature a revêtue sa parure d'hiver!. Chaque arbre, chaque branche scintille au Soleil levant et fait briller sa robe de givre diamanté.. les rouge-gorges se pavanent dans les branches et jettent leur note gaie dans l'atmosphère sereine.. Nos coeurs aussi se sentent en harmonie avec la nature et acceptent volontiers le bonheur que des coeurs généreux préparent pour eux.
Un dîner de circonstance nous est offert et les maîtres de la maison s'ingénient à nous offrir nos plats préférés des friandises à notre goût, et ils nous enveloppent d'une atmosphère si chaude si familiale que nous sentons tout heureuses!. Pour que l'illusion soit complète, Madame nous a préparé des crêpes - plat de circonstance pour nos soirées de Noël habituels.
— Je me demande de quelle manière nous pourrons rendre quelque peu le bonheur goûté ici?. Déjà nous avons l'espoir de pouvoir les recevoir un jour, à notre tour et nous nous efforcons à l'avance à trouver moyen de les compenser dignement. Yvonne a le projet en tête d'inviter Simone chez elle pour des semaines!..
D'ici là, espérons que notre pauvre patrie aura quelque peu repris sa physionomie d'antan et que les traces de l'horrible rafale qui faillit l'engloutir toute, auront disparu sous l'effort suprême d'un peuple qui ne veut pas mourir.

29 Déc: Je n'ai aucune nouvelle de mon cousin'. Je lui ai proposé rendez-vous à Dunkerke pour m'y faire remettre ma valise. Depuis huit jours, je suis dans l'attente. Cela me paraît long. car je crains de désobliger nos hôtes en profitant trop longtemps de leur bonne hospitalité. Madame Hanny vient d'être indisposée. Heureusement elle s'est remise. Sinon nous n'aurions osé rester plus longtemps. Nous nous sommes efforcées de nous rendre utiles et tâcher de la remplacer quelque peu aux occupations ménagères!

1er Janv. 15 Premier jour de l'an! En ouvrant les yeux à l'aurore nouvelle une sensation d'immense tristesse, de découragement insurmontable s'est emparé de moi! Premier jour de l'an! que de douces émotions, de joyeuses surprises ce mot ne représentait-il pas, les ans passés! que de souvenirs douloureux de pensées pénibles, de rappels désolants, il nous apporte ce jour!... Visite à la chambre de mère bien avant l'aube, souhaits mutuels, cadeaux réciproques, présentation cérémonieuse du "punch au spéculaas" par notre bonne vieille servante! aujourd'hui morte, peut-être! tout cela passe devant moi en une vision que je voudrais écarter mais qui s'obstine à me suivre!. Au dehors, l'aube nous fait cadeau d'un ciel bleu d'azur parsemé de petits bouquets ouatés, chassés par une brise légère... c'est de bon augure! Puisse le calme serein de l'atmosphère symboliser notre prochain repos et imminent retour à la paix tant désirée!. Notre impression douloureuse se dissipe aux efforts constants que Mons. et Madame Hanny font pour remplacer les absents.. ils deviennent les regrets qui flottent dans nos yeux et ne nous laissent guère le temps de penser.. de regretter.
Nous serions bien ingrates si nous ne répondions à leur attention en nous efforçant de participer aux distractions dont ils nous entourent.

3 Janv: Réponse enfin de la part d'Octave qui m'écrit qu'il préfère me voir à Hondschoote et me remettre lui-même ma marchandise - Seconde lettre de Paris-Plage où l'on réclame ma présence pour le lendemain pour affaire urgente! Que faire? Si je pars pour Paris-Plage, je perds ma chance unique de rentrer en possession de mes dentelles qui m'ont déjà donné tant d'inquiétudes!. Je me décide donc pour Hondschoote!
— Le jour où reçoit à dîner le père de la petite Simone qui a chez lui, à Ballinghon, le dépôt des soldats belges en repos. Par surprise, il emmène un des fermiers, un ancient Brasseur d'Enghien. Il est mon voisin

de table et tout naturellement la conversation tombe sur les affaires de notre pays. Il me certifie que les Allemands ont déjà évacué notre village - la nouvelle est si bonne que je n'ose la croire! Si c'était vrai cependant! Comme il me voit toute incrédule, il me propose d'écrire quelques mots à ma famille et me certifie qu'ils leur parviendront sous peu! Journellement des soldats partent pour le front et il se charge de les faire parvenir à bon port! Fleu de joie, Yvonne et moi nous griffonnons quelques mots à la hâte - nous y mettons tout notre cœur, toute notre âme! Quelle surprise pour eux là-bas, de recevoir d'une façon si imprévue une lettre directe des enfants exilés. Et quelle ivresse pour nous de penser que nous pouvons leur causer directement après de si longues séparations. Bon voyage, bonne chance, cher petit soldat messager de deux âmes en détresse... puisse notre cœur vous montrer la route et nos vœux ardents vous protéger de tout contretemps.

Ma journée s'achève en préparatifs pour mon voyage de demain - voyage qui s'annonce comme devant être très difficile et ennuyeux sinon impossible. Je m'en rends compte en cherchant mon passeport chez le maire de Licques qui tombe des nues à ma mention "Hondschoote", et me rit tout bonnement au nez. Il me conseille de renoncer à mon projet, ou à l'impossibilité de l'exécuter. car des ordres formels, rigoureux sont donnés depuis une dizaines de jours pour supprimer tout voyage dans cette direction là! Il y a quinze jours, j'aurais pu y parvenir encore, mais à présent, trop de trahisons, trop d'espionnage ont été découverts que l'on me dit de désespérer d'y arriver jamais! Jusqu'à Calais, seulement, j'obtins un passe-port... donc sans avance pour mon voyage. Partout où je m'informe, j'entends la même chanson décourageante... vous ne réussirez pas!... Cette nuit là... je ne dormis guère... me rendant compte de ce que j'aurai à passer d'ennui insurmontables, peut-être!

Voyage à Hondschoote -

De bonne heure, je suis sur pied - J'ai reçu de Mons. Flamy une excellente recommandation pour un de ses amis, Mons. Pierret, notaire à Licques, qui est lieutenant à l'Etat Major de Calais, et dans laquelle il lui demande de me procurer le passe-port tant désiré, ce qui lui ferait personnellement grand plaisir en même temps qu'à moi, service aussi inestimable qu'urgent. Pour ne pas perdre un temps précieux, je demande à un Cortemarcquois qui habite Licques comme nous, de me conduire en voiture à Guines d'où je prends le tramway pour Calais... et en route pour l'Etat Major - Un militaire belge s'offre pour m'y conduire mais croit aussi à l'impossibilité d'obtenir satisfaction. L'entrée au bureau d'un Etat-Major a toujours quelque chose de solennel, mais à présent c'est avec crainte qu'on passe devant une double rangée de sentinelles qui semblent s'amuser d'avance de la déconfiture qui vous attend tantôt... Madame désire?? Parlez, Monsieur Je voudrais causer à Mons. Pierret... Le Mons. Pierret me semble assez important, car dès que j'énonce son nom un supérieur, (aux magnifiques attaches et galons dorés) se dérange lui même pour le chercher. Quelques instants plus tard, un monsieur entre qui interroge du regard les personnes présentes - Je reconnais entre ses doigts la lettre de Mr Flamy et me porte résolument au devant de lui - C'est un personnage très chic distingué, beau soldat et cependant très affable! Il prend connaissance de ma requête mais semble soucieux - Il s'installe devant son bureau et je le vois écrire une note - Après quelques minutes, qui me paraissent un siècle il me fait part que lui-même, étant dans l'impossibilité de me délivrer un passe-port j'aurai à m'adresser au gouverneur militaire en gare de Calais muni de la lettre, où il m'assure avoir fait tout son possible pour m'obtenir la faveur. "Je doute toutefois que vous réussissiez, me dit-il, mais risquez le toujours" Je prend congé de moi non sans s'être informé si je me plaisais à Licques et m'avoir chargé de ses meilleurs

compliments pour le pharmacien et la famille - Je m'achemine vers la gare de Calais avec mon courage dans mes bottes! Si ce Mons aussi désespère de me voir réussir! - Rien d'ailleurs pour m'encourager quelque peu! Je surprends la conversation de deux jeunes gens qui viennent de quitter le gouverneur avec refus formel de passage à mon tour bientôt - Mais qui ne risque rien, n'a rien! Deux petits coups sur la porte - et une voix qui crie - Dérangé de nouveau? - Eh bien, quoi - que voulez vous? J'entre, et un haut personnage au regard d'un mouvement fébriles et une voix de stentor, me toise de la tête aux pieds - Eh bien? - je n'ai guère de temps à perdre! - Pardon Monsieur je voudrais un laisser passer pour Hondschoote - Pour Hondschoote! - vous plaisantez sans doute - vous n'y pensez pas! - pour Hondschoote jamais de la vie - on ne passe plus par là! - D'une voix que j'efforce de raffermir je le prie de prendre connaissance d'une petite recommandation à son adresse! Des lettres! - on connait le vieux truc! - non, non, c'est non - passez, madame vous pouvez vous retirer!. Le désespoir me donne la hardiesse d'insister - En dépit de ses maugréations, malgré ses protestations, je lui explique que j'ai une valise qu'un cousin m'a sauvée au prix de grandes difficultés - que j'en ai un besoin urgent, immédiat étant sans ressources et ne pouvant vivre plus longtemps aux dépens d'autrui - C'est possible, Madame - je regrette - mais on ne passe pas! - Votre cousin - votre cousin - c'est toujours cousin quand on veut - écrivez le de vous apporter lui-même la valise - et la question est résolue - Mais, Monsieur les mêmes difficultés que j'endure l'attendent! - envoyer - indiquez moi seulement le moyen de le faire - on n'expédie ni paquets ni objets fermés pas de télégrammes - ni téléphone - Assez! - qu'en sais-je! - écrivez qu'il l'apporte ici, lui même. Je sens mon dernier espoir s'évanouir! Monsieur le gouverneur, permettez-moi d'insister pour vous présenter la lettre de Mons. Pierret - Pierret? - ah! c'est de lui? - A ce nom je vois qu'il baisse pavillon et que le ton perd un peu de son arrogance! Si je réussis - c'est grâce à Mons. Pierret! - D'un brusque mouvement, il déchire l'enveloppe et lit mon introduction - mais ne paraît pas encore incliné à me donner satisfaction - et toujours et toujours la même réponse - "qu'il l'apporte lui-même" A bout d'expédients, je veux jouer mon dernier atout! Je dois avoir la figure bien bouleversée car le secrétaire personnage qui me semble bien plus sympathique que son chef, voit mon émotion suprême et veut intervenir en ma faveur - Monsieur le gouverneur, Madame est une Belge! - Oui, Monsieur, je suis belge, et j'en suis fière, !! Merci de votre intervention, mais j'ai d'expérience à cette heure, combien il est pénible d'être réfugiée belge! Ce n'est pas la faute à nous n'est-ce pas, d'avoir à traverser des heures si pénibles et douloureuses et d'avoir à traîner nos misères de par le monde! La Belgique a fait son devoir tout en rendant à la France un service inappréciable! - Russie - celle ci ne jamais l'oublier!. L'émotion m'étreint et j'ai peine à continuer! - Un silence tombe entre nous - troublé seulement par le grattage de la plume sur le papier!! - Voici, Mademoiselle, votre laisser passer - à quand votre retour? - Immédiat, Monsieur je vous assure que je ne le prolongerai une minute au delà du strict nécessaire! - Je remercie - comment, je ne le sais - En sortant je faillis culbuter la sentinelle - je lui fais part de mon bouleversement en m'excusant, bouleversement facile à voir, d'ailleurs. - Ça ne fait rien Mademoiselle, vous n'êtes pas la seule, croyez le - tout le monde est de même qui sort d'ici!! - Bon voyage, dit il!

- Je respire, enfin! le temps d'aller prendre un morceau et je m'installe dans le train pour Dunkerque! A présent seulement je me rends compte de la difficulté que j'eus à réussir et un soupir de soulagement m'échappe quand je sens le train s'ébranler lentement!

- En avant donc pour Hondschoote! Nous mettons 3 heures

pour arriver à Dunkerque, gare terminus où j'ai à prendre un autre coupon pour Bergues. Ici déjà commencent les difficultés. Pour sortir de la gare, afin de se procurer au guichet le coupon, contrôle minutieux — pour rentrer en gare — même triage rigoureux — il m'a fallu une demie heure avant de pouvoir rentrer à la salle. Ici, nouvelle halte à l'intérieur pour un autre sauf conduit pour Hondschoote. Il ne suffit pas d'avoir le laisser passer de Calais-Hondschoote — à chaque arrêt, nouveau passe-port contrôlé et signé par le commandant en gare et le détenteur du passe-port lui-même — Chaque feuille à son numéro qui est attaché sur la personne pour vérifier soignement et contrôler tout mouvement — Après toutes ces démarches, je peux prendre le dernier train qui se rend à Bergues à 7 ½ heures du soir, tâchant de me rapprocher le plus près possible de mon but de voyage. Peut-être que là-bas, j'aurai correspondance pour Hondschoote. Je m'informe près des compagnons de voyage. D'aucuns disent que je ne peux y arriver — d'autres certifiant que je pourrai prendre un vicinal — ce sera à voir!
Arrivé en gare de Bergues, je m'attarde afin d'obtenir du contrôleur le plus de renseignements possible, mais je ne suis pas longue à me rendre compte qu'il ne s'agit pas de s'attarder! On m'a mal renseignée et je ne peux avoir de tramway qu'au lendemain vers midi! — en plus, comme il est huit heures moins cinq — j'ai juste cinq minutes devant moi pour chercher un logement, Bergues étant ville fortifiée, proche de la ligne de combat, toute circulation, tout mouvement étant strictement défendu après 8 heures — Toute maison doit être fermée — toute lumière éteinte et les personnes qui enfreignent l'ordre peuvent être arrêtées comme espions! — Que faire?? Une tête plus solide que la mienne s'y perdrait en l'occurence!
Je n'ai pas de choix — je me recommande à Dieu et m'aventure dans la ville! — Dans la ville — dis-je! — est-ce ville ou village ou un trou perdu au bout du monde?? Une petite pluie fine s'est mise à tomber, un ciel si noir, si opaque que je ne distingue ni route, ni pavés ni maisons, ni ville — à vingt mètres de moi, à travers une lucarne, perce un mince filet de lumière, mais je n'ose m'y diriger de peur de perdre le pavé! Si seulement je trouvais le chemin de la grand'place pour l'hôtel du cheval Blanc où nous logions au début de notre odyssée! Je continue à ramper à la garde de Dieu! — mais il me semble que le terrain baisse et que je descends — une sensation de fraîcheur me frappe le visage — je crois me trouver près ou devant un ruisseau!
(Le lendemain, je sus que c'était la ceinture d'eau qui entoure l'enceinte fortifiée de la ville — j'aurais bien pu m'y noyer ne pouvant distinguer l'eau de la terre)
Heureusement, je sens un bout de parapet — qui me conduit jusqu'au pont devant la porte d'entrée — Deux sentinelles à l'avant et deux à l'arrière — elles braquent leurs lanternes et leurs baïonnettes sur moi et me donnent l'ordre de m'arrêter et de montrer mes passe-port et sauf conduit! — Rentrez à l'instant, il est grand temps, sinon on vous arrête! Je leur demande le chemin pour l'hôtel, mais ils ne peuvent me renseigner étant étrangers à la ville! — Je sens mes jambes fléchir sous moi — pas âme qui vive — seule — dans la nuit opaque — sans logement — risquant d'être prise pour espionne! Ma pensée vole vers ma maison avec une insistance doublement douloureuse!!
Si mère me voyait à cette heure!! — Si elle se doutait dans quelle position affreuse je me trouve!!
Une grande peur me gagne! — Adossée contre un mur, j'attendrai les événements. Si l'on m'arrête tant pis — je préfère loger dans une cellule de prison que coucher à la belle étoile! en plus, je pourrais toujours m'expliquer avec le commandant de place et lui prouver ma bonne foi! — Mais le bon Dieu me secoure — Une forme que je devine féminine, traverse la rue en courant — d'un bond, je suis près d'elle et la supplie de me donner un abri, une petite place — une chaise, à la rigueur, mais que je n'aie pas à rester dans la rue, en butte à toutes sortes de mésaventures possibles! — Elle même ne peut m'en procurer mais me conduit chez une voisine

— dans une buvette! — Dans la première petite chambre, quelques barils de bière ou d'eau de vie, des bouteilles de liqueurs vides ou pleines — Dans une autre chambre qui y communique est remplie de soldats qui s'amusent avec deux jeunes filles — Tout d'aspect d'une petite boite! Les soldats me crient d'entrer à la ronde — hé, la Marie, par ci! — hé la Marie par là! mais je garde prudemment mon chapeau et paletot, prête à quitter au moindre mot inconvenant. J'avise, à l'intérieur de la petite cuisine, une vieille femme ratatinée, la tante. Je lui explique mon cas et lui supplie de me procurer une petite chambre où je peux me reposer en toute tranquillité et en sureté, étant si fatiguée que je ne peux continuer plus loin sans repos. Elle comprend et me promet sa propre chambrette — Je m'informe quand et comment je pourrais me rendre à Hondschoote au matin — Elle lève les bras en l'air — Mon Dieu, à pied — il y a trois heures — et par ces routes boueuses, il n'y a pas à y penser — il y a bien demain matin, à 5½ heures un petit train qui y conduit, mais il y a trois quarts d'heure de distance d'ici. A cette heure matinale, en pays inconnu à travers les fortifications — cela ne se peut! Je pense à mon taut conduit qui ne compte que pour deux jours! — Toute que coute, il faut que j'arrive!! — Elle me dit que, moyennant un bon pourboire son neveu pourrait peut-être me conduire et me désigne un des personnages de la joyeuse compagnie de l'autre chambre — Je préfère me passer de ce guide-là! et je demande la jeune fille pour me conduire — Après bien des pourparlers, il est convenu qu'elle viendra me prendre ici à 4½ heures du matin — Si je disais que je dormis bien cette nuit, on ne me croirait certes pas! et de raison! — Une sentinelle fait les cent pas devant la maison — une compagnie exécute des exercices non loin d'ici!! Je n'ose me mettre au lit qui ne me parait pas propre et je m'installe sur une chaise — Quatre heures me voit déjà prête mais à l'heure fixée, pas de trace de ma conductrice. La vieille femme me conseille de ne pas attendre la nièce, celle-ci ayant probablement promis pour la forme! Elle m'explique tant bien que mal la route à suivre et me dit de me renseigner près des sentinelles — En route donc! J'aurai à jouer le tout pour le tout!! Je cours plutot que je marche de peur d'arriver trop tard! A travers une ville totalement inconnue, dans une obscurité absolue, avoir a chercher — une route — ce n'est guère possible — mais est-ce illusion ou réalité?! J'entends des pas précipités — Une personne me dépasse — pour demander mon chemin je l'accoste — heureusement car aux premiers mots, je l'entends dire " Est-ce vous, Mademoiselle, je venais vous chercher!" C'est ma jeune fille que, par intuition peut être, je trouve à temps! Quelle chance — car je me suis déjà trompée de rue et je n'aurais jamais trouvé la porte de Cassel par ce chemin détourné! Tout bas, je remercie Dieu et nous voilà en route — Au dessus des pont levis moyennageux, à travers les portes gardées, nous passons les sentinelles m'examinent ainsi que mes papiers soupçonneusement — Jamais je n'aurais pu passer seule à 5 heures du matin, ayant à tout instant à demander ma direction, à travers les méandres des tranchées et des fortifications, tout cela aurait paru anormal et douteux! Par le plus grand des hazards ou plutot par la divine Providence, je suis conduite d'une façon toute imprévue à bon port! La jeune fille qui me conduit est une frauduleuse de tabac de profession! Elle connait tous les petits sentiers détournés comme elle connait toutes les sentinelles! Un bonjour par ici — un salut par là me firent passer à coté d'elle comme si j'étais de sa catégorie et nous passons toujours, enserrées de tout coté par les formidables défenses dont on a entouré la ville. Forts immenses, monticules de terre, barricades de pierres, tranchées, redoutes, fils de fer barbelés, inondations c'est toute la défense militaire que nous traversons et l'on conçoit à raison que l'on prenne tant de précautions pour le passage de ces parages là!

Plus nous avançons plus nous revenons en rase campagne plus de haies - aucun arbre debout tous gisent abattus le long des fossés - c'est la désolation en plein! Pour completer le tableau, cinq ou six coups de canon font trembler la terre sous nos pieds et semblent vouloir nous secouer tout entières! Un frissonnement me passe - Je découvre enfin mon petit train! et je m'installe en pleine société de fraudeurs - détail émouvant - la plupart sont de toutes jeunes filles - des enfants encore! - Pauvres gamines - quel dur métier et quel genre de vie!! Je tâche de m'informer à l'avance où se trouve la rue et la maison où loge mon cousin, mais j'approche de plus en plus du but sans que l'on puisse me renseigner. Un petit écolier veut bien enfin me conduire et m'aider dans mes recherches - Avec consternation, j'apprends que le train ne s'arrete que dix à quinze minutes en ville - le temps d'y faire provision d'eau! Si la maison en question est éloignée de la gare, je ne peux y arriver!! - par surcroit de malheur, le train arrive avec retard! Réussirai-je ou non? Si près du but - m'échappera-t-il? - Avant qu'il ne s'arrete complètement je suis sur le quai, suivi de près par mon petit guide. Nous filons bien difficilement à travers la rue - il fait obscur encore, les rues sont encombrées de soldats de voitures, de chevaux! La rue en question, se trouve naturellement, - etre la toute dernière que nous parcourons - Je me jette dans un magasin, demandant la maison désirée! - on me renseigne - le fond de la ruelle - je risque d'y torédre la sonnette - je suis mal informée - je dois rebrousser chemin et me risque à me renseigner à une maison de belle apparence - Un ordonnance vient ouvrir - je lui demande si c'est bien la maison que je recherche - Entretemps, une servante accourue au bruit m'informe que mon cousin est encore au lit, ou l'heure matinale. Elle court le réveiller et me fait passer dans un petit salon. - Il me reste six à sept minutes avant le départ de mon train - Je ne peux me permettre le moindre retard -

Par chance, le premier objet qui frappe mon regard est ma fameuse valise! - posée sur le fauteuil! - Instinctivement comme une proie je m'en empare, j'ouvre la porte et - je m'enfuis vers la gare - Je n'ai pas fait dix pas dans la rue que je me retourne aux cris d'Octave, tout tremblant et pâle d'émotion - en toilette sommaire - pieds nus - ne sachant que penser de mon intrusion fantastique Le temps de lui crier que je dois attraper mon train - que je suis - à peu près morte de fatigue - que je le remercie - et lui écrirai le reste - et je cours toujours en l'entendant crier derrière moi - - que signifie tout cela? Est-ce sérieux - ou non -?? Je ne m'y comprends pas - - Moi - je comprends très bien son étonnement - mais l'essentiel c'est d'arriver à temps - Comment je patauge à travers des rues encombrées de la petite ville - c'est de l'épatant, du burlesque!! Un régiment de cavalerie revient d'une promenade matinale - Mes jupes retroussées glissant à tout moment dans la boue épaisse, me faufilant entre soldats et chevaux - je cours comme une folle - et j'entends mon train qui siffle - Est-il parti?? Un militaire obligeant voit mes efforts surhumains - inutiles, probablement! - Se met à faire signe au conducteur - Siffle et crie tant et si bien que le train s'arrete quelque peu - on s'empare de moi et me jette, littéralement, sur la banquette - totalement épuisée, - incapable de prendre mon billet n'ayant pu retrouver haleine pour souffler mot!! mais - je suis arrivée - quand meme et malgré tout. En approchant de Bergues seulement, je puis reprendre quelque peu mon équilibre et songer à mon déjeuner il est bien tard et depuis hier après-midi je n'ai eu le temps de prendre nourriture quelconque! - J'ai la chance de trouver en gare un train qui me conduira à Dunkerque où je pourrai prendre ma correspondance pour Calais vers 12 heur: - Arrivée à Calais vers 2.40 heur: J'y pourrai prendre mon petit train qui me conduira à Lisques pour 8 heures du soir! - c'est

si bien combiné — j'ai si bien réussi à faire en mes deux jours, un voyage que tous qualifiaient d'impossible que la satisfaction me fait oublier la fatigue et le sommeil qui me terrassent — Mais voilà — qui trop embrasse — mal étreint — ou manque le train !!.

La malchance voulut que je n'avais osé prendre un coupon aller et retour Dunkerque Calais — ne sachant pas quel temps il me faudrait mettre au voyage et mon coupon risquant de n'être plus valable !! Il me faut donc quitter la gare pour aller m'en procurer un. A la sortie — un affolement tel que les militaires ferment la porte à deux reprises pour éviter la poussée. Il me faut une vingtaine de minutes pour arriver à passer, mais la même histoire recommence pour rentrer en gare !! et quand, après d'efforts inouïs je me crois sauvée — je m'aperçois que le guichet se gâte de plus en plus !! Devant moi, il y a, au bas mot, deux cents personnes qui font la queue devant le bureau du commissaire militaire pour faire viser leurs passe-ports ! — Tant pis ! j'ai deux heures d'attente pour train — mais les quarts se succèdent aux quarts, les demies aux demies et j'ai à peine bougé de dix pas !! Des réclamations s'élèvent — on crie ! on gesticule — on s'écrase — c'est que l'on se rend compte que l'heure du train approche et qu'on est toujours au même point. Je suis si énervée que je ne peux plus me tenir tranquille — je ne me tiens debout que par un miracle d'équilibre car on m'aplatit littéralement contre la barricade. Mon parapluie vient d'être brisé et je ne sais où tenir ma valise ! C'est à en devenir malade ! A un moment donné, la poussée de la foule en fureur devient intolérable — une femme s'évanouit — un cri affreux — et voilà que la lourde barricade se brise — une dizaines de personnes tombent les unes sur les autres — crient — jurent — les gendarmes sont impuissants à contenir la foule et menacent de faire évacuer la salle. A quelque chose, malheur est bon. Je profite de la malchance des pauvres malencontreux qui sont tombés pour passer au dessus d'eux en un bond formidable et je gagne de la sorte une dizaine de places — mais quand, après une attente interminable mon tour arrive enfin — on m'annonce poliment que mon train vient de quitter depuis une dizaine de minutes !! — Je rage — mais dois avaler ma colère ! — Manquer le train par la force des choses — passe encore — si l'on fait ce que l'on peut — mais le manquer de cette façon — bêtement — stupidement — après des efforts inouïs dont je ne pourrai profiter à présent. — c'est trop fort ! Je dois avoir une physionomie qui parle, car en riant, ces messieurs m'annoncent que mon premier train est à 0.43 — donc sept heures d'attente ! — arrivée à Calais à 9 h. du soir ! — Je sens l'envie de pleurer de désappointement !! Savent-ils seulement quels ennuis ces retard nous donnent ? Me voilà de nouveau plantée en pleine nuit — dans une ville inconnue — à chercher logement n'importe où — à une heure où tout est fermé par ordre de la police ! — Je me console en voyant que je ne suis pas la seule — à côté de moi, une pauvre femme sanglote ! sa petite fille l'attendra vainement à son point d'arrêt ! il lui est impossible de parvenir à destination ce soir et elle tremble à l'idée que malheur n'arrive à ses enfants laissés seuls à la maison !! Nous nous consolons mutuellement — Heureusement que j'ai pris en gare de Bergues quelques brioches pour parer à toute éventualité car je n'ose quitter la gare pour dîner craignant la même panique pour le train suivant ! En effet, tout ce monde, afin de n'être "roulé" de nouveau se rue vers les guichets des heures à l'avance et je commence à craindre de ne pouvoir passer à temps encore, quand j'avise un groupe d'ouvriers belges au premier plan — ce sont des femmes gens de Borcherbe, Gits et Lichtervelde — des mineurs — aux manières à l'avenant. Je leur demande de loin, une petite place — je n'ai guère d'autre chance — et que m'importe — il faut que je passe !! Hé — Mariette — par ici ! Kom maar af ! Ik ga voor U zorgen ! Niehtje achter — niehtje achter ! m'en Reppe !! — Je dois rire et plaisanter avec eux

mais ils me procurent l'avance qui m'est indispensable! Un groupe de personnes j'en aperçoit - on siffle - on crie la queue - laee - leue! - mais ces diables de flamands se mettent à épuiser tout leur vocabulaire malsonnant tant et si bien qu'ils se retirent et que moi, à présent je suis sure de mon affaire - Un quart d'heure après je suis installée dans le train, ma pensée étant encore près des pauvres voyageurs dont les trois quarts manqueront de nouveau leur correspondance! Il m'a fallu toute ma stratégie pour réussir à me débarrasser de la présence - indésirable - désormais - de mes bruyants compatriotes! - En voilà qui se disent - où donc est la reconnaissance - faites donc plaisir à quelqu'un! Je descends à Calais en gare de Fontinettes, ne voulant descendre dans la grande gare, afin d'être plus proche de mon petit train à prendre pour Lièques! Mal m'en prit! Je suis avisée à la sortie que je ne peux retourner sans un nouveau passe-port! - C'est à écumer de rage! Et où le chercher ?! ce passe-port - Madame, il fallait vous rendre au bureau de la grand gare! - Et j'y avais passé et laissé filer mon train là-bas!! - Que faire!! Aller à pied ? - Jamais je ne trouverais mon chemin - Tout est fermé et obscur - Et demain matin, mon premier train pour Lièques est à 7 heures - le bureau sera-t-il ouvert ?! Mais il s'agit de chercher un logement! - Ici aussi - tout est fermé et éteint - mais la ville n'a pas cet aspect lugubre et effrayant que Bergues! J'entre dans le premier hôtel venu et je trouve être bien tombée! - J'ai une petite chambrette bien propre pour un prix modéré. Je prie l'hotellier de me réveiller à 5 1/2 heures pour être à temps pour ma visite au bureau! - Une nouvelle nuit blanche - le va et vient continuel des trains pour le port - la peur d'être en retard - je me tourne et retourne et finis par me lever et m'habiller croyant être au matin déjà! - Je dois m'être trompée grandement car j'ai passé des heures ainsi prête à descendre au moindre signe de vie à l'intérieur de l'hotel! Une petite cloche d'une chapelle voisine m'annonce qu'il fait jour!

En descendant - je constate avec horreur qu'il est 6 1/2 heures - cet imbécile - d'hotelier, m'a oubliée! De nouveau sans déjeuner - à travers les rues encore obscures - je cours et je cours - tachant de rattraper le temps perdu jusqu'au fameux bureau où je passai des moments si angoissants! - Cette fois ci, l'accueil est plus affable - En demandant mon passe-port pour Lièques - Lièques - mon commandant lève la tête! - " ah! tiens! - c'est vous! - et la valise? Vous l'avez? Je vous félicite - vous avez réussi un tour de force! - Fièrement, je lui fais signe qu'oui - et me retire en le remerciant ainsi que l'aimable secrétaire que j'entends dire " Je vous l'ai dit, n'est-ce pas, commandant - J'en suis à ma dernière étape! - c'est ce qui stimule mon moral déprimé et non sans cause! Mais quel voyage d'une lenteur désespérante! - De plus, on ne met que 3 heur. et je n'arriverai à Lièques qu'à midi - donc après 5 heures de train! A Bonningues arrêt de 2 1/2 heures - J'avise l'unique hôtel très modeste d'ailleurs - je me fais servir enfin un déjeuner car je tombe de faim et suis si fatiguée que je m'assoupis près du poêle complètement éreinté par émotions et les fatigues de mon émouvante excursion!

- On m'attend à Lièques, car j'ai le plaisir de trouver mon monde à la gare! - Quel soulagement de me voir à terme et rentré chez mes bons amis! Je n'ai guère le temps de dîner à force de raconter toutes les péripéties de mon odyssée! On s'étonne que j'aie pu m'arranger envers et contre tout - moi aussi, à présent, m'en rends mieux compte et je dis de bonne foi, que le voyage ne me tenterait pas une seconde fois! Je pourrais escompter un repos bien mérité à présent, mais il s'agit toujours d'aller de l'avant - et de songer au retour à Paris-Plage. Mes hôtes veulent me garder pour me reposer quelque peu mais il me faut être là-bas où l'on me réclame pour affaires urgentes. Ma dernière après-dînée à Lièques s'achève en courses de ci-de-là - Nouveau passe-port - adieux aux amis et connaissances - mais surtout à faire une première affaire en fait de dentelles.

Par une délicate attention, Madame a fait part à ses amies de la bonne occasion qui se présentait pour se procurer des dentelles véritables à bon compte et par son intermédiaire je réussis à en placer pour une petite somme rondelette -- Ma première vente !! - Nous nous sentons le cœur bien gros d'avoir à quitter nos amis - Nous ne sommes pas les seules, d'ailleurs à nous émotionner car je vois que nos hôtes partagent nos sentiments - Les amis des mauvais jours sont les meilleurs dit-on !. Je le sens vraiment en leur disant adieu et en les remerciant des bienfaits qu'ils nous ont prodigués !!. Je me demande ce que je serais advenue si je ne les avais connus !! Tous n'ont pas eu la bonne fortune de rencontrer des gens qu'on peut appeler à juste titre " Providence des réfugiés !. " Tant de fois j'ai trouvé près d'eux réconfort physique et moral. Ils ont pris une si large part à mes joies et à mes peines que je peux les compter parmi mes amis les plus intimes - les plus chers !! Je leur dis l'espoir que j'ai de pouvoir le leur rendre un jour dans la mesure du possible ! et de pouvoir les recevoir chez nous si la tempête a épargné notre nid. et nous quittons le cœur si gros, si lourd -- quittons pour l'inconnu -- pour l'aventure toujours -- et jusque quand ?? La pluie et le vent nous tiennent Société tout le temps, nous empêchant de profiter de notre arrêt à Boulogne. Nous risquons cependant une petite sortie -- et nous butons contre -- un fermier de notre village flamand, occupé à décharger des peaux tannées - Le pauvre homme fut si bouleversé de cette rencontre imprévue qu'il ne put articuler un mot et me regarde d'un air si drôle que je crus qu'il perdait la tête ! Il se met à sangloter en me racontant ses misères. Il vient à peine de quitter l'hôpital ayant été blessé dans l'effroyable accident de trains de Marquise, où un convoi de réfugiés Belges fut tamponné par un autre train. Nombre de personnes de nos villages voisins y laissèrent leur vie et gisent à présent, inconnues au cimetière de Marquise ! Après beaucoup de recherches il avait pu se procurer du travail mais à voir son air malheureux je ne dus lui poser la question s'il s'accommodait ou non ! Quelle misère !. A voir et entendre tout cela, je me disais que je n'étais pas la plus à plaindre -- que d'autres souffraient davantage.

Notre retour à Paris - Plage fut un événement joyeux ! On se retrouvait avec plaisir et j'eus le plaisir de les trouver tous en bonne santé ! Plusieurs lettres m'y attendaient - De Dorothée, mon amie anglaise, qui me conseille vivement de faire la traversée et de profiter de son invitation -- de faire l'essai -- un essai que je ne regretterai pas - dit-elle ! Une attention qui me touche sensiblement, c'est l'offre qu'elle fait d'envoyer l'argent nécessaire pour le voyage croyant que c'est là la raison de mon délai à accepter l'invitation. Une autre lettre de mon père qui m'annonce de n'avoir aucune nouvelle à transmettre puisque la frontière hollandaise est rigoureusement fermée et toute personne qui risque de passer est fusillée sans autre forme ! Il me conseille aussi d'aller chez Dorothée où j'y trouverai bonne hospitalité - Une troisième lettre enfin d'un ami de famille, le même qui, à mon départ de Cortemarck me fit le plaisir de me conduire assez loin en voiture, pour m'éviter de la sorte de plus grandes fatigues ! Il y a quelques semaines je reçus de ses nouvelles, tout à l'improviste et lui répondis ensuite -- Il me remercie vivement de ma longue lettre qui lui a été si agréable -- je veux le croire car je sais par expérience avec quel plaisir un exilé, se croyant oublié de tous, reçoit un petit mot amical !. Je lui avais demandé la manière, pour moi incompréhensible dont il apprit mon adresse : c'est du roman -- tout pur !! Avec des centaines et centaines de réfugiés il avait été embarqué par le gouvernement pour le sud de la France - Au cours de la traversée pour la Pallice, un compagnon de route de Bruxelles lui passe un paquet enveloppé dans un vieux journal - Tout tout

refugie, un journal est une fortune - et en le dévorant de page en page -, il y trouve l'adresse que nous avions fait paraître, une seule fois !! Ne serait-on pas tenté d'y voir plus qu'un simple hazard ?. La Providence connait ses voies !!

10 Janv: 15 - C'est décidé et fait !. Je viens d'écrire à Thérèse en Angleterre qu'elle peut m'attendre pour Vendredi ou Samedi prochain - Je travaille avec une ardeur fébrile à mettre mes effets en ordre - aussi pour ne pas me donner le temps de penser et d'approfondir ! J'ai peur - mais horriblement peur de la traversée à faire et pour "remonter" mon courage je viens de lire dans un journal que deux autres bateaux viennent d'etre coulés dans la Manche par les mines !
Je n'en dors pas la nuit et je prends des précautions comme si je vivais mes derniers jours !! J'espère que mon amie recevra ma lettre à temps car elle m'a annoncé de me prendre en gare de Charing-Cross Rendez-vous à la salle d'attente !

14 Janv: Départ pour Boulogne - Je me dis depuis quelques jours que je voudrais etre vieille de plus d'une semaine. Le départ de mes bons amis, mes compagnons d'infortune et de voyage m'est bien pénible - - je souffre surtout d'avoir à me séparer de Paul et d'Yvonne, mes deux petits cousins qui n'osent absolument pas risquer la traversée ! Heureusement que je peux me tranquilliser sur leur sort car je les laisse entre les mains affectueuses de leur oncle et tante qui se dévouent pour eux. Yvonne surtout, est vivement affectée de mon départ, - cette nuit - la dernière - - me croyant endormie, sans mot dire - elle vient m'embrasser longuement - aucune parole ne pourrait etre plus éloquente et me toucher davantage ! - Bien avant l'heure, je suis prête mais je me sens toute faible au départ !! On me conduirait au supplice que je ne ressentirais de dépression plus intense, et, après les adieux passés, et un dernier signe à mes chers compagnons qui me voient disparaitre au loin je me soulagée de me voir installée dans le tram, seule et ayant quelque temps devant moi pour me remettre quelque peu de mes émotions !. J'arrive à Boulogne à midi et me rends directement chez Mons. Hamy où, il y a quelques semaines je reçus un si gracieux accueil et aide et où m'attends une réception analogue - En effet, il se dérange pour me conduire aux différents bureaux pour mon passe-port et tous renseignements utiles - Mon départ est fixé pour le lendemain à 10½ heures - Pourvu que la mer soit calme comme ce jour - elle semble sommeiller !

15 Janv - Voici 3 mois, jour pour jour, que j'ai quitté la maison paternelle ! Trois mois que j'ai vagabondé de lieu en lieu une vie de bohème ! trois mois que je me mettais en route pour l'Angleterre, via Ostende ! Les circonstances ont mis trois mois de retard entre le projet et l'exécution !
La nuit a été mauvaise - Le vent hurlait et secouait les fenêtres - mauvais présage - Le jour cependant apporte un peu de calme !. Mons. Hamy m'accompagne jusqu'au bateau - il fait bon de ne pas se sentir toute seule - et de voir un bras ami qui au loin envoie un dernier ~~salut~~ bonne chance et de bon voyage !
Mais d'ici, là, me voici aux prises de nouvelles tracasseries. Quelle affaire que d'avoir à quitter par bateau !. A travers une double rangée de gendarmes, on vous conduit à la douane - Tous mes bagages, si bien arrangés sont défaits, jettés pêle-mêle - on insiste surtout à savoir si je n'ai pas de correspondance ! Tout papier est minutieusement contrôlé et vérifié !. Je crois en etre quitte quand une dame s'empare de moi et me fait déshabiller - elle cherche et fouille partout et semble voir quelque chose d'anormal en moi ! Après de longues recherches, son visage s'épanouit et d'un air de triomphe me dit - Je savais bien qu'il y avait quelque chose !!. En effet, Madame, il y a quelque chose ! et d'un air de triomphe aussi, je sors un citron que j'avais fourré au hazard en prévision du mal de mer !!
Ma visite finit du coup !. Nouvel arrêt à tout tournant - inspection des plus sévères ! jusqu'à ce que j'arrive à enjamber la passerelle. En la montant, j'ai la même

impression qu'un malade ressentirait avant d'être conduit à la salle où une grave opération l'attend! Cette traversée aussi, peut-être mon dernier voyage qui doit me conduire à ma fin! – Et cependant, j'ai de la chance! J'apprends bien vite que je ferai route avec un régiment anglais qui retourne au pays pour un congé et un repos bien mérité. Un dragueur de mines précèdera le bateau pour éviter qu'il n'en heurte... Je peux donc me tranquilliser quelque peu et je m'installe au milieu des militaires! Ils sont bien gais, chantent et font de la musique, tout joyeux de l'heureux retour en perspective! La cloche sonne, la sirène déchire l'air de son cri strident et nous démarrons lentement... les maisons... les rues... les quais défilent rapidement devant nous et nous gagnons la haute mer!

Adieu, pays de France! Les semaines que je viens de passer sur ton sol m'ont été bien pénibles et resteront gravées en moi en lettres de feu que le temps ne parviendra pas à effacer! Adieu! Si j'y connus des transes terribles, j'y trouvai aussi des dévouements, des affections dont je garderai à jamais le souvenir émouvant. Adieu! Mon odyssée change de cadre! Puissent les nouveaux cieux où je m'aventure me réserver accueil semblable!!..

Voyage d'Angleterre.

En regardant autour de moi, je m'aperçois que les joyeux "tommy's" de tantôt sont devenus moins bruyants!! un à un, je les vois s'asseoir sur les banquettes – la musique a changé de ton. C'est que nous nous rendons compte que la mer est toute démontée!.. Effrayante à voir!! La fureur vient se briser contre notre bateau qu'elle secoue comme une balle! Par fois des murailles d'eau se dressent devant nous, pour nous laisser brusquement tomber dans un abîme. Personne ne peut s'aventurer au devant du bateau, celui-ci étant balayé par d'énormes paquets de mer qui éparpillent au loin leurs gerbes liquides et nous aspergent copieusement. Avec quatre ou cinq soldats nous sommes seuls à pouvoir tenir notre estomac en bonne place, mais je suis entièrement mouillée – je n'ose cependant bouger de place de peur d'un accident et je préfère subir le froid au mal affreux dont souffrent nos gais soldats de tantôt"!. A un moment donné le bateau s'incline tellement que je vois mes deux compagnons, assis à mes côtés, glisser de leur banquette le long du pont, glisser tout droit vers le rebord vers la mer!. Je jettai un cri terrible.. car jusqu'à ce jour, je m'étonne encore qu'ils eussent été jetés à l'eau!.. – mais le petit rebord les retint heureusement mais par l'émoi le mal de mer les saisit immédiatement. Malgré le temps horrible, nous avançons vite... je compte les minutes... – la traversée ne nous prend qu'une heure et demie – personne n'en fut fâché – et la vue de la ligne grise qui indique les falaises d'Albion suffit pour rendre l'énergie et les couleurs aux pauvres souffrants – Une visite rigoureuse nous attend au débarquement!.. le médecin, les autorités militaires... toute la kyrielle des inspections!. Je demandai pour le comité des réfugiés belges et avec une vingtaine de compatriotes fus accueillie à la gare de Folkestone avec une bonne tasse de thé bien chaud qui me fit grand bien et remit un peu de circulation dans mes membres engourdis par le froid et l'eau. Un autobus nous mena au siège du comité où nous reçûmes un accueil très cordial. Je demandai à être dirigée sur Londres par le premier train afin de retrouver mon amie Elérète à la gare de Charing-Cross où je lui avais donné rendez-vous. Mais je ne pus obtenir de partir avant les autres et à 9 heures du soir seulement j'arrivai en gare. Je courus vers la salle d'attente, mais n'y trouvai personne! Par l'intermédiaire du comité, je logeai en société d'une dame de Liège dans un hôtel privé tout proche du comité d'Alwich où, au lendemain matin je m'empressai à me rendre. Les bienfaits que ces

institutions ont dû faire doivent être incalculables -- tout est admirablement organisé et dirigé - Bureau de recherche pour aider à se retrouver -- bureau de renseignements pour se procurer du travail, directions à prendre -- toute indication utile enfin! Dépot de bagages. Salle de vente à prix réduits pour les réfugiés payant, salle de secours pour les nécessiteux à titre gratuit - salle à manger où, au début, les réfugiés furent nourris gratuitement, mais par suite du nombre croissant, avec frais en avenance obtinrent pour 0.10 une tasse de café ou de bouillon avec une tranche de pain avec pâté. Pour 0.20 on obtient deux tasses de boisson, une tartine au fromage ou pâté et une autre à la confiture - Je profitai plus d'une fois de cette bonne occasion!! Je m'informe au bureau des recherches de plusieurs personnes amies mais ne puis trouver la moindre indication. J'obtiens force détails quant à la direction à prendre pour Scheveningen où mon amie habite et où j'arrive vers 3 ½ h. de l'après midi. J'y tombe tout à l'improviste et pour cause... Ma lettre annonçant mon voyage n'est remise que trois jours après mon arrivée!. La bonne Mme Jointin toute la famille d'ailleurs, se mettent de suite en frais pour me remettre des fatigues endurées et se dévouent pour m'être agréable en prenant à coeur toutes les misères qui sont notre partage! L'attention maternelle dont Mad: Jointin m'entoure me touche profondément et tous ses soins dévoués je reprends un peu confiance en l'avenir

18 Janv. C'est dimanche aujourd'hui! Mon amie m'a conduit à l'église catholique d'Ilford avec l'espoir que j'y rencontrerais peut-être d'autres belges. Je n'y suis guère deux minutes que je reconnais un jeune homme de notre village - qui lui, aussi, me regarde d'un air qui semble dire -- Est-ce vous? ou non!? Je lui cause bien vite et il m'apprend que je trouverai ici deux amies les filles de notre médecin, Mr Jacques. On se retrouve avec un plaisir bien compréhensible!. Nous faisons un bout de promenade en se racontant les choses intéressantes qui concernent le pays et nous nous séparons tous promettant de se revoir prochainement.

Lundi - Je fais ma première sortie pour affaires - La plus jeune des demoiselles Jointin, Blanche, m'accompagne et je m'en réjouis car c'est tout excepté que plaisant d'avoir à courir ces immenses magasins en quête d'une petite vente - Mon premier essai échoua - on n'avait pas besoin d'articles de luxe qui ne se vendaient pas en temps de guerre... - tous les fabricants de la Belgique avaient passé par Londres et l'on ne pouvait acquérir le stock entier du pays!... Je sentais combien c'était vrai et n'en fut pas trop encouragée!. Un second essai faillit avoir le même dénouement quand je réussis à intéresser l'acheteur au récit des malheurs du pays et du peuple et je vendis du coup pour quelques centaines de francs - toute une fortune pour moi!... Une millionnaire n'aurait été plus heureuse que moi! Du lendemain, la chance me tint compagnie et je parvins ainsi à en placer bon nombre, si bien qu'il ne m'en reste plus qu'un quart environ de ma marchandise. J'en suis toute heureuse!. Je pourrai avec fierté et avec bonheur remettre la petite somme à Mère lors du retour au pays et dont elle pourrait avoir grand besoin!.

22 Janv. On m'apporte au déjeuner, deux lettres, — une de ma soeur Rachel en Hollande et une autre de mon frère -- Toutes deux viennent encore de Paris-Plage. donc, ils ignorent toujours mon déplacement. Aucune nouvelle à remettre au sujet de ma mère et de mes soeurs. Impossible de se procurer le moindre renseignement et cela peut durer longtemps encore - Rachel va bien... c'est un bonheur de la savoir en bonne santé!. Plus d'une fois déjà, j'ai demandé à mon frère s'il ne pourrait se procurer l'adresse de mon amie d'enfance, Elvina réfugiée en Hollande -- Il me dit l'avoir vue et même causé plusieurs fois - même remis mon adresse - Comment se fait-il donc que, connaissant mon logement, elle ne m'ait donné signe de vie?. J'en

fus peinée, car j'ai fait tout le possible moi, pour connaître son adresse par l'intermédiaire du Bureau de renseignements d'Aldwich! - mais sans succès!

24 Jan: En guise de distraction mon amie Thérèse me mène au Coliseum où l'on donne une représentation patriotique en honneur des alliés - La scène est transformée en bateau de guerre - alentour, l'immense mer bleue dont les vagues viennent se briser doucement contre les flancs du navire - L'effet est surprenant de réalité! - Dans les cordages grimpent des marins - d'autres passent et viennent à la besogne - Près de la passerelle, les officiers observent tandis que, monté dans sa cabine, l'amiral surveille tout son monde prêt à donner les ordres!
A l'avant du navire deux formidables canons braquent leurs gueules béantes sur le public et font frissonner en pensant à la réalité qu'ils représentent - Après l'hymne russe et français, je vois arriver une mignonne fillette drapée dans nos couleurs nationales - Par sa fragilité, sa tristesse, sa mélancolie, elle incarne à la perfection notre nation si cruellement éprouvée - Aussi lorsque les accords de la "Brabançonne" se font entendre, l'on attend pas la fin pour éclater en une ovation inouïe, formidable qui semble ne vouloir prendre fin!
J'applaudis mon ovation à moi, en guise de sanglots, impossible à comprimer - offrande bien modeste, mais venant d'un coeur bien patriotique. Du haut du mât, Leclou de la représentation est réservé à la Grande Bretagne! Du haut du navire descend majestueusement la fière Albion coiffée de son casque de cuivre, tenant en main son sceptre d'or! -
Britannia rules the waves - et d'un regard elle encercle les mers et les Continents. - Toute l'assistance se lève et d'un accord commun lui adresse des ovations délirantes! C'est l'élan de toute une nation qui, grâce à sa supériorité, à sa maîtrise des mers, pourra échapper aux horreurs de l'invasion et se constituer en même temps le champion, le défenseur - du "faible en lutte contre le fort!

25 Janv: Dorothée n'écrit toujours pas! - Les idées les plus absurdes germent dans mon esprit! - Regrette-t-elle peut-être son premier moment de générosité?! - Je sais que c'est ridicule, mais je me sens parfois toute déprimée et découragée. Et cependant, je me sens bien injuste! A chacun de mes nombreux déplacements, j'ai trouvé partout de l'amitié de l'affection et du dévouement - Ici aussi, à Sevenkings toute la famille me soigne et chérit comme étant des leurs - Thérèse à chaque occasion me force à profiter des nombreuses distractions que des villes telles que Londres ont en réserve - Aujourd'hui elle me mène à la National Gallery - Musée de peintures - Si quelque chose a le pouvoir de me distraire c'est bien la vue de ces chef-d'oeuvres immortels que ce palais renferme. L'esprit et les yeux se délectent et l'on se sent transportée dans un autre monde, un monde vieux comme le temps, toujours jeune cependant où l'âme s'imprègne du beau, du noble, du sublime où l'idéal règne en maître et attire vers lui les coeurs assoiffés. Les Rembrandt, les Rubens, les Van Dyck, les Botticelli, les Titiens, les Murillo, se mélangent aux oeuvres moins glorieuses pour faire éclater davantage leur supériorité et leur beauté incomparable!..
La Sainte Famille - l'adorable gamin jouant à l'agneau et qui représente St Jean - l'enfant au verre! ... tout de Murillo - quelle parole rendre l'éloquence, le génie des merveilles!! Mais ce qui m'impressionne et me captive le plus, c'est "la Madone avec l'Enfant" de Raphaël - L'âme la moins sensible aux beautés artistiques se sent attirée en extase devant cette oeuvre immortelle où sur le visage de Marie rayonnant et d'une beauté suave, se jouent en un reflet divin, un mélange d'amour maternel de respect, d'adoration, d'extase envers son divin Enfant qui se blottit dans ses bras d'un mouvement instinctif, si naturel, si touchant qu'on serait tenté de tendre les bras pour le prendre à son tour si la dignité de l'adorable bambino n'éclatait triompha-

lement dans l'expression du regard, dans la dignité incomparable de l'attitude — Est-ce d'un homme ou d'un ange, — ce tableau ?? — et quel génie, aussi quelle foi a dû posséder cet artiste là !! —

1 février. Une lettre enfin de Meols. La petite Yvonne (Peggy) vient d'être vaccinée et l'on attend son rétablissement pour me réclamer ! Le ton de la missive est si affectueux et aimable qu'il me redonne courage et plein de confiance, j'envisage mon nouveau déplacement.

3 fév. Une lettre affol. Je reçois ce matin une brève missive d'un cousin de Huis, m'annonçant le départ de mon frère pour Cordemarck, son retour au pays !! Cette annonce me stupéfie — il me faut quelques heures pour pouvoir me rendre compte de tout ce qu'elle représente de danger pour lui ! Ne dit-on pas qu'on fusille tous ceux qui risquent de passer la frontière !! Jamais je ne pourrai transcrire les angoisses qui me prirent la nuit suivante ! D'horribles cauchemars me montrent mon frère étendu mort dans l'un ou l'autre fossé tué par les sentinelles aux abois ! Quel soulagement de voir poindre le jour — mais je sens qu'il me faut du mouvement du déplacement — passer la journée inactive me serait impossible et dans l'énervement d'une marche sans but, je cherche apaisement pour mes nerfs tendus à outrance ! — A l'aventure je m'en vais errer le long de la Tamise vers l'Embarquement. Le temps est triste et maussade et je profite du voisinage pour faire une visite détaillée à West Minster Abbey — qui mérite bien sa renommée universelle ! A côté des monuments funéraires s'alignent à mesure que l'on avance, dans les chapelles latérales les somptueux tombeaux des seigneurs du moyen age et des siècles passés. D'aucuns sont entièrement en cuivre, merveilleusement ciselés, d'autres surmontés d'impressionnants sarcophages en marbre comprenant des groupes entiers de personnages jusqu'au chien favori, accroupi en arrêt devant le cercueil de son maître ! La chapelle du couronnement est une pure merveille ! Les stalles sculptées, surmontées des oriflammes et armoiries des "peers of England" valent à elles seules la visite et l'on continue d'une oeuvre artistique à l'autre. Le "coronation chair" datant du 11me siècle et qui de nos jours encore sert pour la cérémonie du sacre royal y est exposé mais paraît si usé, si vieillot qu'on "tremblerait" à juste titre pour celui qui monte "ce trone". Ma visite dure des heures, mais ne me semble pas bien longue ! Le temps s'est éclairci et je continue mon exploration par une visite à la cathédrale catholique de West Minster — Un quart d'heure de marche me mène devant un monument imposant d'allure mais si bizarre de construction, si inattendu d'aspect qu'on se demande si c'est bien là, le but du voyage. L'immense bâtiment est d'un style tout oriental — un vrai mosquée de Constantinople plutôt qu'une église catholique et semble promener un regard étonné sur les maisons environnantes qui forment un contraste si étrange ! L'intérieur complète encore plus l'illusion de l'Orient — rien n'y rappelle les proportions ni les dispositions de nos cathédrales du nord — mais s'il y a l'étrangeté, l'originalité de l'Orient, il en apporte aussi la splendeur, la richesse inouïe ! Si propres aux temples byzantins. L'intérieur de l'Eglise est toujours inachevé. Des années et des années on y travaillera encore à en juger par les soins méticuleux qu'on y apporte ! Mais quelle richesse et quelle splendeur ! Les plafonds miroitent d'une mosaïque si fine — si multicolore qu'on dirait un perpétuel arc en ciel ! Les pilliers, les murs, les pavements sont tous en purs marbres rares, aux couleurs variées, disposés de façon à produire un effet magique — L'orfèvrerie, les lampes, les lustres, les grilles tout est d'un style purement oriental et concorde à l'harmonie et la splendeur de ce lieu d'une grandeur impressionnante et vraiment digne de la première cathédrale catholique de l'Angleterre. Je prolonge ma visite et suis contente d'avoir pu détacher mon esprit

des idées noires qui le hantaient si tourmentée ce matin
Mon retour à Seven Kings me réserve la surprise d'une lettre de mon frère, écrite au moment de son départ pour me dire de ne pas m'inquiéter de sa décision de rentrer au pays, me promettant de prendre toutes les précautions et les prudences possibles et m'assurer en même temps qu'il n'est pas le seul à risquer le coup - Journellement des Belges rentrent chez eux, ne pouvant résister au désir de revoir leur pays, leurs maisons et leurs familles. Depuis deux mois il lui manque la moindre nouvelle de notre famille - c'est trop long pour lui! - coûte que coûte il veut aller voir lui même ce qui se passe là-bas et les sauver du danger s'il y a lieu! En effet, il a raison, - il vaut mieux qu'il retourne, mais combien je serai inquiète jusqu'à définitive assurance qu'il ne lui est arrivé aucun malheur! - Etrange ironie du hazard!! Le courrier suivant m'apporte une lettre de mes cousins à Bruges adressée à mon frère, parti au pays natal depuis des jours, et qui contient une lettre directe de ma mère et des sœurs et envoyée par l'intermédiaire d'une dame de Hambourg dont le fils est en logement chez nous. Elle donne peu d'explications - la lettre doit passer par trop de mains - mais l'on peut toujours conclure que les choses ne vont plus aussi mal que je ne l'étais figuré - la tention et l'angoisse en Flandre sont grandes, mais l'on tâche de faire bonne figure à mauvaise fortune - leur santé est bonne - c'est l'essentiel - Mais mère annonce son inquiétude à mon sujet - elle ne sait ce que je suis devenue - où et chez qui je suis - elle a appris que je n'ai pu gagner le bateau à Ostende et me croit toujours en France; elle est loin d'être tranquillisée à mon égard! Quel dommage que cette lettre ne soit arrivée avant le départ de mon frère! Et quel dommage aussi qu'il soit parti avant d'avoir reçu ma propre lettre lui annonçant mon arrivée en Angleterre et mon projet de me rendre à Meols - S'il l'a reçue à temps, il pourrait la communiquer à Mère qui serait bien soulagée en me sachant chez mon amie! Espérons qu'elle lui est parvenue à temps!..

6 Fév: Un télégramme de Meols me prie d'être prête pour le lendemain matin - Mr Adam, le mari de Dorothée, veut bien se déranger pour venir me prendre à Seven Kings, afin d'éviter tout malentendu! Tard dans la soirée, il arrive chez ses beaux-parents et j'avoue franchement que j'étais bien impressionnée au premier moment d'entrevue. C'est qu'il apporte avec lui un peu de l'ambiance qui constituera mes expériences futures - mais je suis contente de trouver en lui une personne très sympathique d'abord facile et sans faux compliments. et qui me met de suite à l'aise. La dernière nuit que je passai à Seven Kings me parut longue et je ne dormis guère! Toujours l'inconnu - le changement, le vide du départ - Sera-ce la dernière fois à présent? Bien avant le temps je me trouve prête mais une grande déception m'attend encore - Il y a quelques jours, Thérèse m'avait remis une formule spéciale pour la recherche des réfugiés avec intention de me procurer l'adresse de mon amie, supposée être en Angleterre pour le moment. Au moment même de mon départ, voilà que je reçois l'annonce qu'elle se trouve à Woodford, c'est-à-dire à 1 heure d'ici - seulement! Après trois semaines de recherches infructueuses, c'est par trop agaçant!! Nous aurions pu nous voir à volonté et nous remonter le courage mutuellement!! Je ne sais ce qui prévalut! le plaisir de connaître son adresse ou la déception d'avoir manqué ma chance de la voir!!

7 Fév: Départ pour Meols - Je me sépare à regret de la famille Jointin! Ils ont été si aimables, si attentifs pour moi - Madame surtout m'a remplacé ma mère! Je lui en saurai gré à jamais!
Pour prendre notre direction pour Meols (Liverpool) il faut se rendre à Euston Station - Le voyage est long - 5 heures en rapide - mais j'ai tant à voir et à observer que le temps ne me pèse pas - Nous traversons l'Angleterre de part en part - et je dois me dire que le pays est

bien beau – L'hiver traîne encore dans les champs et sur les buissons, mais en belle saison, alors que la nature s'est revêtue de son charme vivant, les contrées qu'on parcourt une à une doivent être bien belles – Rien que des prairies au vert à perte de vue, des arbres majestueux, abondent entre les coquettes villas semées au hazard des sentiers – Des troupeaux de brebis, des vaches broutant l'herbe paisiblement complètent ce tableau rustique d'un charme pénétrant! Nous prenons notre lunch au wagon-restaurant – Je ne peux m'empêcher de songer aux péripéties, aux "hauts et bas" de mon odyssée!! Si j'ai connu des corroeaux pour matelas ou des chaises pour literie, je peux aussi me vanter d'avoir dîné en wagon-restaurant et fait la traversée Londres-Liverpool en wagon luxe! Pour prendre la correspondance pour Meols nous traversons un bras de mer en transbordeur, le village est situé sur une presqu'île – Quelques arrêts et nous voici à Meols! Dorothée m'attend avec la petite Yvonne – Avec une réelle émotion, nous nous retrouvons après tant d'années et dans des circonstances bien imprévues! Je la retrouve telle que je l'ai connue – toujours pas changée de physique, affectueuse et dévouée au possible – Qui donc se serait doute, il y a des années que chez elle à Meols je serais venue chercher asile et refuge – asile qui m'est offert bien cordialement – je suis reçue en invitée et elle ne cesse de m'affirmer qu'elle espère pouvoir me rendre la vie ici aussi agréable que possible!

– Peu n'en fallut que tout notre plan n'eut pu s'exécuter. Depuis le dernier bombardement de l'Angleterre, aucun réfugié, ne peut séjourner sur les côtes – Heureusement qu'ils en furent prévenus à temps, car j'aurais dû rebrousser chemin – Par suite de démarches et instances nombreuses et variées, la permission est enfin accordée de me laisser résider à Meols, mais sous caution et responsabilité de mes hôtes – La maison est des plus agréables – les habitations anglaises sont plus spacieuses plus aérées que les nôtres! et celle-ci peut compter parmi les plus coquettes – L'ameublement est choisi avec goût – Ma chambre, donnant sur le jardin, est coquettement arrangée et semble m'inviter à bras ouverts!

10 Fév. De grand matin, un policeman vient me prier de passer au bureau de Hoylake pour mon identification! Une enquête minutieuse, des paperasseries à faire peur, un interrogatoire serré le moyen d'existence au pays natal, le métier ou l'emploi, le degré d'instruction – mille et une question et pour bouquet, – l'empreinte anthroponétrique! – Donnez-moi le pouce! Pourquoi, demandai-je? Le fonctionnaire se met à rire et moi aussi, en l'entendant de cire noire et me le faisant empreindre sur le registre! C'est tout comme les criminels. – Est-ce que l'oreille aussi devra y passer? – Mais non, il se tranquillise en me disant que ma personnification est "a peculiar good one" Je conviens que j'en suis flattée! – cela prouve que je ne suis pas "une indésirable" c'est toujours bon à quelque chose –

18 Fév. Je continue mon exploration de Meols et des environs à la recherche d'une église catholique – Dimanche dernier je n'ai assisté à la messe – et pour cause – On me renseigne la plus proche d'ici – qui se trouve à une bonne heure d'ici – Je m'aventure donc à West-Kirby, où je trouve un petit chemin à travers les prairies et qui raccourcit de beaucoup le parcours de la grand'route – La petite église n'est guère qu'une chapelle mais elle est toujours décorée d'une profusion de fleurs et de verdure qui donnent à l'intérieur un aspect charmant et reposant – Ce sera un bon exercice, chaque dimanche – Deux heures et demie de marche! Je ne m'en plains pas, j'avais craint de ne pas trouver ni chapelle ni église aucune!

15 Août Six mois depuis les lignes précédentes! et celles-ci! – Six mois, un caprice insurmontable m'a fait prendre mon journal en horreur! Ce qui bon continuer – ce que l'on prévoit être sans fin! Deux mois – quatre – six, passent encore – l'on pense et l'on raisonne – mais il y a une limite – un point où l'on s'arrête, se laisse

aller à la dérive, et on s'enveloppe dans une indifférence une apathie complète!. Les mois passent et me laissent comme un corps sans âme!
Six mois.. deux petits mots -- bien courts, mais que ne peuvent-ils représenter et contenir un monde infini de sentiments et d'impressions diverses!. Espoir bienfaisant, réconfortante nouvelles, illusion trompeuse âpre angoisse anxiété mortelle, sombre désespoir tous, à tour de rôle ont tissé la trame des jours envolés - Tour à tour alarmantes ou déprimantes ou rassurantes, les nouvelles de la guerre marquent le baromètre de mes sentiments! Des mois passent.. toujours la situation reste la même -- -- des hauts et des bas!.. des revers bien souvent -- des succès quelques fois -- mais changement radical ... non!.. Où sont les illusions du début - où nous croyions fermement notre exil ne devant se prolonger au delà de quelques semaines!! et quel bienfait de la Providence que de tenir fermé pour nous le secret du lendemain!! -- que nous anticipons toujours à être mieux que le présent qui, en déroulant, son implacable fil, nous entraine de la sorte en une trompeuse mais bienfaisante illusion!! Neuf mois entre moi et mes adieux à ma patrie! Des neuf mois à venir me verront-ils toujours ici?.. Probablement.. à quoi bon se leurrer soi-même -- aucune indication de prochaine délivrance -- au contraire l'opinion publique est que nous en avons au moins pour une année ou deux!.

MVOGELS



UNIVERSITY

G. M. C. — 113

Lan M. Vandenbussche. 21 Dec. 1903.

Ninth Lesson – Ex 1.

Have you seen the new carriage, that the rich englishman has bought in Paris? No. I have not yet seen it. From which did he bought it? From an old rich english captain. Has the baker's boy this knife or that? He has this. From whom has he bought that knife? From M. G. – He has bought his knife in a shop in Regentstreet. In this shop are sold knives, spoons, forks, boots and shoes. Where have you bought this good paper for your nephew? Has Master G. been your travelling companion in England? The servant is right and the merchant is wrong. Is your father right or wrong? Has your sister sold a golden watch? No. Madam, she has a silver one. Has the baker no corn? He has much corn, he has more corn than the merchant, he has just as many corn as M. D.

Ex 2.

Have you the carriage that your brother has had? I have not the same carriage. I have the english cab for two hours. Has the french captain a very large ship? He has a very small one. I have forced the large knife of the sailor. My sisters have met your cousin Charles at Brussels. Are these the soldiers of the king? These children have not learned their lessons. They

have not learned them. Have you had an english or french-lesson? Has your cousin Jane read the letters, that you have written to her? She has not read them, but she has received them. Are these the same books, that your children have had? Who has the key of my house? Charles has them. Who has found the key of my house? The servant has found them. Here is bread, butter and cheese for the poor traveller. Where is he? - He is in the kitchen.

Ex. §3

I have read a book on Charles the First. In how many parts is it? It is a work in three volumes. What part of the work have you read? I have read all three parts. To whom have you lend the second part of the work on William the third? To the sister of your friend. Has Nelly's father many works on the king of England? He has bought some new books on the story of England. Who has written these works? The great Macaulay has written them. Sir. He has lend me two parts of the pretty work. He has bought these works cheap. He has not bought them too dear. Where have been these dear children? Is your uncle not very happy, that his son had married the rich daughter of the merchant? Show me, what you have bought.

Ex §4.

Has your brother as many money as your aunt? He has not so many money as my aunt. The shoemaker has brought. Quit as many boots as shoes. The first lieutenant is a very bad man, the second lieutenant is a good soldier. When have you seen the king? Why have you sold all your books? I have sold them, because I had no money. My money and hers. Your gold en his one. Has your mother not loved Charles as her own child? Is your king as powerful as ours? Our's is more powerful than yours. Are the english houses as elegant as those of americans? Are new houses better than old ones? Old houses are better than new ones. The squares of these towns are not so large as those of the towns of our land. Tell me, what Harry has eaten en drunk. Tells me, whom your cousin has married.

Tenth Lesson. Ex §§.

Wenscht gij nog het huis van uwen vriend de Hooper? Ya, ik heb nog een gedeelte van het te koopen. Wenschen uwe zusters nog Parijs te bezoeken? Ja. Mijnheer, zij hebben grooten lust de fransche hoofdstad te bezoeken. Hebt gij tijd om te werken, mijn jongen? Mijne zuster begeert dat mijn een lier te koopen. Deze man, een voortrader, wenscht twintig wijnflesschen, en zeven veertig bierflesschen te koopen. De ijdle engelschman begeert een tierlijk rijtuig te koopen en vier schoone paarden. De fransche lieutenant zou willen zeven shillingen winnen in een week. Hij heeft weinig geen lust tot werken. Wilt u wat koopen? Ik wil eenige

duitsche en engelsche boeken kopen.

Ex 96.

Onze meid's dochter zal onze houten wasschen en ze dan herstellen. Heeft de dochter van onzen timmerman tijd om onze zijden handschoenen te wasschen en te herstellen. Heeft de kleermaker zoveel jassen als vesten te vermaken. Hij heeft er meer dan de eerste dan van de laatste. Wij hebben nooit in Duitschland geweest. Heeft uw zoon ooit in Frankrijk geweest? Uwe zusters Joanna en Leentje hebben geen tijd om verscheidene talen te leeren. Zij hebben geen tijd om hunne oefeningen te maken. Zij hebben te veel te doen van hunnen duitschen meester. Waarom heeft uwen jongen niet hier geweest? Omdat hij geen lust heeft om te komen. Uw gebuur's kinderen verkoopen eenige engelsche boeken te koopen. Zij begeeren er een groot deel te koopen, maar zij hebben geen geld meer. Dit glas is niet vol. Uw wijnglas is voller. Hebt gij de dagbladen gelezen? Wij hebben ze nog niet gelezen, maar wij zijn van plan dit dadelijk te doen. Ons engelsche en fransche dagbladen.

Ex 97.

No Wooden chairs and tables in your large room. Betty's pretty steelen pens and Harry's golden watch. Napoleon the First was a great man. William the third was king of England de greatest general of his time. Those steelen knives are too dear. Do you wish to buy cheap steelen knives? Yes, my friend. Have these lirt. read the newspapers! they have no time to read them. Is your mother right? Have Charles and Dick time to write a long letter to their uncle? they have no time to write. they are right. they have no time to visit your friends. Our friends have been at Paris. they have had no time to visit all the streets and squares. they have not visited all the shops. This wine is sweeter than those. Your sugar is sweeter than mine's. I have bought mine's in the shop of Master P. Harry's dogs are prettier than those, which you have bought of Master G. - Nelly. Do write home, and tell your mother, what you have seen in Wien -

Ex 98.

What has your mother given to your nephew? She has given a pretty knife, and a box of new steel pens to him. The eldest man of the village is the teacher. He has the largest town of the village. The eldest son of colonel has married the youngest daughter of the general. Do not they wish to visit Paris? What D'ont the Carpenter wish to mend to table, that your brother has broken. How many glasses that your sister anna - broken - More than twenty - These english horns are stronger than those deutches ones. These german books are prettier than those french ones. Are not the French soldiers to brave! Are they braver than the german soldiers? The deutches sailors are at brave as english ones.

excellent meat. Useful lessons. Where have you bought your new stoves? Our stoves are not new, they are old but they are still good. Do buy your gloves at Mr. D. Do earn your daily bread.

Ex 59.

Which of these three pretty little girls is your daughter, Madam? The tallest is my daughter, the two others are my cousins. Is your son as old as mine? He is younger than yours, and my cousin, the son of my uncle is the youngest of these three boys. You are happier than I am, Madam. You have three pretty girls. The master has a very lazy son, he is the laziest boy of the school. The sailors of these English ships, are very busy, they are busier than their captains. Your cousins Anny and Mary are the nicest girls I ever had known. This paper is dirtier than that. The laziest scholars of our school are Charly and Dick. These boys are the dirtiest children of the village. This dirty newspaper. The sweetest sugar. The sourest wine. The dirtiest shoes and boots. The nicest book in the world. I am the happiest man of the world. When I have a great deal to do. Do learn your lessons and wash your hands, because they are dirty, dirtier than yesterday

Ex. 60.

What has your cousin Betty to do? She has to make a theme and to learn four lessons. What lessons has she still to learn? She still has to learn two lessons, an english and a french one. What newspaper has the merchant still to read? What letters has he still to write? How many stockings has your grandmother still to mend. How many gloves has your daughter still to wash? She still has thirty-four gloves and sixteen stockings. What has your neighbour to do? He has much to do, he has many wood to cut. How many letters has Nelly written. Nelly has written two letters, a letter to her aunt, who is in Paris. and one to her friend, who is in Brussels. Has she time to write to many letters. She has not much time. How many money have you. I have not much money. How many shillings has a pound sterling. How many pence has a shilling. A pound has 20 shillings and a shilling has twelve pence. Have you paid the bill. Yes, sir, I have paid the third part: four pounds, nine shillings and eleven pence. Who has brought the boxes to the merchant? I have send them to him. Mary, do write a french letter to your cousin Anny. Do mend your stockings, my child. Do eat your meat and your bread. Speak english, my dear Jane. Speak your own language

Dick.

Begeert mijn oom zijn oud peerd te verkoopen? Hij begeert zeer het te kunnen verkoopen, aan wien begeert hij het te verkoopen? aan den rijken engelschman. Wiens huis begeert uw buur-man te koopen? Hij verlangt dit te koopen. Zou hij geen ander koopen? Neen, hij begeert geen ander, hij heeft genoeg kunnen. Heeft uwe meid tijd om hij het Rotterdamsch dagblad te brengen? Mijne meid heeft hij genoeg om het te brengen. Begeert uwe tante nog andere lampen te koopen? Is uw zuster te huis? Mijn uw neven te huis? Heeft uwen knecht iets te doen? Ja, hij heeft veel te doen. Drinkt gij dat zuur bier? Hebt gij geld genoeg om eenige goede sigaren te koopen? Ik heb geen geld genoeg. Wien heeft mijn bierglas ge-broken? Uwe kleine zuster anna heeft het gebroken. Hoeveel sigaren hebt gij gerookt? Ik heb er veel goede gerookt. Begeert uw oom ons te zien? Hij verlangt zeer u te zien. Voor hoeveel dagen heeft uw vader op de jacht gewerkt in het woud? Heeft hij veel hazen gedood? Spreekt gij engelsch? Ja, Mijnheer, Ik spreek er een weinig. Spreekt uwe moei "engelsch"? Neen, M: zij spreekt er geen. Gij spreekt nu zeer vlociend. Gij hebt eene goede uitspraak. Gij spreekt bijna als een engelschman. Gij spreekt niet duidelijk genoeg. Ik denk dat gij ongelijk hebt. Ik zeg niet dat gij ongelijk hebt.

Hoeveel maanden hebt gij in die streek gewerkt? Hoeveel sigaren zijn er in die doos? Hoeveel dagen zijn er in een maand. Hoeveel boomen zijn er in het bosch? Neen bosch met meer dan twee honderd boomen. Twintig koppen en schotelties. Wilt de oudste zoon van uwen oom Duitsch leeren? Onze jonge meid heeft meer dan tien koppen en schotels ge-broken. Moet de meid de kamer vegen? Gij eet niet genoeg. Gij eet niets van dat uitmuntend vleesch. Gij drinkt niet van dat zoo lekker bier. Doen is maar een weinig bier meer in dat bierglas. Waar is de lamp? De lamp is op de tafel in de kamer. Waarom raapt gij de brieven niet op, die daar aan uwe voeten liggen? Hoeveel kleine vogels heeft uw broeder. Wenscht gij mijn vader te zien, vooralen uw vertrek? Ik begeer het een hoogte. Is uw vader te huis? Neen hij is uit de stad. Welk deel van mijn werk, leest gij gewoonlijk? Ik lees gewoonlijk het tweede deel. Is dat 2de deel, hetzelfde boek, dat mijne zusters ge-lezen hebben. Is het 2de deel niet het laatste van dit werk? Neen, M: het 2de is het laatste niet. Het laatste deel is het derde. Hoeveel winst uw broeder in een week? Hij wint 20 shillingen in een week. Is dit geen pound? Begeeren zij het 2de of het 3de deel van dit engelsch werk te lezen? Zij begeeren ze beide te lezen. Mijn oom's nieuw is mijne moei. Hoe vaart gij? Zijt gij goed? Ik ben zeer goed. Ik hoor dat M: N. onlangs gewerkt is. Mijne nieuw heeft zich gewerkt, maar zij is nu weder beter. Ik heb slechts eenige woorden te zeggen. Ik heb veel tijd.

Ex. 63.

Has your servant anything to do? Yes, he has a great deal to do. I am much taller than William of Charles. You are not so witty as Charles. Charles is the wittiest boy in the school. I have neither butter nor milk. She has neither wood nor tide. She is always content, and you are never. Is the second house in this street yours? The second is my uncle's, the third is mine. Do you wish to smoke? I wish very much to smoke a cigar. Do you always smoke? The fattest ox of the butcher. Why have you bought such thick paper? The bookseller had no thinner paper. It is the thinnest paper that you have had in his shop. Here is your umbrella. Mine is wet and yours is still wetter. Claret wine is good for you. Will you mend my woolen stockings, Mary? I will do it for you. Have your pupils as many exercises to do for you, as mine for me? No, mine have not many exercises to do. Are they idle? No. They are very busy children. Your black horse are much stronger than the english horses of M. Newman.

Ex. 64.

The prussian soldiers are very brave. They have beaten the French soldiers in many battles. Napoleon the third has lost several battles. The spanish fleet was beaten by the english and dutch sailors. I have met three englishmen at your father's.

Have the prussians defeated the frenchmen? Yes the prussians have killed many french officers and soldiers. The english fleets and the prussian armies. Four frenchmen, two dutchmen and five englishmen were on the steamer from Rotterdam to London. Is this cigar good enough? This cigar is excellent. Your cigar are always much better than mine. Is? This newspaper is printed on the thinnest paper. Will you give me a cigar? Here is one for you. The carriage of the notary is much prettier than that of the french colonel. If your tea is not too warm, you can drink a glass of water.

Ex 65.

Will you send the servant for a cab? The father and wife is not yet old. What have you paid for this horse? I have been in Paris for three months. You have been at Berlin for six months. Your eldest sister has been in the Hague for five days. What have you paid to the cabman? Five shillings. How many comedies has Molière written? Molière has written many comedies, but no tragedies. Shakespeare, an english poet, has written tragedies. Have you read Shakespear's tragedies? No, sir, they are too difficult for me. I have read Bennyson's poems in six parts. This great poet died in eighteen hundred ninety-two. He is buried in Westminster abbey.

Ex 66.

Who is Goethe? – Goethe is a german poet. He lived in Frankfort. Shakespeare and Goethe were two great poets, some say the greatest of the world. Where was your sister Alice born? She was born at Brussels. We lived ten months at Brussels. Have you also lived in Paris? Have you already read anything of Goethe? No, Goethe's Works are still too difficult for me, but I have read Vondel's Works with much pleasure. Have you bought the complete Works? Yes sir. I have all his Works. In how many parts? In eight great parts. You are very happy that you have so many to read. Why do you burn this letter? Have you already read it? No. I have not yet read it and I do not wish to read it, because I know from whom this letter is. The english fleet in the Baltic. (Visit) Call on your aunt this day. Keep your word, and work hard, because you have much to do. Will you go? – Yes – Why? – Because it is time.

Ex 67.

Deception – door – floor = clock – floor – nothing – not anything – niets

Wat geeft gij mij? Ik geef u niets. Wilt gij iets eten? Ja M. Ik zal wat boterham en vleesch eten. Beminnen Rijkaard en Maria hunne vader? Zij beminnen hem zeer. Zij hebben hem of zijn gebortedag eenige zeer schoone duitsche boeken gegeven. Geeft gij iets aan uwe moei ter haar gebortedag? Ja, Heeren, ik geef haar altijd iets. Wanneer is haar gebortedag? Haar gebortedag is op den 3den Maart. Geeft ieder uwer moei u iets ter uw gebortedag? Niet altijd. Schrijven uwe leerlingen altijd hunne letters af? Zij schrijven niet altijd hunne letters af. Maar zij schrijven hunne oefeningen af. Uw vader straft uwen kleinen broeder Karel niet. Mijn vader straft hem nooit. Doet den stoker: doe deur open of toe? Wilt gij de venster of de deur openen Mijnheer. Wilt gij de kleine kamer zien? De gevangenen zal komen, en zien naar de kleine. Wanneer studeert gij? Ik studeer des morgens. Wanneer studeert uw oom? Hij studeert des avonds. Prijst deze meester al de jongens van zijn school. Ik koop u meerder boeken zien. Ik wensch u dag zeer goede morgen. Hoe oud zijt gij? Wat is uw ouderdom? Ik ben dertig jaar oud. Hoe oud denkt gij dat ik ben? Hij zit er onder uit dan hij is.

Ex 68.

Heeft mijn broeder gelijk? Uw zoon heeft geen ongelijk. Is de Hollander rijk of arm? Hij is noch rijk noch arm. Iemand geeft mij zijn boek. Wat geeft uw vader aan die arme vrouw? Hij geeft haar zes penningen. Ik heb niet meer geld en mijn broeder heeft er ook maar zeer weinig. Wien heeft er mijn

zijden regenscherm! Heeft uw vader ook een groot deel geld? Ik hoop uwen vijven de zijnen ook. Hebt gij wat anders broodnoch? Mijn gebuur is hier nog niet. De g. eerheer heeft hier nog niet geweest. Zijt gij ook uwen vriend, den zijden Engelschman? Zal den broeder van uwen vriend, den jongen Franschman, bij u komen vandaag? Ik zie nu zeer zelden den Hollander, maar den duitschen luitenant komt bijna iederen dag. Hebt gij mijne schoone vrienden schoonen gezien? Ik zie ze; zij zijn inderdaad schoon. Kent deze heer u? Kent gij deze dame? Als mijne kinderen zeer braaf zijn, dan geef ik hun eenig speelgoed. In de winkel verkoopt men speelgoed voor kinderen. Mijn vriend heeft acht peerden, maar zijn broeder den koetsier, heeft er meer, hij heeft er elf of twaalf. Wiens zonen zijn deze drie jonge heeren? Is uw broeder te huis? Ja. Want het is zijn geboortedag. Mijn broeder komt altijd te huis om 4 uur, komt hij tegenwijden niet om 3 uur te huis? Hij komt nooit zoo vroeg naar huis. Wie van uwe neven komen den zeven uur naar huis? Hebt gij dezelfden boek dan ik heb. Begeert gij uwe eigelijke letteren te hebben? Mijn broeder zal u de rekening betalen M:. Bij wien koopt gij uwe handschoenen? Ik koop ze bij M: J. Hij verkoopt handschoenen en bloemen zeer goedkoop. Heb ik de eer tot M: M. te spreken? Dat is mijn naam M: Wat kan ik voor u doen? Ik ben ook dat ik voor u kan doen? Heeft gij het laat het it? Het laat denkt gij dat het it. Uw uurwerk gaat 10 minuten na.

Ex 69.

Kick - schoppen
Wen - Hamp van een paard
to catch the train - den trein nemen

Can you tell me, what o'clock it is? Yes, sir, it is twenty minutes past two. Is your mother at home? Yes, madam. She is at home. I will write a letter to night to my friend, who is in London. Is your friend Charles in London? Can you show me the letter, he has written you. I cannot show it you for I have burned it. The prussian soldiers have burned many villages in France. The armies of all countries have killed many inhabitants of our country. How late comes your brother home. You can send me a box with toys for my children. I am the happiest man in the world, when I have much to do. Have you still much to do. I have very much to do. I have some books to read, and some letters to write. Can you lend me the third part of Molière? Wohl? I can't lend it you. For your brother William has it. When can your brother pay the carpenter? He has paid his bill this morning. I find the evening very agreable. We wish to offer you some flowers. We praise the diligent pupils and punish the idle ones.

6 Fo.

Can your mother pay me, what she owes me? She can pay it you. Do your children learn their lessons for their french master? They always learn them. Do your friend pay what he owes his tailor? He pays him what he owes him. How many does he owe him? He owes him fifty florins. How late comes your sister home? She comes home ten minutes to ten. Do you wish to see the garden of the queen? Yes, I wish much to see that town. Will you call your nephew James for me? Can you tell him that I wish to speak him. There are much more roses than other flowers in that town. His garden is finer than theirs. I do not know who is master, James a Charles, James is a noisy boy but he is naughty. The man in this little shop sells the best paper, that we ever have seen. You are right, his paper is excellent, but dear. How can you say, that it is too dear, it is very cheap, everyone says so. Harry and his sister stand up every night from six till nine; the doctor says, it is too much for such young children.

6 x 7.

Your nephew James is one of the most careless boys, I ever have known, our king is not the most powerful. The peaceful inhabitants of these countries. many of the most peaceful citizens of our town been killed by the soldiers. The most learned man of the town. your brother is more learned than our doctor. Will you give some bread? Here is some bread and milk. Will you have also beer or wine. Will you give a bottle of wine and some bread and meat? Will you tell me, who that tall gentleman is? That gentleman is a Russian who has lived here several years. Where has he lived? In the third house of the new street. That gentleman goes with his wife to Italy. His wife has not yet been in Italy. She wishes to visit that pretty country. When does her daughter Betty that not yet seen that pretty country. The gentleman, whom you have seen at our's this morning, is our doctor and a very learned man. He is more learned than the english doctor, who lives in the Hague. I do not know, whether he is more learned than the english doctor, but he is one of the most learned men, we have in our town. The merchants of your town buy and sell and work very hard to earn their daily bread.

8 x 9.

Which of these boys is the most industrious Charles, how late is it. I do not know it sir, my watch is broken. Which watch.

is broken, yours of mine? - My am washed papa? Do you wish to read one of Molière's Comedies? - No, Mary, I wish to study one of Racine's tragedies. How many days has a month? A month has thirty or thirty-one days. Five times ten are fifty. Seven times six is fourty two. Eight times twelve is ninety six. Fifteen times three is fourty five. How many do we owe the boatsman? We owe him seven pounds. When shall you pay him? We shall pay him to morrow. One of the most peaceful kings of the earth. Is de cab broken? Yes, de cabman is one of the most careless men of the world. Will you say the cabman, to send for another cab? I have bought these fine toys in the shop for the trifling sum of two dollars. You have not paid it too dear.

6x 73.

Just for a change. Voor een verandering.

wind
breeze
gale
storm

Just of wind - Windgnef

Wiens pelt is de Kleermaker vermathende? Om wat zaak zijn zij uwe brieven? Tot wien is uw gebeden sprekende? Hij spreekt tot zijn dienstknecht. Is den christen koopman u veel geld schuldig? Hij is mij meer dan honderd pond schuldig. Kunt gij mij het huis niet tonen. dat gij begeert te koopen van uwen geburen, den kleermaker? Ik heb geen tijd deren morgen, te kunt zien dat ik zeer bezig ben, maar ik zal het u morgen nog tonen. Weet gij hoeveel soldaten, onze vijanden gedood hebben? Weet gij hoeveel schepen de franschen gekonnen hebben? Wat zijn dey heren drinkende? Zij drinken heete vlesch wijn. Om wat uur gaat gij diner avond eet? Ik ga dit om acht uren en half. Wat zijn gij doende? Ik lees een fransch boek. Verstaan uwe zusters wat zij lezen? Zij verstaan niet alles. maar toch een groot deel. Leen uwe zusters woort in haar woordenboek, van de beteekenis van de woorden, welke zij niet verstaan. Kunt gij den Engelschman verstaan als hij tot u spreekt? Neen M., ik kan hem niet verstaan. Om wat uur regent uw vader zijn ontbijt? Wanneer hij gaat slapen? Van wien zijt gij sprekende? Ik spreek van den agent. Kan iemand mij zeggen waar M. P. woont? Niemand kan dit u zeggen. Want niemand weet het. Welk soort van weder is het? Het weder is regenachtig. Het weder is veranderlijk. Ik denk dat het een schoon daag zal zijn. Welke daag van de week is het? Is het Vrijdag? Ik heb geen engelsch geld bij mij, ik denk dat gij fransch geld kan goed neemt.

Heeft den engelschman geen cigaren noodig, waarom will gij mij de gunst niet doen? Wilt gij met mij niet komen, om hem morgen een bezoek te brengen! Hij B. heeft geen tijd, om bij u te komen omdat hij begeert een bezoek te brengen aan zijn vriend's broeder. Wilt gij morgen met mij mede gaan naar den haag, om een bezoek te brengen aan onzen vriend's vrouwe? Onze vriend's zuster begeert morgen met mij te gaan eenige handschoenen kopen. De kapitein heeft van zijne oudste dochter, drie kleinoodien gekocht, welke hij uitgehongen hadden van zijne vrouw. Wilt gij morgen met mijn vriend gaan kopen eenige cigaren voor mijnen oudsten zoon! De dochter van de engelsche vrouw begeeren eenige handschoenen te koopen in de fransche winkel. Mijne zusters zijn hem nog aan't kleeden. Zij zijn nog niet gereed met het ontbijt. Wij waren aan't middagmaal, toen hare zuster broeder aankwam. Mijn oom Jakob is waarende en lezende. Wat hebt gij in dezen valies? Niets dan linnen en eenige boeken. In England is het niet beleefd bezoeken te maken in het gijzelschap van vrouwen.

mansions - groot huis - hotel de maitre
class or form = school
live stock = vee - levende koopwaren
bold - stout - bald = kale. (Bald-faced traalhoofd)

ninety-nine streets of the capital. Twenty-two large houses. Twenty-four boys and thirty eight girls on the ball. Two thousand steel pens. The fourth child of the class. The seventh steel pen I found. The twelfth time. She is twenty years old. She has lived fifty years. I say it you three. You have written seventeen twenty four in figures. Where is the naught? There is no naught in seventeen-twenty-four. You are right. Here are twenty figures and three naughts. Five times nine are forty-five. Seven times sixteen are one hundred and twelve. Twelve times twelve are one hundred and forty-four. Five times seven hundred and four are sixty three and thirty-six. Two times thirty four are sixty-eight. January has thirty-one days. February has twenty eight days sometimes twenty-nine. It is April now. The last day of the week. June is the sixth month of the year, November the eleventh. Is not saturday the last day of the week? First Sunday the first. A leapyear has three hundred and sixty-six days. The year eighteen ninety-three is no leap-year. The day is the thirtieth part of a month. A month. The twelfth part of a year and a year the hundredth part of an age or century. The month of September has thirty days. October has one day more, thus thirty-one.

Ex 76.

How old is your grandfather? My grandfather is eighty seven years, nine months and three days old. He is on his eighty-eighth year. Is your birthday on the seventh or the eighth of this month. My birthday is neither on the seventh nor on the eighth but on the ninth of next month. In what month were you born? In April. What day? My birthday is on the nineteenth of April. And yours? Mine is on the twenty-second of March. Have you read Fielding's novels? I have read some of his novels, not all. What day of the month is it to day? To day is the fifteenth of February - to morrow shall be the seventeenth. Charles Dickens was born in eighteen twelve. Do you know some of Dickens's works? Yes. I have read four novels of him, which? David Copperfield, Dombey and son, Little Dorrit and Pickwick papers. Haven't you read Nicholas Nickleby? No. sir. Is this great novelist still living? No. my child, he is dead. He died in eighteen seventy. Do you know some great english poets? Yes sir. I know Pope, Milton and Thackeray. The latter is no poet, my child. Thackeray like Dickens is a novelist.

shoe-black - schoenpoetser -
to breathe - ademen - the breath - de adem -
Belly - buik is vulgair - must say a pain inside
bowl - boog - buik = buiging } - at my stomach

Ex 77.

The man in this little shop sells the best cigars. This boy is the best pupil of the school are these stockings worse than those! Those stockings are the worst of all the stockings, we have seen. Why do you give me such bad paper? I give you this paper because I have no better, but the bookseller in this street sells the best paper of the town. Your gloves are not fine. Yellow gloves are very fine for ladies but not for gentlemen. The lady has bought a brown silk umbrella. This carpenter has blue wool stockings - White stockings are finer than blue and black but. but white stockings are often dirty and then they are not fine. Why does he come home so late? It is not late it is only half past eight. Who was the last who came home? John and Francis came together and Charles has the last - he came last home. Come and see my new carriage. Seek for your English dictionnary, Charles.

Ex 78.

There are railroads in our country. The railway from Rotterdam to Amsterdam. At what time do you start with the train? At what o'clock start the train? The train starts at ten o'clock. There is a fire. Where is the fire! There is a fire in

the merchant's house. What day of the month is the steamboat starting? The steamer starts on the fourteenth the twenty-first and the thirtieth of June. The Rhine and the danube are rivers. The danube is a great river in Germany and the Rhine "a river in our country." Do you know any more rivers." How many money have you in your pocket-book? Have you money enough to pay the tailor. This french lady is rich enough to buy all the buckets of this shop. I have no money about me, but my father has still some. Will you beg him to pay this bill for me? I will pay my bill before I start. We begin our work in the morning at 9. and we finish when we are ready. I shall wish to day to Mrs Miller, that I have sold her house. When is your ticket! The guard punches it. The man shall bring my luggage to the waiting-room. Why not to the railway-carriage!

Just come here - kom eens hier.
they say (~~on dit~~) On dit
to twinkle - flederigen
the sunrises at five.
how ever - gelyk hoe
What ever - gelyk wat
whoever - gelyk wie
When ever - gelyk wanneer

This hat suits you, but it does not fit (past)
a tight - (zit.) un maillot
clothes - (an) - obsolete - verouderd
to sew - (soo) naaien (to sow - zaaien -
krijt - chalk
kalk - lime
I caused him to run - Ik deed hem loopen
{ selected party / fair people } uitgelezen volk -
{ rag-tag and bob-tail - van alle soorten.
Fair is who fair does - Is wel die wel doet

V.S.C.S.A.

MON JOURNAL 1914 - 1918.

Ce 4 Août 1914, l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Belgique ! ... Sans raison ... sans provocation aucune ... la loi du "plus fort" domine !!
Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit on !
Depuis longtemps la Belgique ne connut d'histoire autre que celle de sa prospérité et de sa renommée, semblant à leur apogée !
Un état voisin, orgeuilleux et dominant nous convoitait en silence, et, choisissant son moment, attendu depuis des années, nous mit dans l'alternative de forfaire à l'honneur ou de subir le fléau de la guerre.
L'honneur de la Belgique dicta son choix !
La fière réponse de notre roi Albert, "non, huit millions de fois, non, ne se fit pas attendre, et déchaina sur nous cet affreux tourbillon de feu et de sang, qui, en peu de jours, transformerait un pays florissant et prospère, en une hécatombe de ruine et de désolation ! La contrée de Liège en connut les horreurs la première . Un siège glorieux, héroïque et désespéré ... puis la capitulation devant le nombre écrasant.
Malines, Louvain, Dinant, autant de noms qui, jusqu'à l'éternité, feront courber de honte la tête de tout Allemand !.
Les hordes sauvages, dans leur anxciété d'une marche rapide sur Paris, laissent derrière eux la marque sanglante de leurs infamies.
Des villes détruites, des massacres de civils, de paisibles habitants, destruction de toute beauté esthétique - architecturale, fermes, églises, chateaux, chaumières flambent comme des torches. ... Partout où ils passent, ils sèment sur leur passage la mort, le déshonneur, les ruines ! ...
L'armée Belge se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur et d'héroïsme, mais se retire petit à petit .. Ses soldats se battent comme des lions, mais ne peuvent tenir tête à l'ennemi .. C'est la lutte du géant contre le nain !
Le pays flamand se glaça d'effroi à la vue des souffrances endurées, des villes brulées, des contrées ravagées, tout en bénissant le sort qui en nous plaçant tout à l'extrémité du pays, sembla nous préserver de toute invation funette .
Hélas .. notre tour allait venir ... et pour avoir eu un répit plus long, l'épreuve n'en serait que plus dure et terrible. Petit à petit, la Flandre passe par toute la gamme des émotions ! .. Des réfugiés des provinces, évaquées nous arrivent par centaines, nous les recevons à bras ouvert, in comité se forme pour leur procurer le nécessaire, voire même le superflu - les dons affluent de toute part et l'on se répète qu'il vaut mieux donner que de recevoir soi-même ! Suivant les réfugiés arrivent des exodes militaires qui nous paraissent de mauvais augure ! Des milliers de soldats de toute provenance, traversent le village soit

à pied soit au train. Des centaines d'Anglais, des futilliers marins français passent chez nous et y connurent la proverbiale hospitalité flamande. Pains, bière, café, fruits, tabac, friandises, tout fut recherché, les habitants se privent du nécessaire pour le donner "aux défenseurs de leur pays". Plusieurs fois par jour nous sommes informées, mes soeurs et moi, de l'arrivée de ces trains militaires, et d'accord avec d'autres jeunes filles, nous apportons tout ce qui peut tomber sous la main. Le café et tabac semblent plaire le plus. Nous en faisons ample provision !
Un soir d'Octobre, trois mille soldats vinrent loger à l'improviste, au village. Chaque maison reçut son contingent et fit de son mieux pour les loger convenablement.
La suppression totale des trains, l'absense complète de journeaux, le mouvement de plus en plus intense de l'armée dans nos parages nous présageaient une situation aggravante jusqu'au jour où commença l'exode des habitants des communes voisines. Le bruit les précédait que les Allemands s'emparaient des hommes adultes et des jeunes gens pour leur en faire un bouclier contre les attaques de nos armées. Ce fit alors, l'affolement général. Tous les hommes aptés pour service militaire font leurs pquets et s'enfuient devant l'ennemi. Nous aussi, nous connûmes l'angoisse du départ forcée de notre cher frère, qui ne pouvant se résoudre à abandonner sa mère et ses soeurs à l'heure du danger, refuse catégoriquement de nous quitter. Nous employons tous les arguments possibles, sans succes, d'ailleurs, jusqu' au moment où quelques amis viennent l'avertir du danger qu'il court à rester. Finalement, nos instances, et la volonté formelle de mère, le firent décider à partir le lendemain.
Ce ne fût pas trop tôt, car à la nuit tombante, notre rue se transformait en camp militaire. Plusieurs habitants furent avertis de quitter leurs maisons, celles-ci devant servir aux opérations militaires. Dans la rue, passent et repassent les gens en pleurs déménageant en hâte leurs effets et cherchant à trouver abri pour la nuit. Derrière notre maison, on creuse le terrain, des tranchées nous environnent de tout côté, et des soldats français sont passés par le moulin voiture, transformé en fort .. bref, on attend l'ennemi à tout instant !.
Devant la gravité de l'heure, nous n'avons le temps de nous livrer aux lamentations .. il faut agir .. demain on pleurera, mais à présent, l'heure est aux actes ! Nous avons à mettre en sureté le plus précieux de nos possessions et ce n'est pas chose facile, il faut attendre la nuit pour n'être pas dérangées, et, jeunes filles que nous sommes, le travail est dur et demande un effort formidable. Une famille amie nous arrive à la tombée de la nuit, croyant trouver ici plus de tranquillité que chez eux .. ils constatent par eux-mêmes que le danger nous menace sérieusement. Nous employons la nuit entière à remplir coffres, et valises avec le plus précieux de nos effets, mais nous devons, parfois, nous arrêter à la tâche .. nos nerfs nous soutiennent, car le travail est au-dessus forces. Nous bêchons la terre, nous transportons des poids énormes, nous déplaçons des briques et des pierres qu'en temps normal, nous n'aurions

jamais songé à pouvoir même toucher. Tout cela joint à la poignante angoisse de l'âme, nous épuise, mais la conscience du danger, double nos forces et nous cachons notre émotion pour ne pas grandir celle de notre mère. L'aube parait déjà quant nous finissons notre besogne. Nous voilà tranquille, sées de ce coté, mais voici le moment de songer à notre propre salut. Depuis hier, nous avons un camion de prêt que notre mère s'apprête à utiliser pour la conduire hors du danger, immédiat, mais nous avons toute la peine du monde à convaincre notre vicille servante de 83 ans qui préfère se laisser fusiller sur place plûtot que de quitter son ancienne demeure.
Quant à moi, ma mère veut absolument me faire profiter de l'invitation, plusieurs fois répétée, d'une famille anglaise, je lui dis maintes fois, préférer rester afin de partager les peines et les dangers... mais il y a aussi notre soeur adoptine et ma marraine qui désire si vivement que j'aille mettre ses deux enfants en sureté en Angleterre.. ce qui influence le plus ma décision de partir. !
Cette dernière nuit, passée dans la vieille maison qui me vit naître, me restera à jamais mémorable ! Une à Une, je parcours chaque place, où chaque coin, chaque meuble, chaque chose me rappelle tant d'heureux souvenirs ! C'est un pélérinage sacré .. un dernier adieu .. peut-être à jamais !! ..
Un cousin charitable me conduit hors du village en voiture, car deux heures de marche me séparent de Couckelaere, car malgré l'écrasante fatique physique, l'air me ranime quelque peu et me fait du bien. Jamais encore, ma vieille Flandre, ne me parût plus belle ! plus attrayante !! Un calme profond, pareil à celui qui précède les grands orages règnait sur les champs alentour qui semblaient se recueullir avant de subir l'assaut furieux des vandales à l'affût ! .. Quand me sera-t-il donné de la parcourir à nouveau ? .. et comment la retrouverai-je ??

Couckelaere, le 15 Octobre 1914.
Mon arrivée ici, semble être attendue avec impatience, car je trouve tout le monde à la porte et leurs figures inquiètes réflètent clairement leur état d'ame ! .. Il est temps de partir ... déjà l'on entend des coups de canon isolés mais qui se rapprochent davantage .. pas un instant à perdre ... dit-on ! .. pas une minute à perdre.. et je tombe littéralement de fatique, cette nuit de surcharge physique et morale m'a complètement brisée .. l'émotion du départ ... le trajet de deux heures de marche sans avoir pu trouver le temps ni le coeur pour déjeuner, achèvent de me déprimer ! .. Par surcroit, on annonce qu'il est désormais impossible de se rendre en Angleterre, toute communication par Ostende n'existe plus, l'accès de la ville est défendue à tout civil.(Je sus plus tard que les Allemands occupaient la ville, depuis la veille).
Voilà donc notre projet de chercher un abri sous le ciel hospitalier de l'Angleterre, définitivement tombé à l'eau! Pour ma part, je n'en suis pas contrariée... Je ne sais quel sentiment me rivait à mon village natal et me faisait préférer d'affronter le péril, aussi grand, fut-il que de quitter le pays où j'avais laissé toutce qui m'était cher.. mère et soeurs dévoncés, maison, avoir amis et connaïssances .. tout enfin ! J'aurais préféré rester chez mes cousins et attendre là, l'orage qui s'amoncellait sur nos

têtes mais ... de rester .. il n'y fut point question.
Ici, comme dans notre village, un essain de jeunes gens défilait incessamment devant nous et je vis toujours le regard inquièt de mes cousins se poser sur fils .. regard qui visait plus éloquemment que des parole, qu'il fallait à tout prix le soustraire au danger du'il courait d'être pris dans les rangs allemands. Les coups de canon se succèdent.. l'anxiété grandit partout .. il faut partir sans retard..
Et déjà tout un nouveau plan et combiné à la hâte.
- Avec une heure d'avance vient de passer ici un camion emportant deux familles amies de notre village loin du danger.- Parmi celles se trouvent l'oncle et la tante de mes petits cousins. Bien sûr, ceux-ci ne refuseront pas de prendre leur neveu et leur nièce sous protection ... heureusement. Voilà la question de ce fait résolue ! Deux moments suffisent pour atteler cheval et voiture .. Sans prendre le temps de me réconforter quelque peu, on me jette .. c'est bien le mot .. en voiture et nous voilà en route ... non pas vers l'Angleterre ainsi qu'il avait été projeté mais à la recherche du véhicule qui doit nous abriter dorénavent et nous mener à l'aventure! .. La route devant nous est noire des fugitifs ... une anxiété fébrile règne partout ! .. des yeux de ceux qui, du seuil de leurs portes nous voient passer, semble briller une lueur d'envie et de crainte comme si eux aussi voudraient se joindre à cette file qui s'allonge sans cesse.
La coupe déborde ... je ne peux plus refouler mes larmes et sans m'inquièter des regards indiscrets, je pleure amèrement.. à mes côtés, Paul et Yvonne en font autant, et nous mêlons nos regrets pour notre chère contrée, vouée désormais au ravage et à la destruction. Qouique notre cheval marche bien, il n'avance pas assez au gré du conducteur ! .. La pauvre bête sue et s'étire au possible, mais ne peut s'attendre à du répit .. il s'agit de rattraper l'avance que nos amis ont sur nous ... sinon, nous perdons leur trace irrémédiablement !..
A fond de train, nous dépassons Zande - Zevekote - Mannekensvere, partout, dans chaque auberge, à tout passant, on s'informe du camion mais nul ne peut donner le moindre renseignement .. que faire ? il est matériellement impossible que ce lourd véhicule, avancant lentement, ait pu faire le trajet plus rapidement que notre voiture légère !! Notre pauvre cheval est à bout de forces ! .. à tout moment il semble vouloir tomber .. notre conducteur s'impatiente et ne veut plus continuer la route .. ce sont des altercations sans fin ... c'est idiot ce que nous avons fait .. au lieu de nous sauver du danger, nous nous y jettons à pleine tête .. etc.. etc.. enfin, toutes les récrémations possible. Je n'ai plus le courage pour discuter ... les enfant sanglotent.. je ne sais que faire .. retourner ou continuer. Je veux tenter un dernier effort .. si le coher retourne .. tant pis .. je continuerai moi-même, advienne que pourra ! Nous avançons difficilement, la route est obstruée de soldats et de matériel de guerre, de fugitifs, de voitures, de camions ... nous n'avançons plus. L'angoisse qui nous étraint est impossible à décrire !
Quiconque connait les plaines immenses et peu habitées du Veurne-Ambacht peut connaitre l'solement où nous trouvons. Nous descendons à l'une des rares auberges en vue en quète de quelque rafraichissement mais rien à obtenir, pas même un verre d'eau ;. les soldats ont tout vidé ;; même les citernes

pour étancher leur soif, aussi bien que celle de leurs montures.
A bout de ressources il ne nous reste qu'à attendre les évènements. Nous descendons de voiture et laissons retourner cocher et véhicule. Prostrés sur un petit banc, nous regardons passer devant nous l'interminable défilé de l'armée Belge en déroute. Nous ignorons toujours que la forteresse d'Anvers est tombée depuis plusieurs jours et nous ne pouvons comprendre cette exhibition militaire.
Des milliers et milliers de soldats débauchent de chaque ruelle, à pied, à cheval, perchés sur des canons, montés sur les ambulances .. des mitrailleurs, des obusiers , tout y passe.. Ce qui frappe le plus c'est cette dépression physique et morale peinte sur leurs visages ! Eclaboussés de boue, courbés sous leurs sacs, les vêtements usés, les bottes froncés, d'aucuns boitant sous le supplice de pieds gonflés ~~xx~~ ou ouverts, d'autres, terrassés par la fatique, ils avancent en lonques files d'un air de tristesse et de lassitude inouï!
Ils se sont battus en héros, mais ne peuvent tenir tête à la force écrasante de l'ennemi !
Honneur à eux ! Autant qu'une victoire, leur retraite les couvre de gloire. Dans un effort désespéré, ils s'en vont à présent tâcher de sauver les dernières parcelles de leur patrie.. avec l'énergie du désespoir, ils y mettront leur vie et leur âme s'ils tombent ... l'ennemi achetera chèrement la victoire !
Il nous devient impossible de garder la route des flaques de boue et d'eau, soulevés par les voitures et les chevaux, nous couvrent entièrement... et toujours pas le moindre signe de notre camion.
Une heureuse inspiration me vînt. Il faut que dans ces parages habite une famille dont la dame est ~~o~~rigénaire de Cortemark, et qui fût une amie de pension de notre mère.
Je me mets à la recherche ... en effet ! Je m'aventure à y demander un asile momentané. Nous y sommes reçus en amis, une chambre est mise à notre disposition, des rafraîchissements bienvenus, nous pouvons nous y~~n~~ reposer à l'aise.
Il ne me faut que quelques minutes pour m'assoupir brisée que j'étais par l'effort colossal que les évènements douloureux avaient demandés à mes nerfs exités ! Paul montera la garde. Je fus bientôt réveillée par un cri de joie m'annonçant la vue de notre "Arche de Noë". Il ne faut que deux minutes pour l'arrêter et expliquer la situation. Mais où caser les intrus , quand tout est déjà bordé ?? L'empressement qu'ils portent à nous acceuillir, malgré tout, nous touche profondément. De part et d'autre, on se raconte les péripéties déjà nombreuses de cette première journée, tout le monde est ému, et l'on se demande ce que le lendemain nous réserve.
Notre maison roulante est vaste assez et il le faut bien pour abriter tout ce monde, car avec nous, voilà le nombre grossi jusqu'à 19, ce qu'est assez considérable. La famille Demeester à 5 - La famille VanHaute-Gryspeerdt 3 - La famille VanHaute-Baeckelandt 2 - La famille Monthaye-Bonte à 5 - nous mêmes 3- le conducteur porte le total du chargement à 19 - Le fond est rempli de piles de valises, bagages, paquets etc. De chaque côté s'aligne une rangée de chaises destinées

aux occupants. Nous nous sentons relativement bien.. Moi, surtout, me sens plus calmée. La présence de toute une société amie me ranime .. Surtout l'idée que je n'aurai plus seule à porter la responsabilité de mes deux petits cousins et que je peux me fier au guide des Messieurs qui se dévouent au mieux pour tout débrouiller. Je me sens délivrée de mes angoisses et me mets à remercier le bon Dieu qui m'a conduit ici par des circonstances totalement imprévues.
Nous approchons Nieuport, où la famille VanHaute s'apprête à chercher abri chez leur fils, vétérinaire en cette localité. Au loin on distingue déjà les maisons. Mais Dieu sait quand nous y arriverons. Impossible presque de continuer à travers les lignes drues de soldats qui se pressent sur la route. Nous voici au passage du canal, dérivant de l'Yzer. A deux pas du pont, on nous arrête. Un ordre bref - on ne passe plus- Nous nous sentons blémir .. Si près du but .. et le sentir de glisser de la main! .. Mons. Monthaye se porte au devant du commandant. Le mouvement brusque et irrité du chef nous indigne qu'il n'y a guère d'espoir - il insiste toujours, persistant dans ses instances et supplie au nom des enfants qui nous accompagnent et qu'eux se mettent à hurler ! Allez donc mais vite ! Cette dernière recommandation est superflue .. un coup de fouet, nos chevaux donnent toute leur force et vitesse .. et nous voilà sur l'autre ~~rixéxx~~ rive.. Deux minutes se passent .. nous entendons un craquement sourd, un bruit formidable .. la terre s'ébranle .. les chevaux se cabrent .. c'est le pont qui saute derrière nous. A présent nous comprenons l'obstination du commandant ... le pont était miné .. il ne fallait plus que l'étincelle pour le faire voler en éclat. Quelques instant plus tard, nous nous fussions trouvés devant le gouffre béant ! Grace à Dieu, nous l'avons échappé belle . Mais l'une émotion n'attend pas l'autre. Cette rive-ci est plus encore que l'autre, littéralement tassée de militaires , avec notre lourd véhicule, à travers deux picos de boue. Comment parviendrons nous jamais à traverser ces lignes ?? La cavalerie entière de tous les régiments est massée tout au long de ces étroites petites routes. Il faut que notre cocher, tout en conduisant son attelage, frappe à droite et à gauche sur les (museaux ?) des chevaux qui ne se donnent plus la peine de faire un pas pour nous laisser passer ... leurs têtes viennent buter contre la bâche du camion, et à tout moment nous détournons la tête, un accident semblant inévitable. Par surcroît, des autos roulant à allure vertigineuse nous font monter et descendre la route, des centaines de soldats, brisés par la fatique, s'étendent tout au long entre les jambes de leurs montures, au risque d'être écrasés ou de recevoir des ruades plutôt que de se priver des quelques instant de repos qu'ils ont à leur disposition. Le chemin semble interminable mais nous approchons et arrivons enfin devant la maison de M. Paul VanHaute. La famille se hâte de descendre mais voilà qu'un accueil tout autre que celui rêvé, les y attend. La maison est toute occupée par les soldats belges qui y font la cuisine. Les maitres de la maison est parti depuis quelques heu-

res fuyant vers l'Angleterre sur un remorqueur qu'il a pu dénicher les malles de l'Etat ne fonctionnant plus.
Nous voilà donc tout déroutés !
On croyait s'abriter à Nieuport, mais nulle part la désolation et préparation ne semblent plus évidentes qu'ici.. les maisons sont vides, dénuées de tout mobilier, les rue sont désertes, aux devantures des boutiques pendent des pancartes aux inscriptions "Plus de boissons - on ne vent plus de pain - Pas d'eau ets.. etc.. Tout est épuisé et l'on se demande de qoui vit le reste de la population encore en ville..
Partout dans la petite ville se montrent les signes évidents d'une âpre lutte, d'un duel à mort qu'on veut gagner à tout prix, tout passage est fortifié, les rues bouchées, les barricades encombrent les ruelles, des tas de pierres défendent l'accès aux routes diverses, bref, c'est la préparation fébrile aux graves évènements. Rester ici c'est s'exposer à mourir de faim ! il faut tâcher de gagner Furnes et de là .. la France .. c'est donc par cette que nous continuons notre voyage. La grande route, où nous nous engageons, nous offre un des spectables les plus émouvants, les plus poignatns de la geurre .. c'est l'exode des réfugiés fuyant vers un sol plus sur ! Nos yeux se ferment pour ne plus voir la misère qui se déroule devant nous. Tout le long, c'est une procession continue et compacte, une masse mouvante où jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants s'entremèlent dans une fébrile anxiété. Des familles entières se serrent l'un contre l'autre. Une jeune femmen tenant entre ses bras un enfant encore en maillots, mlie sous le poids d'un énorme paquet ficellé sur son dos, où s'entassent ses hardes déchirés ... accrochés à son jupon, pleurnichants, chamaillants deux gamins se laissent pousser en avant tandis que l'ainée à peine agée d'une dizaine d'années, a charge d'un petit frère qui refuse de marcher et qu'elle est forcée de porter malgré que ses forces le permettent à peine et qu'elle même plie sous le fardeau écrasant et cependatn si cher ! ..
Une autre famille plus heureuse a pu se procurer une charette où en-tre les bagages la literie et les ustensiles de cuisine, les enfants émergent tout joyeux et fiers de l'avantage qu'ils ont sur les pauvres petits qui trottinent autour d'eux, et semblent jouir extrèmement du voyage inattendu et intéressant qu'ils peuvent faire.
- Contraste émouvant - De l'autre côté de la rue, deux petits gamins, incapables à porter plus longtemps leur lourde charge, s'ingénuent à trouver quelque allègement, et glissent leurs paquets sur des bâtons coupés des arbres, dont ils posent le bout sur l'épaule l'un de l'autre, et marchent allègrement, semblant ne pas se rendre compte de la misère autour d'eux.- Au bord du fossé, une femme nourrit son enfant .. épuisée de fatique et de privations, elle est venue s'échouer là, véritable épave hulaine. D'un regard éloquent, elle épie un geste charitable qui lui procurerait une petite place dans un véhicule quelconque .. mais voitures et charettes passent, tout est plein et regorge de monde et de bagages. Tantôt, d'un dernier effort, elle rassemblera le restant de ses forces à avancer quelque peu pour

retomber plus loin d'un même épuisement !! Ici, c'est un vieux couple qui vient de quitter leur chaumière ! Dans leurs yeux fatiqués se réflère le deuil de leur âme . . . leur maisonette, leur bétail, leur parcelle de terre .. c'était leur vie, leur existence ! .. Le sacrifice accompli, ils peuvent mourir à présent ... ils sont satisfaits de la vie, et d'un pas alourdi, le buste courbé, ils cheminent côte à côte, laissant errer un regard d'adieu sur la terre qui les a vus naître, grandir, vivre, mais qui ne les verra pas mourir ! Pauvres vieux !! Oui, je ferme les yeux pour ne plus voir cette misère physique et morale, mais la vision de tous ceux qui ont vu ce triste cortège, les obsèdera à jamais - Entretemps, voitures, camions, charettes, tout cela se dépasse, dévance et se rue vers la ville, anxieux d'y arriver avant la nuit, afin de n'y être pas dépourvu de nourriture ni de logement, qui, à en juger par les masses mouvantes, se feront rares là-bas ! Nous croyons plus prudent de nous arrêter avant la ville et nous descendons à la petite localité de Oostduinkerke, croyant trouver là le nécessaire pour notre logement.
Mais bien vite la désillusion nous guette ! ... Ici, comme à Nieuport, il n'y a rien à obtenir.
Nous avons faim et froid et tremblons devant la perspective de devoir passer la nuit à la belle étoile. Mme VANHAUTE à l'heureuse inspiration d'aller trouver la supérieure du petit couvent, qui doit avoir dans sa communauté une religieuse qui la connait. La pauvre supérieure est consternée , depuis plus d'une huitaine la maison est trop petite pour héberger les réfugiés qui affluent chez elle . Il lui conte de nous renvoyer et comme nous lui demandons de pouvoir disposer d'une petite salle quelconque, pourvu que nous soyons à couvert sous un toit, elle tâchera de s'arranger d'une façon ou d'une autre. Les messieurs s'envont à une ferme voisine, solliciter une plase pour eux. Deux auront une chambre du fermier, les autres logeront dans la grange, avec Une botte de paille comme matelas... tout comme les soldats ! Bien vite, nous avons évacué la salle, et la bonne soeur qui veut nous procurer tout le bien-être possible, nous apporte ce qu'elle a de disponible en fait de paillasses et de matelas. Il n'y en a pas pour tout le monde, mais on prendra alternativement du repos, tandis que les autres s'arrangeront sur les chaises. Nous voilà donc casées pour la nuit. Mais quelle nuit ! jamais pusse je vivre cent ans, je n'en perdrai l'angoissant et tragique souvenir ! Au dehors, à travers la mince muraille, nous parviennent les cris des pauvres affamés ... ils implorent une croute de pain ... un peu de lait pour leurs enfants défaillants, ils demandent du logement ... une aide quelconque.. Ils crient, lamentant, pleurent ... d'autres se fachent, jurent ... Ils ne se doutent pas qu'à l'intérieur la pauvre supérieure souffre le martyre. Toutes les provisions sont épuisées... Toutes ses salles remplies elle a donné jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien ... mais la foule ne le compred pas ainsi.. ils hurlent, et

nous tremblons de peur qu'on ne force la porte ou brise les carreaux, mais peu à peu, heureusement, la bande bruyante se rue plus loin, pour porter ailleurs ses plaintes déchirantes.
Nous attendons plus de repos avec la nuit, mais voici que nous tombons de mal en pis ... Un régiment vient camper dans la rue sous nos fenêtres et apporte avec lui tout le vacarme dont jamais soldatesque fût capable... Cris, jurons, coups de sabots, cliquetis d'armes... nous étions en pleine épouvante. Nous nous imaginons que l'ennemi approche, poursuit toujours, arrivera à tout instant ! A l'intérieur notre salle présente un triste spectacle ! Le long de la muraille sont rangés quelques matelas et paillasses dont chacune sert de lit pour trois personnes. A tour de rôle nous prenons un petit repos tandis que les autres tâchent de s'assoupir sur les chaises ou contre les meubles. Les enfants, privés qu'ils sont de repos pour s'endormir, se mettent à pleurer à tour de rôle ... ce bruit infernal au dehors leur fait peur ... pour nous aussi .. c'est l'épouvante et l'on n'entend que des sanglots comprimés.. Mais chacun s'efforce à cacher sa peine pour ne pas aggraver celle des autres.. Jamais nuit ne parût plus interminable. A deux heures du matin, nous nous trouvons debout, attendant l'aube avec une impatience compréhensible !
Bien vite, au matin, après avoir croqué un morceau de pain, procuré par les religieuses, nous nous frayons un chemin à travers les chevaux et les soldats qui barrent la route, au risque de recevoir des ruades et nous nous faufilons à travers pour retrouver notre camion où nous trouvons tout notre monde, et nous voilà en route, espérant que cette journée nous apportera plus de repos que la précédente. La route pour Furnes nous présente les mêmes scènes que celles vues à Nieuport. Toujours la mer mouvante des réfugiés avec encombrement de soldats, plus grand encore, si possible.
Toujours des autos militaires par centaines qui passent à allures vertigineuses pour donner des ordres et en apporter ... c'est la cohue ! Impossible d'approcher, de loin ni de près, le consulat de France où nous avons à faire régler nos passeports. Des milliers de personnes stationnent dans les rues avoisinantes attendant leur tour.
Pas de nourriture ici non plus. Toute boutique, boulangerie ou charcuterie est assiégée, mais ne peut rien procurer aux milliers d'étrangers en ville. Nous avons la surprise de rencontrer ici beaucoup de nos co-villageois qui

ont gagné Furnes par le dernier train qui a quitté notre gare. D'autres ont fait la route à pied. Les familles DOOM en VANROOZE, d'autres encore se trouvent là au milieu de la rue, ne sachant où se rendre ni que faire.. C'est navrant... aussi nous nous empressons de laisser loin derrière nous, la vieille cité flamande .. dernier rempart contre l'assaut des vandales ! Puisse-t-elle tenir bon, et emblème de l'invincibilité de l'armée belge, rester debout préservée de toute souillure ennemie.
Nous avons projeté de faire demi-tour jusqu'à Alveringem pour passer chez un cousin de Mme DEMEESTER. Pendant que nos deux Messieurs vont l'avertir de notre arrivée, nous descendons à une auberge située sur la grande route.
Le hazard nous y réserve une agrébale surprise. Nous y trouvons plusieurs personnes de notre commune, entre-autre notre proche voisin, l'instituteur Asdaëls. Nous sommes trop émus pour nous causer... on dirait que l'on se revoit après des années d'exil ! Ma première question est au sujet de ma mère et soeurs. Sont-elles encore au village ? ou l'ont-elles quitté ? Il n'en sait pas beaucoup, mais croit qu'il ne leur est arrivé aucun mal. Il n'en est pas de même de notre médecin, Mr. Jacques.. tous les racontars s'accordesnt pour dire qu'il serait fusillé par les Allemands. Nous sommes consternés d'apprendre pareille nouvelle et espérons qu'elle n'est pas fondée.

Croyant me rendre en Angleterre, j'avais rassemblé à la hâte dans une valise quelques pièces de dentelles avec l'espoir de les placer à mon arrivée là-bas, mais comme les circonstances m'avait conduite vers la France, j'étais grandement préoccupée au sujet des formalités de douane. Les droits impotés aux véritables dentelles sont énormes et j'aurais ainsi à payer beaucoup tout en ne sachant pas si je pourrais vendre ma marchandise ou non. De Plus, cette valise est un constant souci pour moi. Je n'ose la laisser avec mes bagages au fond du camion, de peur qu'elle ne s'égare ou ne soit volée. Il m'est d'ailleurs impossible de manier mes lourds paquets, je suis obligée d'appeler quelqu'un à l'aide à chaque changement. Je demande donc à notre voisin de vouloir se charger de ma valise de dentelles croyant de bonne foi que nous pourrions retourner chez nous dans quelques semaines et que l'argent que j'avais à ma disposition pourrait me suffire.
Il se charge volontiers de ma marchandise et me voilà délestée d'un grand souci !!!. Entretemps arrivent nos avant-gardes qui nous annoncent qu'on nous attend à bras-ouverts.
Nous débarquons dans une de ces belles fermes flamandes où la propreté méticuleuse est de rigueur et où l'accueil se fait bien "à la flamande", sans compliments, mais de bon coeur.
En un clin d'oeuil, on nous prépare une succulente omeltte aux oeufs et à laquelle nous faisons honneur et que nous trouvons meilleur qu'un plat de diner.

Chez le fermier habite sa belle-soeur qui possède une jolie maison au centre du village et qu'elle veut bien mettre à notre disposition jusqu'à ce que les évènements nous permettent de rentrer chez nous, ce qui, de l'avis de tous, ne tardera guère. Faut-il dire que cette proposition nous comble de joie ??
Au moins aurons nous un abri provisoire ! Quel bonheur ! ..
On s'entre-aide pour préparer la maison. Il y a 4 bons lits, plus une chambre entière à remplir de "paillasses par terre", c'est déjà un luxe pour nous, tout est si frais, si propre que nous nous sentons renaitre !
Hélàs ! notre joie fut bien éphémère. La veille; deux officiers logèrent dans la maison, avant de quitter le village. Mais voilà qu'ils revinrent réclamer leur logement. Nous leur expliquons que nous sommes des réfugiés, rôdant depuis deux jours sans logement et que l'installation de nos lits est chose faite . Mais les militaires n'entendent pas de cette oreille et déclarent qu'ils ont le droit de disposer des maison civiles. Comme nous insistons à cause des enfants et personnes agées qui nous accompagnent, ils se fâchent et nous menacent d'en référer au colonel.
Voilà la pauvre demoiselle tremblante d'angoisse, elle n'aime pas nous renvoyer et n'ose refuser aux militaires. Nous sommes peinés de ce que, par prévenance pour nous, elle s'attirer des difficultés.
Nous tâcherons donc de nous arranger encore comme les nuits précédentes, puisqu'il est écrit que nous passerons par toutes les misères. Avis est donné aux "galants" militaires que les chambres sont libres. Le peu de place qui reste disponible est arrangé pour procurer un repos sommaire aux enfants et aux veillards, les autres personnes s'accommodent à la cuisine qui sur les chaises, qui sur la table, qui sur le rebord du poële. Terrassés par la fatique, nous nous inquiétons peu du va et vient continuel des militaires à travers la cuisine.. eux aussi se soucient peu du dortoir improviste qu'ils traversent à tout instant. Vers minuit un violent coup de poing nous redresse en sursaut. C'est un ordre urgent, fixant le départ du régiment à 3 heures du matin, au lieu de 7 heures comme prévu. C'est une aubaine pour nous, dont nous nous empêchons de profiter. Aussitôt la maison libre nous réoccupons les chambres et pouvons gouter quelques heures de repos paisible.
Je me réveille en sursaut. Ai-je dormi quelques heures .. ou quelques minutes ?? On crie, on parle, on gesticule autour de nous. Qu'est-il arrivé ?? Je ne suis pas lonque à m'en rendre compte... le canon gronde à notre porte ! . mais des coups si violents, si fréquents surtout, que le sol en est tout ébranlé. Vite, il faut se sauver encore !
Ordre est donné de faire toilette sommaire.. pas de coiffure, ni d'ablution.. l'habillement suffit.. nous tremblons de la tête aux pieds.. les vitres semblent voler en éclats à tout moments.. le sol tremble.. il m'est impossible de prendre ma tasse en mains pour profiter du déjeuner que, malgré tout, la chère dame nous force à prendre.
D'une course folle, nous nous dirigeons vers la ferme en bouchant nos oreilles à la terrible canonnade et aux

éclats de shrapnels que nous sentons tout proche ! .. l'ennemi n'est plus qu'à quelques kilomètres d'ici.. Voilà bien le motif du brusque départ des militaires durant la nuit... A la hâte, onremercie nos hôtes, on se dit au revoir à travers des larmes réciproques et à nouveau nous reprenons "notre roulotte" - Personne n'a le coeur de causer. Un silence lourd d'angoisse opprimée, coupé de bruits insolites, plane sur nous ... les petits enfants eux-mêmes, autrement si bruyants, ont conscience du danger qui les environne et se tiennent blottis entre les bras de leurs parents qui chercent à les protéger contre les balles que nous craignons devoir nous atteindre à tout instant! ... Nous nous dirigeons vers Leysele, où de nouveau nous courons grand danger à passer à travers l'encombrement de camions et d'auto's. La dimension de notre véhicule ne donne pas assez de place aux autres voitures pour les dépasser etl'étroitesse de ces petites routes de campagne nous oblige de friser de si près les fossés que nous n'osons plus respirer. Le chapelet glisse fébrilement entre nos doigts; c'est notre suprême ressource, entre coupé des "oh" et des "ah" que nous dicte la frayeur d'être versé dans le fossé! Nous passons une affreuse demi-heure et respirons enfin en approchant d'Hondschoote où un calme relatif règne.

Nous venons de passer du sol Belge sur le territoire français, aucun changement nous l'indique l'aspect, la vue, même le language sont les mêmes et n'était-ce les formalités de douane on se croirait toujours au pays. Peu de contrôle à la douane.. presque tous les douaniers sont au front et j'aurais aisément pu passer ma valise de dentelles qui m'avait donné tant d'appréhension.
Si j'avais pu prévoir cela ! j'aurais dû la garder près de moi, c'eut été bien mieux et cela m'aureut sauvé dans l'avenir d'inerogables ennuis et misères ! Mais bien sage est celui qui peut tout précoir ! Nous passons donc en France formant le voeu d'y rencontrer la sécurité et le repos que notre pauvre pays n'est plus à même de nous donner. Nous nous décidons pour Bergues, petite ville ancienne, très pittoresque et fortifiée à outrance d'énormes remparts et de ceintures d'eau que l'on traverse par des ponts aux pontslevis moyennageux, aux tourailles à créneaux immenses. Pour la première fois depuis notre départ nous trouvons une place à l'hotel et nous pouvons nous y restaurer et nous reposer à l'aise .. les lits sont bons mais si voulons un lit, il faut se le partager à trois ..avec mes deux grosses compagnes, ce n'est guère commode, mais toujours mieux qu'une chaise. Ici encore, nombre de gens du pays nous accostent et nous causent et voudraient, comme nous, rester ici, malheureusement il n'est permis aux réfugiés de séjourner en ville plus de 24 heures à cause de l'affluence considérable qu'on prévoit. Surtout que Berques, faisant parti de l'enceinte fortifiée de Dunkerque, ne peut courir le risque d'être infecté d'espions qui peuvent facilement se glisser parmi les réfugiés.
Nous avons évité la ville de Dunkerque, celle-ci ne nous paraissant pas pouvoir offrir la sécurité réquise. De plus, la ville regorge littéralement d'étrangers, trent à quarants mille refugiés y ont passé ces derniers jours . On y couche en pleine rue et on campe à l'extérieur, impossible d'y obtenir de la nourriture. Nous passons donc et nous observons

../...

la formidable défonce organisée par l'armée française autour de la ville. Le principal objectif de la campagne des Flandres parait être la prise de Dunkerque. Réussiront-ils ? Nous ne le savons, mais ce que nous affirmons, c'est qu'ils ne l'auront pas de si tôt, et seulement au prix de mille difficultés. Tous les terrains avoisinants sont déjà submergés, des barrieres de fils de fer inextricables, barront les routes, de tranchées , des redoutes, d'autres oeuvres de défense formidables nous entourent.. Non, ils ne passeront pas de si tôt . En y ajoutant les ponts-levés, les eaux fortifications de Bergues on se dit que les Allemands auront ici du fil à retordre.. si jamais ils approchent de près.

18 octobre - De bonne heure nous continuons notre exode pour Bourbourg. Nous nous apercevons nettement ici du changement d'aspect avec celui de nos parages.

Nous entrons dans le pays des eaux. Tout à coté de la belle et large route; comme pour lui tenir société le long des rangées d'arbres, s'étend le canal, paisible et calme, piqué de ci, de là, de bateaux transportant de ville en ville, les betteraves, principal produit de la terre fertile qui l'entoure.

Nous approchons Bourbourg au crépuscule. La ville nous apparait au loin, poudré d'or, reflètant son clocher pittoresque, aux multiples clochettes, dans l'eau tintée de rose et de pourpre où se noie le soleil couchant.

Un air de carillon nous parvient et semble nous souhaiter la bienvenue. Tout nous parait hospitalier et avec confiance nous y passons notre première nuit à l'hotel, mais comme d'habitude, à trois par lit.

Le premier soin de nos messieurs qui se coupent en quatre pour nous préparer un bien-être relatif, est d'aller en quête de mieux. Sur les renseignements d'une famille d'Ichtegem, ils parviennent à louer une maison meublée. Tout y est bien propre mais elle est trop petite pour recevoir tout ce monde. Dans le voisinage, nous trouvons logement et les repas se prennent en commun. Nous voilà donc installés à Bourbourg avec le ferme espoir de ne plus le quitter que pour le retour en Belgique. Nos journées s'écoulent assez vite, nous y trouvons le comfortable et voyons parfois des connaissances parmi les régiments qui passent par la ville, en route pour le front. Une distraction ou plutôt un devoir que nous ne manquons jamais, c'est l'assistance au salut. Le spectacle est vraiment imposant et touchant. Le peuple se joint au prêtre pour supplier le bon Dieu pour le salut de la ville, des habitants, des soldats, alliés et des réfugiés. Hommes, femmes, enfants, touts joignent leurs supplications "Seigneur, sauvez, sauvez la France" Notre coeur se serre en pensant à "notre pays" Notre Belgique. Par elle, la France fut sauvée d'un désastre irréparable, mais notre pays à dû payer le prix de ce sacrifice. La Belgique n'existe plus.. ses foyers sont détruits, ses habitants dispersés, ses champs dévastés? Jamais plus qu'à cette heure, nous ne sentons le poids de nos misères. Beaucoup de soldats belges sont casernés ici. Journellement nous inspectons leurs rangs en quête de visages familiers et nous n'en sommes pas toujours quittés

pour la peine. Ce jour-ci, un soldat de notre village me remet une lettre pour sa mère avec prière de transmettre au plus-tôt. Ce soir encore, nous rencontrons un jeune médecin militaire qui n'en sait bien long au sujet de notre village mais par le plus grand des hazards a soigné notre médecin Vandeweghe à l'ambulance de Furnes. Celui-ci s'était refugié avec sa femme et ses enfants dans une cave à Dixmude où il eut le crane fracturé de part en part. Ce médecin annonce qu'il l'a échappé belle. C'est un miracle qu'il ne soit tué sur le coup. Pour le moment, le danger semble écarté et on l'a transporté à Calais.

A Bourbourg habitent de nombreux habitants de Staden, qui sont plongés dans le plus grand désespoir à cause des nouvelles sinistres qui leur parviennent de leur village. Ce dernier parait être incendié pour une grande partie, quantité de civils sont tués, hommes et femmes, le curé et le bourgmestre sont pendus, des réligieuses maltraitées. C'est le comble des horreurs ! Tout cela n'est par pour nous rassurer, mais de notre village on n'entend que peu. Un réfugié nous raconte qu'il s'est enfui au moment où deux fermes brulaient de fond en comble du côté du Leenbosch, de plus amples détails manquent.

Cinq-huit, dix jours se passent. Chaque jour nous guettons le moment duretour, mais chaque jour semble l'éloigner davantage. Par moments on entend distinctivement les coups de canon et quand on s'informe de quel côté ils arrivent, on répond invariablement. C'est Dixmude ! Quelle angoisse, ce simple nom contient pour les réfugiés flamands.

Vers le 26 du mois, nous observons ici un mouvement inusité de troupes, quantité d'avions, autobus pas centaines, bref, la mème agitation que chez nous précéda la crise finale ... cela sent la panique .. et l'on nous y prépare petit à petit. Une affiche du maire ordonne le départ immédiat de tous réfugiés des départements d'Hazebrouck et de Calais. C'est de nouveau l'exil pour nous. Nous faisons la sourde oreille mais après quelques jours nous voyons bien qu'il faudra se décider sous risque d'être délogé par la police.

Le vendredi matin nous voit de bonne heure, reprendre notre vie de nomade. Nous nous réinstallons dans notre camion et nous voilà en route pour une déstination inconnue ! Nous laissons à Dieu et au hazard le soin de conduire nos pas indécis ! Puissions-nous arriver à bon port. Nous par Ste Marie-Bergue - St. Pierrebrouck à Audruicq où nous prenons un diner sommaire en rapport avec la vie de bohème que nous menons. Nous continuons par Nordkercke où nous rencontrons la famille Monthaye de Staden, frère de l'un de nos messieurs et oncle de mes petits cousins. De part et d'autre on se raconte les misères et l'on se sépare dans les larmes ne voyant aucunement la fin de notre triste situation. Le jour décline rapidement quand nous approchons d'Ardres où nous projettons jeter nos penates. En quète donc partout où s'abriter mais partout, même et unique réponse. Impossible, tout est plein xx, pas de logement à obtenir et non plus pas de nourriture. La petite ville abrite une dizaine de mille de soldats

../...

belges. Le prix des victuailes, par suite des difficultés de transport à monté à des tarifs fous, exorbidants. Pas moyens pour nous de rester à Ardres et à nouveau, nous nous mettons en route, le coeur plein d'anxcité. Le temps se met de la partie, il pleut, il fait très froid et nous grelotons sous notre bâche.
On nous renseigne un village à une heure de distance où il y aurait peut-être possibilité de trouver logement.
Peu à peu, l'ombre grandit autour de nous, alourdie par de gros nuages qui crèvent au dessus de nos têtes et aussi de ce que nous traversons des forêts épaisses.
Nous trouvons difficilement notre chemin et tout semble concorder pour nous décourager.. nos âmes sont en communion avec la désolation qui règne autour de nous. La route se fait plus accidentée, de rudes montées suivent des descentes rapides, nous ne distinguons plus notre voie, le pays semble désert, peu habité.. Nous nous croyons égarés quand au loin, on aperçoit quelques maisons. Ce doit être Landrethun ! Nous continuons toujours et ne voyant que 4 à 5 habitations, nous demandons où donc se trouve le village ... le village.. hen vous y êtes ! Bonté divine, et c'est ici "au village", que nous cherchons logement. Pas de rues, pas de maison, pas d'auberge, ni épicerie, ni de boulangerie. A grand peine découvre-t-on enfin la petite église cachée par d'énormes haies qui l'entourent ! Que faire ? il pleut à verse.. l'obscurité est effrayante - les chevaux n'en peuvent plus ... ils sont transis par la pluie et tombent de fatigue, et lous sommes "19" à loger. Jamais situation ne parût plus sombre et nos Messieurs semblent à juste titre, découragés. Nous devrons passer la nuit sur notre chariot. Auparavant, toutefois, nous nous risquons à aller au presbytère, qu'on ne trouve qu'après de longues recherces, nous l'avons passée et repassée maintes fois sans la trouver, cachée qu'elle est par d'énormes murailles. Ici du moins nous tombons bien, la figure ouverte et sympatique du vieux curé nous est de bon augure et desuite il se prodigue pour nous caser et à travers la pluie battante se met à la recherche d'un logis chez les fermiers alentour. Mais ce n'est pas chose facile et plus d'une heure se passe avant l'arrangement définitif. Avec les deux bonnes, je suis logée chez Mademoiselle CASSEZ. Je m'attends à voir paraître une petite vieille ridée .. quelque chose qui rime avec " Cassé" mais je me trouve devant la jeune institutrice, très sympatique et bienvaillante, qui desuite nous met à l'aide. Elle se dévoue pour nous faire oublier nos tracasseries, par mille et une attention délicate qui nous touche d'autant plus qu'elle se met à court pour nous procurer tout le confortable possible, car l'habitation est étroite (chez nous, nous n'en connaissons pas de pareilles)et trois logeuses importunes c'est beaucoup. Ma chambre est grande assez pour y glisser entre les deux parois un minuscule lit de fer, me laissant juste assez de place pour pouvoir sauter hors du lit, si bien que je suis obligée de faire ma toilette sur le rebord de ma couchette. C'est égal, l'accueil si cordial après cette journée de misère nous fait du bien et je pourrais dormir si le bruit ininterrompu du canon ne m'en empêchait.
Aurons-nous donc toujours à nos trousses ce son affreux et unique. Ce son de destruction et de ravage qui abat et détruit nos foyers et nous poursuit presqu'aux atibes les plus éloignés qu'il nous est donné d'atteindre ! ... En haut, au grenier, mes deux compagnes sont installées "à la gaurre, comme à la guerre" c'est bien le cas de le dire.

La vieille Césarie tousse affreusement. Bien tard dans la nuit, j'entends notre demoiselle qui lui apporte du lait chaud coupé de rhum. C'est le comble de l'attention. Mais aucune des trois se comprennent entre elles. Mes compagnes ne savent pas un simple mot de français tandis que la française est toute étrangère à notre langue. J'entends des "oui" des nonpas" des "merci" coupés de rires si communicatifs que je me mets franchement de la partie, tout en faisant la réflection que le tragique frise souvent le comique de bien près. Au loin des coups de canon font rage, ils éclatent comme le tonnerre prêt à foudroyer nos têtes. Le jour pointait déja que mes yeux ne connurent le sommeil. Bien-tôt, le lendemain redez-vous à la ferme où ont été hébergés le cocher et ses chevaux. La cannonnade semble se rapprocher davantage. Décidément, ce n'est pas pour rester ici, non plus, qouique tout notre monde ne demanderait mieux que de nous garder. De notre côté, nos sentiments sont identiques, mais on ne pourrait déranger ces braves gens à ce point en plus, il y a l'horrible crainte que les Allemands sont en train de percer là-bas vers la Bassée, nous causont un nouveau danger que celui que nous fuyions dans nos propres contrées. On se décide pour Licques, localité sise entre Calais et Boulogne. Pourvu que nous y trouvions l'accueil de Landrethun. Nous nous croirions heureux car je garderai toujours le souvenir ému de la gentille personne qui nous fit passer des moments charmants parmi l'angoisse sans nom qui fut notre apanage pendant ces journées de vagabondage forcé. Comme pour nous donner l'espoir, te temps s'est remis au beau, le pays devient plus accidenté, nous traversons des forêts majestueuses aux arbres énormes dont les feuillages divers, touchés par le magique baguette de l'automne feraient les délices d'un pinceau de maitre .. Toute la gamme des tons cuivrés s'y représente et du sein des bois, une bouffée d'air chaud avec l'odeur parfumée des pins et des hêtres vous caresse le visage et rafraichit les poumons. La route se fait tres rude, nous sommes obligés de descendre de camion, les chevaux ne pouvant faire la montée avec une si grande charge. On monte, on monte, on monte toujours, jusqu'à ce qu'un brusque tournant nous fait jeter un cri d'admiration devant le beau spectable que nous voyons devant nous. Les enfants s'effrayent, ils croient que c'est la mer, mais ce qu'ils prennont pour de l'eau est en réalité le sol enfoui à si grande profondeur qu'on en distingue à peine le fond. Tout autour d'une circonférence de lieues et de lieues d'immences hauteurs bordent cette vallée où d'une hauteur vertigineuse nous avons à descendre avec un attelage si lourd et des chevaux qui ne sont pas familiarés avec ces excontricités de terrain. L'opération est des plus dangereuses. Tout le monde est à l'arrière du véhicule, aidant à le retenir pour l'empêcher de glisser trop vite et à travers la route, disposée en zig-zag entre les roches, nous faisons la descente jusqu'au village, où, à notre arrivée, tous les habitants quittent leurs maisons et d'un air de com-

../...

misération viennent "inspecter" les nouveaux réfugiés.

Ma Toussaint 1914 !

Les évènements succèdent aux évènements. Nous vivons si vite et si intensément que les émotions semblent nous laisser indifférentes. Certaines jours mûrissent plus que des années d'existence. Ce qui il y a quelque temps nous eût fait frémir d'angoisse passe à présent sur nous comme sur des inconscients, certains que nous sommes que les lendemains nous réservent pire encore.. Il est 10 heures du matin. Là-bas au loin, la cloche du village égrène sa note cristalline dans l'air idéalement pur du matin, convoquant les fidèles à l'église et vient me réveiller de ma torpeur. Combien de temps ai-je passé ici ? Je ne saurais le dire .. mais longtemps déjà, mon regard erre sur ce qui m'entoure sans en voir la splendeur grandiose et émouvante. Il me faut un effort pour me convaincre que je suis à Licques loin, bien loin de mon petit coin natal, où se déroulent peut-être des tragédies sanglantes autour des êtres qui nous tiennent tant au coeur. Licques ! Mon regard enveloppe le petit village te voudrait en saisir tout le sublime qu'il représente pour le renfermer en moi et pouvoir me rappeler plus tard, son cadre idéalement beau et grandiose. A mes pieds, dans un trou, si bas qu'on en distingue à peine les toitures des habitations, se cache le village. Ses bouquets d'arbres émergent de ci de là.. lentement ici, brusquement là-bas, tantôt en zigzag, la route monte, monte jusqu'aux hauteurs d'où, perchée sur le rocher, formant plateau, je regarde et rêve à ce qui fût à ce qui est, à ce qui sera. Au dessus de moi, toujours la montée avec ses alternatives de saillies et de creux, de pointes à pic et de pentes inclinées, de verdure et de rocs calcaires. Du nord au sud de l'Est à l'Ouest les montagnes forment une ceinture immense emprisonnant l'horizon de leur hauteur émouvante et semblent garder jalousement des sites admirables qui s'éparpillent sur leurs flancs, Chaque versant parait d'un aspect différent. Ici piquée des tâches floconneuses de brebis broutant l'herbe, une cascade de verdure déferle vers la vallée .. la bas, la terre, soigneusement labourée, parait un tapis de mosaique aux tons estompés tandis qu'un autre pic étale toute la munificence de ses parties boisées. Certes au printemps, la beauté de la nature, sous le charme de la première poussée et dans l'éclat de sa fraicheur verte semble d'un aspect idéal et insurpasable mais je ne sais, pour moi, quel charme incomparable je trouve à la nature en automne quand la forêt drapée qu'elle est dans toute la splendeur de sa robe automnale, où toute la gamme des ors, des cuivres, des bronzes, des rouges, des mauves, jaunes et ocres se marie au vert éternel des vieux pins, parait idéalement belle ! La mélancolie qui plane sur elle s'accorde avec l'immense tristesse qui m'emplit l'âme et fait monter les larmes aux yeux.. ici du moins, on est à l'abri de tout regard indiscret.. et les larmes soulagent.
Les dix coups répétés du clocher me tirent de ma rêverie et me font redescendre des "hauteurs" (c'est bien le cas

de le dire) vers la triste réalité des choses. Par les dédales de la route, je descends lentement et m'arrête au tournant, où monté sur un soc de granit, un grand Christ étand ses bras de miséricorde sur les misères humaines et semble inviter les coeurs souffrants à venir se réconforter et chercher refuge près de Lui, le grand consolateur. Après diner, nous profitons du temps idéal pour faire un bout de promenade qui nous mène à la rencontre d'autres compatriotes de Dixmude. Père, mère, sept enfants dont le plus jeune est agé de sept mois. Famille aisée, très sympatique. Nous avons à rougir en comparant notre courage à celui qui anime ces deux parents, plongés qu'ils sont dans une situation autrement pénible que la nôtre . Au milieu du bombardement, ils furent obligés à s'enfuir en pleine nuit, ne pouvant emporter avec eux ni bagage, ni valeurs. Pour arriver à caser leur nombreuse famille dans la voiture, ils n'ont pu emmener leur servante. Les voilà en route depuis des semaines, toute la charge et l'entretien du ménage incombe à la dame, qui fait métier de servante, nurse et ménagère à présent mais qui supporte toutes ses vicissitudes avec une grandeur d'âme vraiment cornélienne. En nous présentant avec orgueil maternel, ses enfants allignés par raison d'âge, tous beaux et bien portants, son regard brille d'une force et d'une fierté surnaturelles et leur dit de chanter notre "Vlaamsche Leeuw". Là bas en terre d'exil, entonné par ces petits réfugiés, loin du cher home, détruit de fond en comble par les vandales, à travers le grondement incessant du canon, les circonstances prêtaient à leurs accents quelque chose de tragique et de sublime qui nous remue l'être entier.

Au loin, la patrie du "Vlaamsche Leeuw" était en train de s'emietter et supportait l'étreinte mortelle de l'ennemi redoutable prêt à l'écraser définitivement. "Zij zullen hem niet hebben" résonne à nos oreilles. Puissent-ils dire vrai et puissions nous à jamais chanter "Zij hebben hem niet gehad.

Nous consacrons notre après-midi de Toussaint à l'église que nous trouvons bondée de monde, mais qui, comme la plupart des églises ici, semble si délabrée et prête à tomber en ruines, l'intérieur concorde avec l'extérieur, tout est vieillot et désuet et combien nous préférons nos églises, claires, spacieuses et bien entretenues. La visite au cimetière est particulièrement pathétique. La nature dans toute la splendeur d'une admirable journée d'arrière-saison, nous gratifie d'une dernière caresse et semble concentrer tous ses efforts pour nous dédommager des rigueurs hivernales qu'elle nous réserve tantôt. Nous suivons la procession compacte qui se divise bientôt en petits groupes chacun cherchant la parcelle bien connue. Pas une tombe qui ne soit fleurie. Les movettes touffes des dernières fleurs, posées sur le petit clopin de terre de l'ouvrier, se mélangent, aus couronnes mortuaires adottées aux monuments riches. Un silence impressionnant nous environne, troublé seulement par le croassement d'un corbeau qui jette sa note sinistre au dessus du spectacle de tristesse alentour. Beaucoup de tombes sont fraiches, ce sont celles des soldats qui viennent de donner leur

sang pour la patrie. Un ruban tricolore flotte au dessus des fleurs, l'emblème sacré qui leur demanda le suprême sacrifice les accompagne jusqu'au bout et veille sur leur tombe, l'entourant d'une auréole de gloire.

Aucun être connu ne sollicite ici notre souvenir, mais notre pensée se rapporte là bas au loin, au petit coin de Flandre, qui abrite les restes de ceux et de celles que nous avons tant aimés. Père chéri, amie d'enfance tendrement aimée, parents et relations, ceux qui ne sont plus se mêlent à nouveau à notre existence et revivent notre vie comme s'ils n'en fussent jamais séparés. Ici, plus que là-bàs peut-être, nous sentons les liens qui nous attachent à eux et que mille distance ne peut briser ni faire oublier. Et si la prière vient de loin, elle n'en perd rien de son intensité, rien aussi de son angoisse, car l'on se demande si de nouveaux deuils, pour nous encore inconnus, ne sont venus s'ajouter à la liste déjà longue de ceux qui nous ont quittés à jamais.

La nuit tombe peu à peu. Le cortège rentre à l'église et la foule se disperse lentement. Là haut, un admirable clair de lune illumine la région de sa lumière argentée et étire sur la route l'ombre des fidèles qui silencieux rentrent chez eux.

Le retour à l'hotel nous réserve une autre surprise. Nous y trouvons d'autres fugitifs d'Ypres, famille nombreuse et toute éplorée qui de se sauver au moment où les shrapnels pleuvaient drû sur leur maison. En hâte, on jeta les fugitifs sur des wagons de bestiaux et les voilà en route pour la France.
Une nuit entière, plus une matinée, debouts entassés l'un contre l'autre, ils tombent de fatigue. Un de ces messieurs serre dans ses bras sa fillette endormie qui, malgré le bruit, le déplacement et les dérangements ne lâche pas le cou de son père, même pendant qu'il prend son souper. Quelle misère. L'arrivée de cette nombreuse famille rend l'hotelière perplexe. Où donc caser tout ce monde ? Toutes les chambres sont prises et nous n'avons à notre disposition qu'une large salle où des paravents séparent les lits. C'est tout se qu'il y a de disponible. Nous devons partager un petit lit de fer à trois personnes. Pour donner à celui-ci, un semblant de largeur convenable on l'a poussé contre le piano, dont le clavier sert à élargir la couche. Mais je suis si fatigueé que ce matelas improvisé me parait supportable et fais la sourde oreille aux notes aigues ou basses qu'un simple mouvement de ma part provoque.
Mais comme si la journée ne fit déjà assez fertile en évènements, au moment où le sommeil semble nous gagner on vient nous déranger en étalant un matelas au milieu du dortoir. Une boite de nos bagages sert d'oreiller, un drap roulé autour, et voici qu'apparait le personage destiné à jouir de ce lit de camp. Si creintées que nous soyons, nous nous tordons de rire. Une grosse fermière toute pamée, toute essouflée, une unité de 100 kilos au moins, arrivée de Boulogne pour faire le marché de Licques, est destinée à nous tenir société. Comme il manque de couvertures, les vêtements devront les remplacer et voici que nous sommes

forcées d'assister au déballage de la colosse. Je vous fais grâce des détails mais lorsqu'elle étire ses formidables "pattes" de son pantalon, j'éclate tout bonnement, et ne trouvant de mieux à faire, elle se met de la partie. Nous étouffons, Yvonne et moi, quand elle rôde autour en quête de certain "objet" de toilette indispensable dont elle semble vouloir disposer pour elle seule. Que ferons-nous demain matin ?? Enfin, le petit divertissement nous fait du bien.. le rigolo s'alterne avec le mélo, décidemment nous menons une vie de bohème. Je m'étire sur mon "matelas" c'est à dire sur mon "moëlleux clavier et après quelques demies-heures d'attente, m'embarque pour le pays du repos et des fêves.

Jour des morts. Il nous sera désormais impossible de séjourner davantage à l'hotel. L'accomodement est difficile et les frais sont trop grands pour continuer ce genre de vie, mais où aller ? Partout aux alentours, il y a encombrement. Par centaines les refugiés passent la nuit à la belle étoile et en plus dans les villes importantes telles que Calais-Boulogne etc., ne peut-on séjourner plus de 24 heures. D'après ce qu j'entends, on forme le projet de se rendre à Abbeville. Mon coeur s'arrête. A 120 km. d'ici. Soit 50 heures, davantage même, loin de toute communication de mon pays, toujours plus loin et plus loin. C'est à perdre le courage et pour quand songer au retour ? Puis la question matérielle qui se pose pour moi.. c'est devoir disposer de beaucoup d'argent, la vie étant bien chère, là bas, plus on approche le midi, plus c'est couteux et que faire ? Surtout que les opérations dans les Flandres trainent lamentablement peuvent, d'après les dires de compétents, durer des semaines et des semaines encore, et seront, hélas, il n'y a plus à s'illusionner, d'un effet terrible. Toute nouvelle qui nous parvient annonce les grands ravages causés soit par l'attaque allemande soit par la défense des alliés, tous nos environs paraissent rasés. Mon Dieu, quel retour nous attend.

Le bon Dieu nous aide. On parvient, après grande difficulté à se mettre d'accord avec un vieux rentier dont la maison inhabitée pourrait nous convenir. Pas de meubles ni d'us tensiles y sont disponibles mais la dame de l'hotel nous offre charitablement le strict nécessaire. Toute la journée se passe à nettoyer de haut en bas. Si bien qu'au soir l'installation est convenable.. au moins dormirons nous "chez nous" cette nuit.

3 Nov. 1914 - U grand désappointement m'attend ce jour - Depuis quelque temps, j'ai essayé de me procurer une place de demoiselle de magasin, caissière ou emploi quelconque à Paris dans des maison qui se fournissent ordinairement chez nous. Je n'ai pu réussir et reçois ce jour une lettre d'une grande maison me déconseillant de me rendre à Paris où je ne pourrai certainement me caser. Mes amis me conseillent de me rendre en Angleterre où il me serait plus facile de trouver un emploi, vu que je connais et parle la langue anglaise. Mon coeur se serre en pensant à l'inconnu qui m'attendrait là-bas. Mais le sentiment du danger que je courrai en faisant

la traversée surnage surtout. Avant-hier un nouveau bâteau vient d'être coulé dans le sas de Calais par les mines allemandes qui abondent dans le détroit. Environ quatre-vingts périrent les autres 200 passagers ayant pû être receuillis par le plus grand des hazards, par un bateau de passage dans ces environs. La semaine dernière un autre bateau heurta des mines. A moi aussi, pareille chose, attend peut-être. Que dois-je faire ? Mes deux petits cousins refusent catégoriquement de me suivre. Mais j'ai heureusement la tranquillitation de les laisser en bonnes mains. A la gare, où je me rends en quête de renseignements on ne peut me satisfaire. A cause de la guerre les bateaux partent irrégulièrement impossible de connaître par avance les heures de départ ou d'arrivée vers l'Angleterre. A bout de ressources, le coeur gros, mes pas me mènent inconsciemment à travers les dédales d'un petit chemin creux où nos explorations journalières nous ont fait découvrir une petite chapelle blanché à la chaux et dédiée à Notre Dame du bon Secours. Fut-il jamais titre plus engageant à âme souffrante que celui, inscrit au front de l'humble édifiée. Ici, bien seule, je peux déverser mes angoisses dans le coeur maternel de celle qui du haut de son petit socle blanc, semble m'offrir son bon secours en retour des larmes, qu'à défaut des prières qui ne viennent pas, je lui offre désespérément. La journée est doublement pénible pour moi car nous sommes au 3 Novembre, fête patronale de notre chère mère. Devant moi se déroule la vision habituelle de ce jour de fête familial. Bien loin, hélas, et dispersés partout sont ceux qui y participaient. Le son de fête est remplacé par le grognement du canon et nos voeux habituels seront substitués par nos prières pour la sauvegarde de celle qui doit passer, là bas, par toutes les trances, car les nouvelles qui nous parviennent sont loin d'être rassurantes. On s'accroche désespérément aux environs de Dixmude. Tout y est démoli et détruit, l'aspect est lamentable. Voilà ce que journellement les journeaux nous apprennent. Vingt fois je me dis "Je ne lirai plus les journeaux" et chaque matin mon oeil guette avidement l'arrivée du moindre rapport espérant qu'il sera peut-être favorable. Hélas, que de déceptions, que de désillusions.

Ce soir nouveau changement de décor. Notre maison ne peut héberger tout ce monde et force nous est d'aller quêter logement au village. Notre bonne étoile nous mène chez le pharmacien, Mons. HAMY, où Yvonne et moi, plus deux Messieurs, trouvons une chambre. L'accueil si touchant des maitres de la maison nous fait bien au coeur et dissipe notre anxiété.

Un sentiment de sureté et de repos nous prend lorsque Yvonne et moi entrons dans la gentille petite chambrette que Madame HAMY a préparée pour nous et qui nous semble plus attirante qu'une luxueuse chambre d'hotel.
Pour la première fois depuis des semaines nous nous trouvons seules et pouvons nous faire nos confidences à l'aise.

Le coeur joyeux et plein de reconnaissance, nous nous endormons d'un sommeil profond et réparateur.

4 Nov. Il parait qu'on a des difficultés au sujet de nos chevaux et du conducteur. On cause de réquisitionner nos bêtes, peut-être même nous faire évacuer du village. D'autres ennuis domestiques, cette fois viennent m'assombrir. Ce Mélange de personnes et de familles ne peut se faire sans d'inévitables frictions qui sont bien pénibles, parfois, les servantes se font difficiles, inabordables même. L'horizon s'alourdit toujours et jamais il nous vient une éclaircie pour relever le courage défaillant.

Tout à l'heure, j'ai lu dans le journal que la mer du Nord est fermée à toute navigation pour empêcher de nouveaux désastres jusqu'à complète épuration. Il ne peut donc y avoir question de gagner l'Angeleterre. Je respire ;; car rester ici me parait préférable. J'ai toujours l'espoir de recevoir ici quelque renseignement de notre coin tandis que là bas, ce serait impossible ou peu probable.

Il est dit que nous boirons le calice jusqu'à la lie . Nous venons d'apprendre que la ligne de combat y est déplacée au sud de Dixmude à Thourout et qu'un combat acharné a eu lieu entre cette ville et Lichtervelde. Il n'y a donc plus à s'illusionner, à ces moments mêmes on ravage là bas nos maisons, nos champs, nos terres et que dire de ceux restés au village ? Sont-ils bombardés au risque d'être enterrés vivants dans les caves ? Souffrent ils de la famine car sur l'ordre du Raizer on a enlevé les récoltes pour les envoyer en Allemagne ou fuient ils au hazard de ville en ville à travers les champs dévastés, les maisons en ruines ? Horrible problème qui se pose devant nous et dont la solution nous échappe mais ne nous laisse aucune alternative d'espoir.

Jeudi 5 Nov. Journée idéalement belle. Nous en profitons pour dégourdir nos membres et refaire le voyage de Landrethun. Nous nous sentons revivre à respirer l'air de la montagne si frais et et si pur, mais ce qui allège nos pas et relève nos âmes, se sont les nouvelles de notre pays qui nous donnent un peu d'espoir. L'état major allemand se retire de Thielt vers Gand donc, tend à quitter notre Flandre... C'est peu, mais se peu prend des proportions assez grandes. C'est un rayon de soleil dans nos âmes. Nous remercions encore le bon curé qui nous reçoit avec sa bonhomie habituelle et semble tout ému de notre démarche. Partout d'ailleurs on est content de nous revoir mais j'ai le désagrément de ne pas trouver Melle CASSEZ chez elle. Je lui passe mes meilleurs compliments, par l'intermédiaire du curé et nous rentrons chez nous, enchantés de notre promenade. Une note grave, toutefois, nous préoccupe. On nous a annoncé l'ordre du départ des réfugiés de Landrethun, devons-nous quitter Licques aussi ? et aller toujours en avant, plus loin, alors que déjà on s'est adonné la pensée d'un retour plus ou moins prochain ?

7 Nov. Cinq heures du soir. Je viens de faire une promenade au versant nord des montagnes. A mi-chemin de la montée, une terrasse, surplombée par les énormes hauteurs environnantes m'offre le plus délicieuc point d'arrêt devant le trou b éant ou s'engouffre le village, j'aime à venir voir mourir le soleil dans une apothéose de feu et de pourpre rosé irradiant le ciel de gerbes dorées, tandis qu'à l'Est, montant majestueusement derrère les crêtes lointaines la lune de sou éternel sourire semble narquer l'agonie de l'astre dujour dont elle s'apprête à prendre la règne. A mes pieds la campagne s'est tue, une écharpe de brume flotte sur elle, un brouillard monte de la vallée qui semble se receuillir avant de se draper dans le repos de la nuit. L'heure est belle et grave .. mais grave aussi redevient notre situation. Tout à l'heure, en faisant l'ascension, j'ai rencontré une procession d'évacués des villages environnants tout cela descend vers Licques où probablement nous aurons le même sort sous peu. Partir encore, partir toujours, notre calvaire s'étend de plus en plus.

Heureusement qu'il y a de par le monde des gens, qui ont le pouvoir de faire oublier momentanément aux réfugiés les tribulations qui les assaillent.
Si jamais quelqu'un mérite cet éloge, c'est sans contredit le pharmacien et sa dame "La providence des réfugiés". Voilà le titre qui leur revient. A la disposition toujours et pour tous, leur aide se manifeste partout où ils le peuvent. Pour nous sur tout ils sont si bons que nous nous sentons confuses. Leur attention trouve des délicatesses qui nous font maintes fois verser des larmes bien douces. Madame remplace pour nous notre mère, et Monsieur avec son caractère jovial et acceuillant nous a fait adapter sa maison pour "notre". L'illusion s'accentue encore quand au soir groupés autour d'un bon feu, la soirée s'allonge bien tard souvent, discutant les nouvelles de la guerre ou du pays, parlant de maison et de famille, projettant le retour etc. etc. Quand nous leur faisons part de nos inquiétudes, ils ont des mots si rassurants, des attentions si délicates que nous oublions le présent et reprenons espoir dans l'avenir. Une bistouille (boisson du pays) un délicieux cidre, des caramels, bonbons, gateaux.. Madame a toujours sa surprise en réserve pour notre arrivée. Yvonne surtout est la gâtée, celle-ci d'ailleurs se laisse faire, toute heureuse d'autant plus qu'elle a trouvé en la personne de leur petite nièce, Simone, une compagne et amie.

8 Nov. Hélas, oui, les nouvelle, les bonnes ~~nx~~ c'est à dire, nous font toujours défaut. Les Allemands s'accrochent chez nous avec obstination et les journeaux nous présentent une Flandre ravagée avec une vigueur jusque là inconnue. Aujourd'hui on annonce la destruction complète d'Ypres .. après Nieuport et Dixmude.. tout y passera, tandis que

d'un autre côté les nouvelles se contredictent d'une façon déroutante. On parle de retraite générale les Allemands xx transfèrent leur état Major plus loin hors de notre Flandre. C'est bon signe.. mais ?

9 Nov. Nous nous permettons une petite excursion, la première en l'espèce et encore est ce en chasse nouvelles. Calais n'est pas loin d'ici, en allant de pied jusque Guines et en y prenant le tram, le trajet n'est pas bien long. De bonne heure on se met en route mais le soleil ne veut se mettre de la partie. La pluie brumeuse qui tombe, limite notre horizon à notre entourage immédiat et nous empêche de jouir de l'admirable panorama devant nous.
A notre arrivée, le temps se remêt un peu et nous en profitons pour visiter la ville qui est assez vaste mais la plage ne présente aucun intérêt, quelques cabines, mais ni villas, ni hotels. On voit que ce n'est guere une plage de luxe mais celle de la bourgeoisie. L'industrie triomphe ici plus que tout.

11 Nov. Les jours succedent aus jours. Voilà 4 semaines que nous avons quitté notre maison et nous ne semblons pas avancé d'un pas. Combien de temps cela durera-t-il ? On cause ici de deux-trois mois avant d'un retour éventuel. Notre courage s'évanouit devant parielle perspective. Les jours se raccourcissent, il pleut depuis des jours, nous sommes confinées dans la chambre pour des semaines. Et si, par bonheur nous pouvions rentrer au pays, quelles ruines, quel avenir nous attendent ? Je me pose ces questions pendant les journées interminables que nous vivons. J'ai lu dans le journal, une annonce demandant une personne bien au courant de l'anglais. L'idée de me mettre à l'oeuvre pour parer à toute éventualité me poursuit et me revient avec insistance. Nos parents n'ont pas craint les sacrifices pour nous donner une solide instruction, comme le plus précieux des héritages. C'est bien pour moi, le moment d'en profiter et de me mettre à l'oeuvre. J'ai fait paraître ce jour une annonce au journal "Le télégramme de Boulogne" en quête d'une place convenable.

12 Nov. Nos messieurs se rendent à Bourbourg. Cette absence de nouvelles de notre coin est intolérable aussi s'est on décidé de se rapprocher du pays, coute que coute. Depuis deux jours déjà, nous attendons leur retour avec une impatience compréhensible. Mais il faut que nous buvions la coupe jusqu'à la lie. Vers le soir un militaire vient nous informer que tous les réfugiés belges doivent se rendre à Calais, tous indistinctement où les mesures nécessaires seront prises en conséquence. C'est le coup de grâce. Nous savons ce que cela veut dire. On veut nous embarquer pour le sud de la France .. être séparés l'une famille de l'autre au gré des organisateurs. Nous sommes affolées et courons chercher avis chez notre ami, le pharmacien, qui nous conseille de ne pas nous déranger avant le retour des Messieurs. Tard dans la soirée, ceux-ci arrivent avec les nouvelles qu'ils ont pu glaner en route. Par chance extraordinaire, ils ont pu pousser une pointe jusque Alveringhem, la ligne de combat, à peu près. Mais quant à rentrer chez nous, il

il ne peut en être question. Leur avis est que nous en avons pour longtemps et longtemps encore. Les allemands, loin de se retirer, se massent autour d'Ypres et environs et Dieu seul sait l'issue des batailles en perspective. Une compensation nous est donnée en apprenant que notre village ne parait pas avoir souffert autant que ceux du voisinage. Mais les misères de ceus qui y sont restés doivent être incroyables. Tout comestible pour homme et fourrage pour bêtes est réquisitionné. Les allemands prennet tout, chevaux, vaches, récoltes, marcahndises.. De qoui et comment vivra-t-on là bas ? Des questions que je n'ose me poser. Nous trouvons cependant une compensation chez nos hôtes qui s'ingénuent par mille et un moyens de nous détourner quelque peu de notre préocupation. Des fruits, des bonbons, des rafraichissements.. tout est à notre disposition; Depuis quelque temps, Madame nous avait fait la surprise d'un nouvel arrangement plus coquet, de notre chambre. Avec quelle tristesse nous y montons, sachant que peu de jours nous restent à l'occuper, elle nous était devenue si familière, comme un peu notre propriété à nous.

15 Nov. Notre départ de Licques est chose décidée. L'ordre est formel et nous ne pouvons plus nous y soustraire. On a vendu notre camion et nos chevaux, la perspective d'un retour plus ou moins prochain s'étant évanouie complètement. Ceci pour nous décharger d'un entretien couteux et non nécessaire. Avec un serrement de coeur nous avons salué, une dernière fois notre "vieux compagnon d'infortune.. notre "arche de Noë ". C'est comme une partie de nous-même qui s'en va. Il parait qu'à Paris-Plage, au delà d'Etaples, il y a déjà une colonie de réfugiés. Les messieurs se sont décidés pour cette localité et y ont pris bail de deux villas, ce serait impossible et moins commode de continuer à vivre en si grand nombre dans une seule habitation.

19 Nov. Notre dernière journée à Licques fût pénible. Le temps est si épouvantable qu'on redoute de sortir. Le vent souffle en tempête et brusquement, très tôt pour le 19 Nov., la neige tombe en abondance transformant les rues toujours boueuses de Licques, en mares d'eau où l'on s'éclabousse jusq'aux genoux. Il fait horriblement froid, c'est l'hiver en plein. Hélas notre chère maison.. combien à cette heure où nous courons l'aventure, elle nous parait enviable, unique, qu'importe que le vent souffle.. qu'il neige ou qu'il pleuve quand on a un coin à soi.. où blotti près du feu, on observe tranquillement les intempéries de la saison. Quel bonheur fût le notre, et combien nous l'apprédiames.. et qu'il dit donc vrai le vieux diction " On ne connait son bonheur que quand on l'a perdu".

Nous avons à faire nos adieux à nos chers amis qui n'auraient demandé mieux que de nous continuer leur hospitalité. Les bonnes gens ne savent comment nous combler. Nous sentirons doublement nos misères appès ces gâteries qui nous rappellent si intensément nos bonnes journées d'antan.

Le coeur navré nous prenons congé, emportant en nous à jamais le souvenir émue et reconnaissant de leur délicate et touchante attention qui contribua si grandement à rendre notre exil plus supportable. Nous sommes réciproquement trop émus pour trainer les adieux mais l'on se quitte sur promesse de se revoir encore.

20 Nov. 4 heures du matin. On se réveille à la hâte, le départ du train a lieu à 6 heures avec tant de bagages, enfants et vieilles gens, il s'agit de ne pas perdre une minute. Pour comble de malheur, Mme Monthaye s'est froissée une côte et peut difficilement se déplacer. La bonne de Mme DEMEESTER s'est foulé le pied tandis que Mme Vanhaute et la petite Godelieve souffrent de gros rhumes. Par surcroit, nous observons qu'il doit y avoir quelque chose d'anormal.. de la gelée, car nous grelottons de froid. A 5½ heures, nous nous mettons en route. Ah, de douloureux exode vers la gare de Licques. Jamais je ne l'oublierai. Il fait nuit encore, à grande peine on trouve la route. Le vent glacée nous coupe le visage. Il gèle à pierre fendre si bien que les rues inondées par la tempête de la veille, sont transformées en champs de glace. Tout le monde est chargé de paquets, les enfants se cramponnent à nos mains et devant moi, la vieille Césarie se traine tant bien que mal au risque de culbuter à chaque pas. J'ai à soutenir de toutes mes forces Mme Monthaye à qui le moindre faux pas pourrait être funeste et de l'autre côté, j'ai la sauvagarde du petit Aimé.
Le coeur bien gros, nous rampons en silence. La nuit qui nous entoure personnifie notre état d'âme et symboles vivants de l'exil, nous nous acheminons vers l'inconnu, guidés seulement par la lueur tremblante des étoiles qui scintillent au firmament.
Adieu Licques... peut-être .. au revoir.

Le train s'ébranle lentement et tandis qu'il pend l'espace, une première lueur grandit l'Est et s'épend peu à peu sur les alentours, nous permettant de jouir d'un spectacle grandiose. La contrée qui sépare Licques de Boulogne, le Boulonnais, présente une beauté sauvage et pittoresque au possible. Notre petit train contourne des hauteurs immenses s'accroche aux rocs abrupts, descend des vallées profondes ou passe au dessus de ravins vertigineux. C'est un vrai paysage Suisse, l'illusion est complète. Tout l'Est est embrasé par l'or rutillant du soleil qui se lève radieux et envoie ses rayons flamboyants de jouer dans la blancheur cristalline pour la transformer en milliers de brillants aux reflets chatoyants. Le spectacle est magnifique et se surpasse encore en approchant Boulogne où le givre qui tremble aux arbres des forêts en fait d'immenses pleureuses blanches qui se balancent dans l'air. Des hauteurs de St. Martin, la ville batie en amphithéatre s'étale devant nous, toute blanche et présente un coup d'oeil inoubliable.
Il est dix heures pour quand nous y débarquons et je profite de mon passage en ville pour y visiter un neveu du pharmacien de Licques qui a voulu me prêter aide dans la recherche d'un emploi. Sur ses instances répétées, je me permets d'y

accepter l'hospitalité afin de pouvoir chercher un emploi moi-même.

23 nov. Voici trois jours que je me trouve à Boulogne et trois jours que je bats la ville en quête du moindre emploi convenable, mais sans succès. Je suis reçue chez Mr. Hamy avec la même attention, le même dévouement que ceux reçus chez son oncle. Cela me réconforte, mais là-bas en ville.. Quelle différence. Il m'est impossible de décrire ce que j'ai souffert pendant ces trois jours de vaines tentatives. Toujours est-il que chaque fois que j'approche du centre de la ville mes jambes refusent de me porter et mon coeur s'arrête de battre. C'est que je marche de désillusion en désillusion. Le commerce ne va pas, on n'a pas besoin d'employés, on en supprime ou on les garde par charité ou a moitié-prix. Pour ne pas devoir me faire le moindre reproche à moi-même puisque tout parait détruit chez nous, il faut bien se résoudre à trouver quelque chose et je continue mon calvaire. D'aucuns sont rudes ou sarcastiques, d'autres grossier et communs. Une patissière me dit de passer par les cuisines des hôtels .. on a toujours besoin de relaveuses de vaisselles.
Ce petit mot pèse si lourdement dans la balance de mon équilibre moral déjà instable .. que je ne peux articuler une parole.. devrai-je en arriver là.
Machinalement j'entre dans le premier magasin ouvert où une dame m'acceuille si aimablement que je me surmonte un peu. Elle-même a déjà une réfugiée chez elle et n'était-ce le manque absolu de logement, elle s'arrangerait pour me garder. Mon visage bouleversé lui en dit bien long et lui fait sans doute supposer des privations physiques à côté de détresse morale car elle croit que j'ai faim et m'apporte une tartine, la coupe est pleine et déborde, j'éclate en sanglots impossibles à comprimer et tel un petit enfant j'y pleure toutes mes larmes. Je vois la bonne dame en faire autant.. elle ne me laisse partir que sur promesse de ne pas quitter la ville sans la revoir et me remet une lettre d'introduction pour une de ses amies.
Quelque peu réconfortée je lui adresse mes remerciements confus mais je ne peux plus continuer à trainer ainsi en ville. J'ai fait le possible.. et à la garde de Dieu. Entretemps une recommandation de Mons. Hamy me donne quelque espoir.. fin de la semaine je serai fixée. Plut à Dieu que ce dernier espoir réussisse.

Je rentre à Paris-Plage où je trouve tout mon monde confortablement installée. Les deux ménages se sont séparés et habitent chacun une petite villa. Me voici donc en villégiature forcée. J'en aurais beaucoup de bien si de plus heureuses dispositions pe permettaient d'en jouir davantage. Paris-Plage est la plage à la mode, la plage des parisiens, fréquentée en cité par plus de 70.000 étrangers, d'innombrables villas bordent les multiples rues qui coupent la coquette cité. On jouit ici, de toutes les beautés de la nature. Il y a la mer, la grande enchanteresse, qui retenue quelque peu par le cap Gabriel, s'infiètre doucement derrière les rocs pour pousser une pointe jusqu'Etaples.

En haut les rochers imposants de vastes dunes et par dussus tout la magnifique forêt qui borde le village disposée en masses touffues dont le vert éternel des pins encadre si joliment les coquettes villas dissimulées partout. De nombreux magasins attestent l'importance de la clientèle d'été. Aujourd'hui aussi il ya beaucoup d'animation mais pas bruyante car elle provient de personnes qui, comme nous, y cherchent un abri momentané et attendant le retour au pays qui pourrait trainer longtemps. Nous venons de lire dans le journal qu'en Belgique, on manque de tout, victuailles, combustibles. Pauvre pays et surtout, pouvres gens qui vivent là-bas.

25 Nov. Une grande joie m'arrive aujourd'hui en surprise. Je reçois une carde de mon amie anglaise à qui j'avais fait part de mon séjour à Paris-Plage, qui me donne l'adresse de mon frère et méannonce qu'il désire mon adresse pour me transmettre toutes les nouvelles possible.

Il se trouve en Hollande à Sluis chez un fermier. Ce premier signe de vie d'un membre de ma famille m'a bouleversée. Du moins je saurai quelque chose et je sais où trouver un des miens. Je lui écris en hâte avec prière de répondre au plus-tôt. Qu'il me tarde d'en connaître plus long.

29 Nov. Nous profitons d'une belle après-dinée pour faire la promenade à Etaples à travers la forêt. Quoiqu'en plein hiver, on peut se rendre compte que le pays a de quoi satisfaire les plus exigeants. Il doit faire délicieux ici en été pour y chercher la fraicheur à l'ombre des arbres magnifique, tantôt crochus, tantôt élancés qui couvrent les sentiers de leur manteau vert, renfermant les promeneurs dans leurs charmilles touffues, coupées à tout moment de pavillions rustiques de ponts encerclés, d'escaliers tortueux... la forêt s'étale ici avec une variété d'aspect, sans cette renouvelée. Ici, elle apparait sauvage et ombrabeuse, creusée d'énormes ravins plantés de pins aux torses convulsés, rampant le long du terrain, cherchant à cacher leur buste tortueux..
Là-bas, sur une crête voisine, c'est la clrairière où filtrent les rayons de soleil, tamisés par les feuikkages divers getant leur ombre futile sur le tapis moëlleux .
Parfois la montée conduit aux plates, formes qui dominent le paysage et d'où l'oeil embrase le panorama de la contrée..
Au loin, l'éternelle charneuse, se berce dans son mouvement de flux et de reflux, retenue à l'ouest par d'imposantes dunes, boisées qui font face aux collines lointaines drapées dans la brume grise d'une xxxxx après-midi d'hiver. C'est beau, c'est magnifique, mais la vision des plates-bandes ensenglantées de la Flandre se pose devant moi et efface l'impression de calme majestueux qui se dégage autour de nous.

30 Nov. J'ai reçu une lettre de mon frère. A mon retour on m'annonce la bonne nouvelle.. l'émotion fait trembler la lettre entre mes doigts. J'ai peur des nouvelles qu'elle contient et qui seront pour moi une délivrance ou un surcroit d'angoisse. Mais non .. à mesure que j'avance mon visage s'épanouit aux lignes réconfortantes qu'elle contiennent. Il me dit que tout va relativement bien chez nous. Ma mère et les soeurs sont restées chez elles ayant été empêchées d'exécuter leur projet de partir comme nous. Un officier vint réclamer leur che-

val et camion pour aller chercher les bagages des militaires à une gare voisine et au retour, tout départ fut impossible. Un furieux combat avait eu lieu dans notre rue entre les avant-postes des alliés et les premières lignes allemandes. Pendant cinq jours elles vecurent dans la cave, les balles sifflent autour de la maison et traversent les murs. Baïonette au canon, les Allemands firent eruption chez nous à la recherche des soldats alliés. Ma soeur Marie est obligée de les suivre dans tous les coins de la maison, du jardin et des étables escortée par la bande, révolver au poing. Quels moments d'angoisse indescriptible elle doit avoir vécue là ... et quelle chance de trouver nos dépendances libres car c'eût été pour toute le famille le meurtre inexorable. Grâce à Dieu, on l'a échappé belle. Depuis six semaines la maison pullule d'Allemands. Le salon et le bureau sont aux officiers et les étables et la cuisine aux soldats et à leurs montures. Libre accès partout et à tout instant leur est aù-ordre de coucher portes ouvertes avec lumière à l'intérieur.. Quelles nuits ont elles dû passer ? Plus d'insomnie que de repos, sans doute. Aus repas que notre mère doit leur préparer, un soldat controle et surveille toujours.. Ont-ils peur qu'elle ne les empoisonne ? Tout ce qu'ils ont trouvé de beau et de bon dans la maison leur appartient, cela va sans dire. Après avoir dévalisé notre armoire à provision et fait préparer avec le contenu un repas excellent, l'un d'eux a l'effronterie d'inviter solonellement ma famille à venir partager "son diner". Mais l'essentiel est que jusqu'ici aucun malheur ne leur est arrivé. Le bon Dieu les a protégés d'une manière spéciale et je mets mon espoir dans son secours perpétuel.

4 Déc. Quelle vie est la nôtre. Toujours des alternatives d'espoir et de crainte... d'illusions déçues aussitôt que suscitées. On a annoncée une sensible avance ... l'armée alliée serait déjà à Staden.. Ce jour là, on nous met sous les yeux l'annonce d'une terrible bataille en perspective dans les Flandres. 700.000 allemands y sont massés. Que va-t-il advenir de notre contrée et des nôtres. L'angoisse nous reprend de plus belle et nous fait payer chèrement le petit moment de répit que les évènements semblaient vouloir nous accorder.

7 Déc. La mauvaise saison nous confine dans nos chambres. Les jours se succèdent lamentablement tristes. Ils nous apportent quotidiennement pluie, vents-rafales. Par la fenêtre nous observons les éléments décahinés qui nous entourent. Le vent venant du large, souffle en tempête, balaie notre rue et lance en tourbillons les flaques d'eau qui transforment la rue en marais. La nuit surtout, ces forces furieuses font trembler les habitations sur leurs bases et le son plaintif du vent a quelque chose de lugubre. Depuis quelque temps, je passe des nuits blanches. Tant d'émotions et de tourments ne peuvent passer sur moi sans y laisser leur empreinte sensible qui suffirait à ébranler une santé plus forte que la mienne. Je crains de devenir malade. Un médecin de Dixmude, réfugié comme nous à Paris-Plage me recommande le plus grand repos et tout le calme possible.

Le m'efforce, tant bien que mal, de la faire mais j'ai de nouvelle préocupations au sujet de ma valise de dentelles, remise à Alveringhem à notre voisin, qui s'était chargé de l'enterrer, pour toute sécurité. A ce moment là, personne de nous n'eût pu supposer que nous serions des mois avant de retourner au pays. Sachant cela, je n'aurais certes pas risqué de les enfouis où l'humidité du sol devait les abimer, inévitablement. Si je les avais ici, je pouvrais en outre les préserver et en disposer pour mes nécissités. La vie est très chère ici, l'argent que j'avais emporté à mon départ s'écoule rapidement et du l'impossibilité de me procurer un emploi, je pourrais chercher à les placer, sinon en France, où tout commerce de luxe est mort, du moins en Angleterre. Mais comment rentrer en possession de ma valise ? Alveringhem est la ligne de feu.. personne, aucun civil n'y est admis. De plus, le risque que je cours à la voir volée. Si je m'adresse à des personnes inconnues. Je ne sais que faire. Je demanderai conseil à mon cousin Oct. Demeulenaere, habitant Hondschoote, réfugié, chez un ami Mr. Malengier et qui pourrait peut-être m'aider d'une façon quelconque.

10 Déc. Quelque chose d'anormal se passe.. car j'entends quelqu'un arriver comme une trombe dans ma chambre. C'est Paul qui tient une lettre en mains. Cette fois-ci c'est Rachel, ma soeur résidant à la frontière Hollandaise qui m'écrit, me transmettant une lettre de ma mère et de mes soeurs, et qui lui est parvenue.. de Berlin.
Je relis deux fois, car je crois me troper, mais c'est bien par l'intermédiaire de nos ennemis qu'elles ont pu correspondre. L'état major allemand loge chez nous, s'est chargé de faire parvenir la lettre à bon port. Quelle chose étrange que la guerre. Les Allemands qui veulent nous faire cette faveur. Heureusement, car toute communication par la Hollande est coupée, donc, aucune nouvelle en perspective. Le bon Dieu y pourvoit d'une façon imprévue. Joseph Monthaye, le père de mes jeunes cousins est déjà venu chez nous en quête de nouvelles de ces deux enfants et de moi-même. Il nous fût impossible de leur en faire parvenir et je ne comprends que trop bien l'angoisse qui a dû être la leur.
On vient de recevoir enfin des nouvelles de notre soeur (Bertha) réligieuse aux environs de Gand et qui donnent un véritable appaisement car nous étions très inquiètes de son sort. Marie m'annonce qu'elle s'informe autant que possible près des prisonniers des allemands (donc nos propres soldats ou ceux de nos alliés) et que ceux ci ne se plaignent pas trop. Ils ont une nourriture suffisante et peuvent avertir leur famille. Mais une ombre plane sur toutes ces bonnes nouvelles. Notre vieille servante n'a pu supporter l'émotion de ces journées de terreur et s'est affaissée, paralysée d'un côté par suite d'une crise cardiaque. Ceci me donne grand chagrin. Elle est à notre service depuis 70 ans, et a élevé successivement grand'mère, mère, et nous autres.

Elle nous fût toujours dévouée comme membre intime de la famille et considérée comme telle par nous tous. Pauvre vieille. Nous ne la reverrons plus .. et cela me peine profondément. Mais ce qui chagrine davantage, c'est l'annonce d'une indisposition de notre mère.. surmenage .. dit-elle.. pour ne pas m'effrayer sans doute. J'ai bien peur, c'est inévitable d'ailleurs, qu'elle aussi ne subisse le contre-coup fatal de ces passages écrasants. Je connais sa force de caractère et d'énergie peu commune, en face de l'épreuve, mais on ne peut trop présumer de ses forces, qui, après tout, ont une limite. Une religieuse est chez nous pour soigner la servante. Je ne peux m'empêcher de craindre que c'est pour mère plûtôt. Puisse Dieu nous la conserver en bonne santé.

14 Déc. Aujourd'hui, deux lettres réconfortantes pour moi. Une, de Licques de la part de Mr. Hamy, me renouvelant son invitation à venir y passer les fêtes de Noël pour mieux nous aider a tromper le temps d'exil. Délicate attention que nous touche sensiblement et que nous sommes toutes prêtes, Yvonne et moi, à accepter avec empressement. La seconde de la part de mon amie anglaise, Thérèse, qui me fait part que la soeur Dorothée, mariée, habitant les environs de Liverpool et dont j'ai gardé le meilleur souvenir désire vivement que j'aille lui tenir société pendant la durée de la guerre. Elle me propose de passer chez elle quelques jours avant de me rendre à et m'assure d'avance que tout le possible sera fait pour me rendre le séjour comfortable. Je me sens revivre quelque peu. Pourvu que j'aie mes dentelles, je ne demanderais pas mieux. De cette façon, je pourrais joindre l'utile à l'agréable. Les nouvelles du pays aussi, s'améliorent. Enfin, les Allemands, forcées par l'inondation et le feu des alliés, se préparent à la retraite. Quel soulagement pour nous. Voir hors danger immédiat nos chers proches qui ont connu des semaines d'angoisses. Ne plus les savoir en butte aux exigences de la soldatesque ennemie. L'air que nous respirons semble vouloir se dégager et l'atmosphère lourde de menaces s'éclairsit quelque peu pour nous. Avec anxiété nous dévorons les journaux porteurs de nouvelles meilleures, les unes que les autres.. Retraite il y a, mais combien sont-ils tenaces. Ils s'accrochent à nos villages, nos chaumières avec l'énergie du désespoir. La plaine flamande, trempée de sang et de boue, les fascine, ils la sentent se glisser de leurs mains et s'y cramponnent comme le noyé à sa planche de salut.

17 Déc. Jour de joie et de liesse .. le premier en l'espèce depuis de longs mois. Nous sommes en route pour Licques. Depuis les premières heures du jour, Yvonne me reveille de peur de n'être en retard pour notre train, et nous voilà à la gare avec trois quarts d'heure d'avance de peur de le manquer. Nous sentons les dispositions d'un ecolier quittant le collège pour des vacances qui promettent. C'est que, nous aussi, savons l'acceuil qu'on nous réserve là-bàs et qui promet beaucoup.

23 Déc. Nous finissons notre première semaine de séjour à Licques.

Ce qu'elle fut est inscrit à jamais en nous en lettres ineffaçables. Il faut avoir connu les heures d'abandon et de délaissement pour mieux gouter les délices d'un intérieur où l'on se sont "chez soi" et qui vous donne l'illusion de votre propre milieu.. Avec regret nous comptons les jours qui s'envolent si rapidement à présent, alors qu'ils nous parurent naguère d'une lenteur désespérante.
C'est que l'imagination a des ailes que le bonheur rallonge et étend indéfiniment mais qui s'abattent et se rétrécissent au contact du malheur. Nous avons largement profité de nos beaux jours. C'est un petit oasis au milieu d'un désert... une touffe fleurie dans une campagne désolée.. Ceuillons les fleurs, profitons de la fraicheur du lieu en remerciant nos chers hôtes qui nous les tendirent, si gracieusement et le bon Dieu qui par leur intermédiaire voulut nous en faire profiter.

24 Déc. Quelle joie et quel bonheur. Nous fêterons la Noël ici en famille. Déjà l'on s'apprêtait à partir, que sur les instances répétées de la famille nous nous permettons de prolonger notre séjour ici et nous sourions à la perspective d'un Noël passé, non en réfugiés, mais en famille, en intimité. Comme il est vrai qu'un bonheur n'arrive jamais seul une lettre de mon frère en Hollande vient me trouver ici. Les dernières nouvelles transmises sont toujours rassurantes. Rien de grave d'arrivé jusqu'ici et déjà pour nous, montent, petit à petit dans l'horizon encore chargé de gros nuages, les rayons dorés, précurreurs du grand orbite libérateur qui tantôt se lèvera et nous apportera sa chaleur et sa lumière réparatrices. Une raison de plus pour rester nous est donnée par notre cousin Oct. Demeulenaere qui se chargera, m'écrit-il de me faire parvenir ma valise en souffrance à Alveringhem. Pourvu qu'il réussisse. Si jamais, cependant quelqu'un me la rapporte, ce sera certes luis avec son initative, et ses dons débrouillards. S'il échoue, je devrai en faire mon deuil. Je lui demande de donner réponse, ici, à Licques, d'où, pour m'éviter de grand déplacements je partirais à Calais à sa rencontre. Une autre, lettre me parvient presque en même temps de Dorothée, mon amie de Meols, qui me répète son invitation et insiste de me la voir accepter. Le ton affectueux de la lettre m'engage plus que tout à l'accepter et je viens de lui écrire, si les circonstances le permettent, le plaisir que j'aurai de la revoir après tant d'années.

- Veille de Noël 1914 -

Il est dix heures du soir. Au dehors les étoiles brillent au firmament et scintillent d'un éclat inaccoutumé. La température s'est brusquement abaissée, l'air a pris une limpidité de cristal. Il gèle à pierre fendre. C'est Noël tout plein. Le bon Noël d'antan où l'on se serre autour du feu et où l'on aime à suivre les caprices des flammes en une folle sarabande. Je me rendrai ici à ma première messe de minuit. Qui donc dirait qu'elle se passerait à Licques.. en exil. Minuit chrétiens, c'est l'heure solonelle. Ah ! qu'en

cette minute il nous revient, ce chant du pays, avec une émotion, un recueillement indescriptible. Nous entendons en nous ses accords mélodieux, son élévation sublime nous transporte et nous fait revivre des heures lointaines.
L'église est toute pleine, bondée jeunes, vieux, riches, et pauvres, tous ont tenu à faire acte de présence. Devant moi s'étale la crèche toute simple et naïve, si jolie cependant avec ses touffes de lierre grimpant, ses roches artificielles, ses brebis paisibles, ses bergers émerveillés, ses rois majestueux quoique humbles et la sainte famille effacée comme anéantie devant la crèche où sourit le divin Enfant, s'efforçant à étreindre l'univers de ses petits bras tendus, et tandis que, apportés par les anges résonnent dans la petite église, vieillotte et désuète, les accords divin du "Gloria in excelsis deo, et in terra pax hominibus.. " du coeur angoissé monte la supplication éperdue que nos prières veulent forcer à faire descendre sur nous. Paix sur terre. Quel bien nous parut plus enviable, quel mot plus plein de promesses, quel souhait plus pressant. Parents désolés qui supplient pour leurs fils, femmes éplorées qui tremblent pour leurs maris, pauvres orphelins qui réclament leur père, réfugiés sans patrie qui tournent leurs regard vers leurs cités en ruines... leur sol natal trempé de sang et de pleurs. Paix sur terre. Jamais on ne la désirait et ne la suppliait plus ardemment, et voilà qu'on entend un bruit sourd que les accords de l'orgue ne parviennent pas à étouffer, un bruit unique, persistant et rapprochant, au loin le canon tonne, l'air résonne de son grognement sourd qui se répercute à l'infini par monts et vaux. Quelle antithère. A l'heure bénie où le Dieu des armées s'anéantit pour apporter sa paix divine aux hommes, ceux-ci se disputent à coups de crosse et de canon, et baignent l'Europe dans une mare de boue et de sang. Paix sur terre. Non jamais Noël ne verra chant plus approprié, plus sincère, plus poignant que celui de cette année 1914.
L'église se vide.. les accords se taisent.. les ombres se faufilent le long des chemins, le grand calme de la nuit renait alentour, seul le bruit du canon gronde au loin et déclure l'air de ses sourds mugissements.
Le matin nous apporte le calme. La nature a revêtue sa parure d'hiver. Chaque arbre, chaque branche scintille au soleil levant et fait briller sa robe de givre diamanté. Les rouge-gorges se pavanent dans les branches et jettent leur note gaie dans l'atmosphère seraine.. Nos coeurs aussi se sentent en harmonie avec la nature et acceptent volontiers le bonheur que des coeurs généreux préparent pour eux.

Un diner de circ-onstance nous est offert et les maitres de la maison s'ingénuent à nous offrir nos plats préférés des friandises à notre goût et ils nous enveloppent d'une atmosphère si chaude, si familiale que nous sentons tout heureuses. Pour que l'illusion soit complète, Madame nous a préparé des crèpes, plat de circonstance pour nos soirées de Noël habituels.
Je me demande de quelle manière nous pourrons rendre quelque peu le bonheur goûté ici ? Déjà nous avons l'espoir de pouvoir les recevoir un jour, à notre tour et nous nous effor-

cons à l'avance à trouver moyen de les compenser dignement. Yvonne a le projet en tête d'inviter Simone chez elle pour des semaines.
D'ici là, espérons que notre pauvre patrie aura quelque peu repris sa physionomie d'antan et que les traces de l'horrible rafale qui fouillit l'engloutir toute, auront disparu sous l'effort suprême d'un peuple qui ne veut pas mourir.

29 Déc. Je n'ai aucune nouvelle de mon cousin. Je lui ai proposé rendez-vous à Dunkerque pour m'y faire remettre ma valise. Depuis huit jours, je suis dans l'attente. Cela me parait long, car je crains de désobliger nos hôtes en profitant trop longtemps de leur bonne hospitalité. Madame Hany vient d'être indisposée. Heureusement elle s'est remise. Sinon nous n'aurions osé rester plus longtemps. Nous nous sommes efforcées de nous rendre utiles et tâcher de la remplacer quelque peu aux occupations ménagères.

1 Janvier 1915 Premier jour de l'an. En ouvrant les yeux à l'aurore nouvelle une sensation d'immense tristesse, de découragement insurmontable s'est emparé de moi. Premier jour de l'an. Que de douces émotions, de joyeuses surprises ce mot ne représentait-il pas, les ans passés. Que de souvenirs douloureux, de pensées pénibles de rappels désolants, il nous apporte ce jour... Visite à la chambre de mère bien avant l'aube, souhaits mutuels, cadeaux réciproques, présentation cérémonieuse du "punch au spéculaus" par notre bonne vieille servante, aujourd'hui morte peut-être. Tout cela passe devant moi en une vision que je voudrais éviter mais qui s'obstine à me suivre. Au dehors, l'aube nous fait cadeau d'un ciel bleu d'azur parsemé de petits bouquets ouatés, chassés par une brise légère.. C'est de bon augure. Puisse le calme serain de l'atmosphère symboliser notre prochain repos et imminent retour à la paix tant désirée. Notre impression douloureuse se dissipe aux efforts constants que Mons. et Madame Hammy font pour remplacer les absents... ils devinent les regrêts qui flottent dans nos yeux et ne nous laissent guère le temps de penser.. de regretter. Nous serions bien ingrates si nous ne répondions à leur attention en nous efforçant de participer aux distractions dont ils nous entourent.

3 Janv. Réponse enfin de la part d'Octave qui m'écrit qu'il préfère me voir à Hondschoote et me remettre lui-même ma marchandise. Seconde lettre de Paris-Plage où l'on réclame ma présence pour le lendemain pour affaire urgente. Que faire ? Si je pars pour Paris-Plage, je perds ma chance unique de rentrer en possession de mes dentelles qui m'ont déjà donné tant d'inquiétudes. Je me décide donc pour Hondschoote.

Ce jour on reçoit à diner le père de la petite Simone, qui a chez lui, à Ballinghen, le dépot des soldats berges en repos. Par surprise, il emmène un des supérieurs, un ancient brasseur d'Enghien. Il est mon voisin de table et tout naturellement la conversation tombe sur les affaires de notre pays. Il me certifie que les Allemands ont déjà évacué notre village. La nouvelle est si bonne que je n'ose la croire. Si c'était vrai cependant. Comme il me voit toute incrédule, il me propose d'écrire quelques mots à ma famille et me

certifie qu'ils leur parviendront sous peu. Journellement des soldats partent pour le front et il se charge de les faire parvenir à bon port. Plein de joie, Yvonne et moi nous griffonnons quelques mots à la hâte. Nous y mettons tout notre coeur, toute notre âme. Quelle surprise pour eux là-baàs, de recevoir d'une façon si imprévue une lettre directe des enfants ixilés. Et quelle ivresse pour nous de penser que nous pouvons leur causer directement après de si longues séparations. Bon voyage, bonne chance, cher petit soldat, messager de deux âmes en détresse... puisse notre coeur vous montrer la route et nos voeux ardents vous protéger de tout contretemps.

Ma journée s'achève en préparatifs pour mon voyage de demain, voyage qui s'annonce comme devant être très difficile et ennuyeux, sinon impossible. Je m'en rends compte en cherchant mon passeport chez le maire de Licques qui tombe des nues à ma mention "Hondschoote" et me rit tout bonnement au nez. Il me conseille de renoncer à mon projet, ou l'impossibilité de l'exécuter car des ordres formels, rigoureux sont donnés depuis une dizaines de jours pour supprimer tout voyage dans cette direction là. Il y a quinze jours j'aurais pu y parvenir encore, mais à présent, trop de trahisons, tropt d'espionnage ont été découverts, que l'on me dit de désespérer d'y arriver jamais. Jusqu'à Calais, seulement, j'obtins un passe-port.. donc sans avance pour mon voyage. Partout où je m'informe, j'entends la même chanson décourageante.. vous ne réussirez pas. Cette nuit là je ne dormis guère, me rendre compte de ce que j'aurai à passer d'ennui insurmontable, peut-être.

Voyage à Hondschoote.

De bonne heure, je suis sur pied. J'ai reçu de Mons. Hamy une excellente recommandation pour un de sés amis, Mons. Pierret, notaire à Licques, qui est lieutenant à l'Etat Major de Calais, et dans laquelle il lui demande de me procurer le passe-port tant désiré, ce qui lui fera personnellement grand plaisir en même temps qu'à moi, service aussi inestimable qu'urgent. Pour ne pas perdre un temps précieux, je demande à un Cortemarcquois qui habite Licques comme nous, de me conduire en voiture à Guines d'où je prends le tramway pour Calais.. et en route pour l'Etat Major. Un militaire belge s"offre pour m'y conduire mais croit aussi à l'impossibilité d'obtenir satisfaction. L'entrée au bureau d'un Etat-Major a toujours quelque chose de solennel, mais à présent, c'est avec crainte qu'on passe devant une double rangée de sentinelles qui semblent s'amuser d'avance de la déconfiture qui nous attend tantôt. Madame désire ?? Pardon Monsieur, je voudrais causer à Mons. Pierret. Ce Mons. Pierret me semble assez important, car dès que j'enonce son nom un supérieur (aux magnifiques appliques et galons dorés) se dérange lui même pour le chercher. Quelques instants plus tard, un monsieur entre qui interroge du regard les personnes présentes. Je reconnais entre ses doigts la lettre de Mr. Hamy et me porte résolument au devant de lui. C'est un personnage très chic distingué, beau soldat et cependant très affablé.

Il prend connaissance de ma requête mais semble soucieux. Il s'installe devant son bureau et je le vois écrire une note. Après quelques minutes qui me paraissent un siècle, il me fait part qu lui-même, étant dans l'impossibilité de me délivrer un passe-port, j'aurai à m'adresser au gouverneur militaire en gare de Calais, munie de sa lettre, où il m'assure avoir fait tout son possible pour m'obtenir la faveur. "Je doute, toutefois, que vous réussissiez, me dit-il, mais risquez le toujours. Il prend congé de moi, non sans s'être informé si je me plaisais à Licques et m'avoir chargé de ses meilleurs compliments pour le pharmacien et sa famille. Je m'achemine vers la gare de Calais, avec mon courage dans mes bottes. Si ce Mons. aussi désespère de me voir reussir. Rien d'ailleurs pour m'encourager quelque peu. Je surprends la conversation de deux geunes gens qui viennent de quitter le gouverneur avec refus formel de passage. A mon tour bientôt. Mais qui ne risque rien, n'a rien. Deux petits coups sur la porte ... et une voix qui crie .. Dérangé de nouveau ? Eh bien, oui.. que voulez vous ? J'entre et un haut personnage, au regard dur, mouvements fébriles et une voix de stenter, me toise de la tête aux pieds. Eh bien ? Je n'ai guère de temps à perdre. " Pardon Monsieur, je voudrais un laisser passer pour Hondschoote - Pour Hondschoote ! vous plaisantez sans-doute.. vous n'y pensez pas ! pour Hondschoot jamis de la vie, on ne passe plus par là.
D'une voix que j'efforce de raffermir, je le prie de prendre connaissance d'une petite recommandation à son adresse. Des lettres ! on connait le vieux truc.. non, non, c'est non.. passez Madame, vous pouvez vous retirer. La désespoir me donne la hardiesse d'insister. En dépit de ses maugréations, malgré ses protestations, je lui explique que j'ai une valise qu'un cousin m'a souvée au prix de grandes difficultés - que j'en ai un besoin urgent, immédiat étant sans ressources et ne pouvant vivre plus longtemps aux dépens d'autrui.. C'est possible madame, je regrette, mais on ne passe pas. Votre cousin, votre cousin, c'est toujours cousin quand on veut .. écrivez le de vous apporter lui-même la valise;; et la question est résolue.. Mais Monsieur les mêmes difficultés que j'endure l'attendent. Envoyer .. indiquez-moi seulement le moyen de le faire... on n'expédie ni paquets, ni objets fermés, pas de télégrammes .. ni téléphone .. Assez! qu'en sais-je .. écrivez qu'il l'apporte ici, lui-même.
Je sens mon dernier espoir s'évanouir. Monsieur le Gouverneur permettez-moi d'insister pour vous présenter la lettre de Mons. Pierret.. Pierret ? ah ! c'est de lui ? .. A ce nom, je vois qu'il baisse pavillon et que le ton perd un peu de son arrogance. Si je réussis, c'est grâce à Mons. Pierret... D'un brusque mouvement, il déchire l'enveloppe et lit mon introduction... mais ne parait pas encore incliné à me donner satisfaction .. et toujours , et toujours la même réponse .. "Qu'il l'apporte lui-même. A bout d'expédients, je veux jouer mon dernier atout..
Je dois avoir la figura bien bouleverée car la sécretaire personnage qui me semble bien plus symphatique que son chef, voit mon émotion suprème et veut intervenir en ma faveur.. Monsieur le Gouverneur, Madame est une Belge. Oui, Monsieur, je suis belge, et j'en suis fière! Merci de votre intervention, mais j'ai l'expérience à cette heure, combien il est

pénible d'être régugiée belge ! Ce n'est pas la faute à nous n'est-ce-pas, d'avoir à traverser des heures si pénibles et douloureuses et d'avoir à trainer nos misères de par le monde. La Belgique a fait son devoir tout en rendant à la France un service inappréciable. Puiss-celle-ci ne jamais l'oublier. L'émotion m'étraint et j'ai peine à continuer. Un silence tombe entre nous, troublé seulement par le grattage de sa plume sur le papier. Voici, mademoiselle, votre laisser-passer ... à quand votre retour ?.. Immédiat Monsieur, je vous assure que je ne le prolongerai une minute au delà du strict nécessaire. Je remercie.. comment, je ne le sais. En sortant je faillis culbuter la sentinelle. Je lui fais part de mon bouleversement en m'excusant, bouleversement facile à voir, d'ailleurs. Ça ne fait rien, Mademoiselle, vous n'êtes pas la seule, croyez le, tout le monde est de même qui sort d'ici. Bon voyage, dit-il.

Je respire enfin. Le temps d'aller prendre un morçeau et je m'installe dans le train pour Dunkerque.
A présent seulement, je me rends comte de la difficulté que j'eus à réussir et un soupir de soulagement m'échappe quand je sens le train s'ébranler lentement.

En avant donc pour Hondschoote. Nous mettons 3 heures pour arriver à Dunkerque, gare terminus où j'ai à prendre un autre coupon pour Bergues. Ici, déjà commencent les difficultés. Pour sortir de la gare, afin de se procurer au guichet de coupon, controle minutieux, pour rentrer en gare, même triage rigoureux. Il m'a fallu une demie heure avant de pouvoir rentrer à la salle. Ici, nouvelle halte à l'intérieur pour un autre sauf conduit pour Hondschoote. A chaque arrêt, nouveau passé-port, controlé et signé par le commandant en gare et le détenteur du passe-port lui-même. Chaque feuille a son numéro qui est attaché sur la personne pour vérifier soigneusement et controler tout mouvement. Après toutes ces démarches je peux prendre le dernier train qui se rend à Bergues à 7½ heures du soir tâchant de me rapprocher le plus près possible de mon but de voyage, Peut-être que là-bas, j'aurai correspondance pour Honschoote. Je m'informe près des compagnons de voyage. D'aucuns disent que je ne peux y arriver, d'autres certifient que je pourrai prendre un vicinal ... ce sera à voir.
Arrivé en gare de Bergues, je m'attarde afin d'obtenir du controleur le plus de renseignements possible, mais je ne suis pas longue à me rendre compte qu'il ne s'agit pas de s'attarder. On m'a mal renseignée, et je ne peux avoir de tramway qu'au lendemain vers midi... en plus, comme il est huit heures moins cinq .. j'ai juste cinq minutes devant moi pour chercher un logement, Bergues étant ville fortifiée, proche de la ligne de combat, toute circulation, tout mouvement étant strictement défendu après 8 heures. Toute maison doit être fermée, toute lumière éteinte et les personnes qui enfreigenet l'ordre peuvent être arrêtées comme espions.
Que faire ? Une tête plus solide que la mienne s'y perdrait en l'occurence.
Je n'ai pas de chois... je me recommande à Dieu et m'aventure dans la ville . Dans la ville, dis-je est-ce ville ou village

ou un trou perdu au bout du monde ? Une petite pluie fine s'est mise à tomber, un ciel si noir, si opaque que je ne distingue ni route, ni pavés, ni maisons, ni ville ... A vint mètres de moi, à travers une lucarne, perce un mince filet de lumière, mais je n'ose m'y diriger de peur de perdre le pavé. Si seulement, je trouvais le chemin de la grand'place pour l'hôtel du Cheval Blanc où nous logions au début de notre odyssée. Je continue à ramper à la garde de Dieu. Mais il me semble que le terrain baisse et que je descends. Une tentation de fraicheur me frappe le visage... je crois me trouver près ou devant un ruisseau. (Le lendemain, je sus que c'était la ceinture d'eau qui entoure l'enceinte fortifiée de la ville. J'aurais bien pu m'y noyer ne pouvant dinstinguer l'eau de la terre).

Heureusement, je sens un bout de parapet qui me conduit jusqu'au pont devant la porte d'entrée.
Deux sentinelle à l'avant et deux à l'arrière ... elles braquent leurs lanternes et leurs bayonnettes sur moi et me donnent l'ordre de m'arrêter et de montrer mes passe-port et sauf conduit. Rentrez à l'instant, il est grand temps, sinon on vous arrête. Je leur demande le chemin pour l'hotel, mais ils ne peuvent me renseigner étant étrangers à la ville. Je sens mes jambes fléchir sous moi... pas âme qui vive, seule dans la nuit opaque, sans logement, risquant d'être prise pour espionne. Ma pensée vole vers ma maison avec une insistance doublement douloureuse. Si mère me voyait à cette heure. Si elle se doutait dans quelle position affreuxe je me trouve. Une grande peur me gagne. Adossée contre un mur, j'attendrai les évènements. Si l'on m'arrête, tant-pis. Je préfère loger dans une cellule de prison que coucher à la belle étoile. En plus, je pourrais toujours m'expliquer avec le commandant de place et lui prouver ma bonne foi.. Mais le bon Dieu me secoure. Une forme que je devine féminine, traverse la rue en courant .. d'un bond, je suis près d'elle et la supplie de me donner un abri, une petite place, une chaise, à la rigueur, mais que je n'aie pas à rester dans la rue, en butte à toutes sortes de mésaventures possible.. Elle même ne peut m'en procurer mais me conduit chez une voisine dans une buvette. Dans la première petite chambre, quelques barils de bière ou d'eau de vie, des bouteilles de liqueurs vides ou pleines. Dans une autre chambre qui y communique est remplie de soldats qui s'amusent avec deux jeunes filles. Tout d'aspect d'une petite boîte. Les soldats me crient d'entrer à la ronde .. hé, la Marie, par ci. hé la Marie là, mais je garde prudemment mon chapeau et paletot, prête à quitter au moindre mot inconvenant. J'avise, à l'intérieur de la petite cuisine, une vieille femme ratatinée, la tante.
Je lui explique mon cas et la supplie de me procurer une petite chambre où je peux me reposer en toute tranquillité et en sûreté, étant si fatiquée que je ne peux continuer plus loin sans repos. Elle comprend et me

promet sa propre chambrette. Je m'informe quand et comment je pourrais me rendre à Hondschoote au matin. Elle lève les bras en l'air.. Mon Dieu, à pied.. il y a trois heures et par ces routes boueuses, il n'y a pas à y penser. Il y a bien demain matin, à 5½ heures un petit train qui y conduit, mais il y a trois quarts d'heure de distance d'ici. A cette heure matinale, en pays inconnu, à travers les fortifications.. cela ne se peut. Je pense à mon sauf conduit qui ne compte que pour deux jours. Coûte que coûte, il faut que j'arrive.
Elle me dit que, moyennant un bon pourboire, son neveu pourrait peut-être me conduire et me désigne un des personges de la joyeuse compagnie de l'autre chambre. Je préfère me passer de ce guide-là et je demande la jeune fille pour me conduire.
Après bien des pourparlers, il est convenu qu'elle viendra me prendre ici à 4½ heures du matin.
Si je disais que je dormis bien cette nuit, on ne me croirait certes pas et de raison. Une sentinelle fait les cent pas devant la maison.. une compagnie exécute des exercises non loin d'ici. Je n'ose me mettre au lit qui ne me parait pas propre et je m'installe sur une chaise. Quatre heures me vit déjà prête mais, à l'heure fixée, pas de trace de ma conductrice.
La vieille femme me conseille de ne pas attendre sa nièce, celle-ci ayant probablement promis pour la forme.
Elle m'explique tant bien que mal la route à suivre et me dit de me renseigner près des sentinelles. En route donc. J'aurai à jouer le tout pour le tout. Je cours, plutôt que je marche de peur d'arriver trop tard. A travers une ville totalement inconnue, dans une obscurité absolue, avoir à chercher, une route.. ce n'est guère possible... mais est-ce illusion ou réalité ? J'entends des pas précipités.. Une personne me dépasse .. pour demander mon chemin, je l'accoste, heureusement car aux premiers mots, je l'entends dire "Est-ce vous Mademoiselle, je venais vous chercher. C'est ma jeune fille que, par intuition peut-être, je trouve à temps. Quelle chance... car je me suis déjà trompée de rue et je n'aurais jamais trouvé la porte de Cassel par ce chemin détourné. Tout bas, je remercie Dieu et nous voilà en route. Au dessus des ponts-levis moyennageux, à travers les portes gardées, nous passons, les sentinelles m'examinant, ainsi que mes papiers soupçonneusement. Jamais je n'aurais pu passer seule à 5 heures du matin, ayant à tout instant à demander ma direction, à travers les méandres des tranchées et des fortifications, tout cela aurait paru anormal et douteux.
Par le plus grand des hazards ou plutôt par la divine Providence, je suis conduite d'une façon toute imprévue à bon port. La jeune fille qui me conduit est une fraudeuse de tabac de profession. Elle connait tous les petits sentiers détournés comme elle connait toutes les sentinelles. Un bonjour par ici, un salut par là me firent passer à côté d'elle comme si j'étais de sa catégorie et nous passons toujours enserrées de tout côté les formidables défenses dont on a entouré la ville.

Forts immenses, monticules de terre, barricades de pierres, tranchées, redoutes, fils de fer barbelés, inondations, c'est toute la défense militaire que nous traversons et l'on conçoit à raison que l'on prenne tant de précautions pour le passage de ces parages là.
Plus nous avançons plus nous revenons en rase campagne, plus de haies.. aucun arbre debout, tout gisent , abattus le long des fossés, c'est la désolation en plein.
Pour compléter te tableau, cinq ou six coups de canon font trembler la terre sous nos pieds et semblent vouloir nous secouer tout entières. Un frissonnement me passe. Je découvre enfin mon petit train et je m'installe en pleine société de fraudeurs... détail émouvant ... la plupart sont de toutes jeunes filles... des enfants encore. Pauvres gamines... quel dur métier et quel genre de vie. Je tâche de m'informer à l'avance où se trouve la rue et la maison où loge mon cousin, mais j'approche de plus en plus du but sans que l'on puisse me renseigner.
Un petit écolier veut bien enfin me conduire et m'aider dans mes recherches. Avec consternation, j'apprends que le train ne s'arrête que dix à quinze minutes en ville... le temps d'y faire provision d'eau. Si la maison en question est éloignée de la gare, je ne peux y arriver. Par surcroit de malheur, le train arrive avec retard. Réussirai-je ou non ? Si près du but .. m'échapera-t-il ? Avant qu'il ne s'arrête complètement je suis sur le quai, suivi de près par mon petit guide. Nous filons bien difficilement à travers la rue, il fait obscur encore, les rues sont encombrées de soldats, de voitures, de chevaux.. La rue en question, se trouve naturellement, ... être la toute dernière que nous parcourons.. Je me jette dans un magasin, demandant la maison désirée. On me renseigne .. le fond de la ruelle. Je risque d'y tordre la sonnette.. je suis mal informée.. je dois rebrousser chemin et me risque à me renseigner à une maison de belle apparence.
Un ordonnance vient ouvrir, je lui demande si c'est bien la maison que je recherche. Entretemps, une servante accourue au bruit, m'informe que mon cousin est encore au lit, vu l'heure matinale. Elle court le réveiller et me fait passer dans un petit salon. Il me reste six à sept minutes avant le départ de mon train. Je ne peux me permettre le moindre retard.
Par chance, le premier objet qui frappe mon regard est ma fameuse valise, posée sur le fauteuil. Instinctivement comme Une proie, je m'en empare, j'ouvre la porte et .. je m'enfuis vers la gare. Je n'ai pas fait dix pas dans la rue que je me retourne aux cris d'Octave, tout tremblant et pâle d'émotion.. en toilette sommaire.. pieds nus.. ne sachant que penser de mon intrusion fantastique. Le temps de lui crier que je dois attraper mon train .. que je suis à peu pres morte de fatigue, que je le remercie et lui écrirai le reste et je cours toujours en l'entendant crier derrière moi, que signifie tout cela ? est-ce sérieux, ou non ? Je ne m'y comprends pas.. Moi je comprends très bien son étonnement, mais l'essentiel c'est d'arriver à temps.. Comment je patauge à travers les rues encombrées de la petite ville.., c'est de épatant, du burlesque. Un régiment de cavalerie revient d'une promenade matinale. Mes jupes retroussées,

glissant à tout moment dans la boue épaisse, me faufilant entre soldats et chevaux.. je cours comme une folle et j'entends mon train qui siffle. Est-il parti ?
Un militaire obligeant voit mes efforts surhumains, inutiles probablement, se met à faire signe au conducteur, siffle et crie tant et si bien que le train s'arrête quelque peu .. on s'empare de moi et me jette littéralement sur la banquette, totalement épuisée, incapable de prendre mon billet n'ayant pu retrouver halaine pour souffler mot. Mais je suis arrivée quand même et malgré tout.

En approchant de Bergues seulement, je peux reprendre quelque peu mon équilibre et songer à mon déjeuner, il est bien tard et depuis hier après-midi, je n'ai eu le temps de prendre nourriture quelconque. J'ai la chance de trouver en gare un train qui me conduira à Dunkerque où je pourrai prendre ma correspondance pour Calais, vers 12 heures. Arrivée à Calais vers 2,40 heures, j'y pourrai prendre mon petit train qui me conduira à Licques pour 8 heures du soir. C'est si bien combiné. J'ai si bien réussi à faire en mes deux jours, un voyage que tous qualifiaient d'impossible, que la satisfaction me fait oublier la fatigue et le sommeil qui me terrassent. Mais voilà, qui trop embrasse, mal étreint ou manque le train.

La malchance voulut que je n'avais osé prendre un coupon aller et retour Dunkerque-Calais, ne sachant pas quel temps il me faudrait mettre au voyage et mon coupon risquant de n'être plus valable. Il me faut donc quitter la gare pour aller m'en procurer un. A la sortie .. un affolement tel que les militaires ferment la porte à deux reprises pour éviter la poussée. Il me faut une vingtaine de minutes pour arriver à passer, mais la même histoire recommence pour rentrer en gare. Et quand après d'efforts inouis, je me crois sauvée. Je m'aperçois que le gateau se gâte de plus en plus. Devant moi, il y a, au bat mot, deux cents personnes qui font la queue devant le bureau du commissaire militaire pour faire viser leurs passe-ports. Tant pis. J'ai deux heures d'attente pour le train, mais les quarts se succèdent aux quarts, les demies aux demies et j'ai à peine bougé de dix pas. Des réclamations s'élèvent, on crie, on gesticule, on s'écrase. C'est que l'on se rend compte que l'heure du train approche et qu'on est toujours au même point. Je suis si énervée que je ne peux plus me tenir tranquille. Je ne me tiens debout que par un miracle d'équilibre car on m'aplatit littéralement contre la barricade. Mon parapluie vient d'être brisé et je ne sais où tenir ma valise. C'est à en devenir malade. A un moment donné, la poussée de la foule en fureur devient intolérable, une femme s'évanout, un crac formidable, et voilà que la lourde barricade se brise. Une dizaines de personnes tombent les unes sur les autres, criant, jurant, les gendarmes sont impuissants à contenir la foule et menaçent de faire évacuer la salle. A quelque malheur est bon. Je profite de la malchance des pauvres malencontreux qui sont tombés, pour passer au dessus d'eux en un bond formidable et je gagne de la sorte une dizaine de places. Mais quand, après une attente interminable mon tour arrive enfin, on

Close

on m'annonce poliment que mon train vient de quitter depuis une dizaine de minutes. Je rage .. mais dois avaler ma colère. Manquer le train par la force des choses, passe encore, l'on fait ce que l'on peut, mais le manquer de cette façon, bêtement, stupidement, apres des efforts inouis dont je ne pourrai profiter à présent. C'est trop fort. Je dois avoir une physionomie qui parle, car en riant, ces messieurs m'annoncent que mon premier train est à 6,43, donc, sept heures d'attente. arrivée à Calais à 9 hr. du soir. Je sens l'envie de pleurer de désapointement. Savent-ils seulement quels ennuis ces retard nous donnent. Me voilà de nouveau plantée en pleine nuit. dans une ville inconnue... à chercher logement n'import où, à une heure où tout est fermé par ordre de la police. Je me console en voyant que je ne suis pas la seule, à côté de moi, une pauvre femme sanglote. Sa petite fille s'attendra vainement à son point d'arrêt. Il lui est impossible de parvenir à destination ce soir et elle tremble à l'idée que malheur n'arrive à ses enfants laissés seuls à la maison. Nous nous consolons mutuellement. Heureusement que j'ai pris en gare de Bergues quelques brioches pour parer à toute éventualité car je n'ose quitter la gare pour diner, craignant la même panique pour le train suivant. En effet, tout ce monde, afin de n'être "roulé" de nouveau, se rue vers les guichets des heures à l'avance et je commence à craindre de ne pouvoir passer à temps encore, quand j'avise un groupe d'ouvriers belges, au premier plan, ce sont des jeunes gens de Bovekerke, Gits, et Lichtervelde, des mineurs, aux manières à l'avenant. Je leur demande de loin une petite place, je n'ai guère d'autre chance, et que m'importe, il faut que jepasse. Hé Marietje, par ici. Kom maar af. 'K ga voor U zorgen. Nichtje alhier, nichtje aldaar. M'en Keppe. Je dois rire et plaisanter avec eux, mais ils me procurent l'avance qui m'est indispensable. Un groupe de personnes s'en aperçoit, on siffle, ordonne la queue, lace mais ces diables de flamands se mettent à épuiser tout leur vocabulaire maisonnant tant et si bien qu'ils se retirent et que moi, à présent, je suis sure de mon affaire. Un quart d'heure après je suis installée dans le train, ma pensée étant encore près des pauvres voyageurs dont les trois quarts manqueront de nouveau leur correspondance. Il m'a fallu toute ma stratégie pour réussir à me débarrasser de la présence, indésirable, désormais de mes bruyants compatriotes. En voilà qui se diront où donc est la reconnaissance, faites donc plaisir à quelqu'un. Je descends à Calais en gare de Fontinettes, ne voulant descendre dans la grande gare, afin d'être plus proche de mon petit train à prendre pour Licques. Mal m'en prit. Je suis avisée à la sortie que je ne peux retourner, sans un nouveau passe-port. C'est à écumer de rage. Et où le chercher. Ce passe-port, Madame, il fallait vous rendre au bureau de la grand-gare. Et j'y avais passé et laissé filer mon train là-bas. Que faire. Aller a pied ? Jamais je ne trouverais mon chemin. Tout est fermé et obscur. Et demain matin, mon premier train pour Licques est à 7 heures. Le bureau sera-t-il ouvert ? Mais il s'agit de chercher un logement. Ici aussi est fermé et éteint, mais la ville n'a pas cet aspect lugubre et effrayant que Bergues. J'entre dans lepremier hôtel venu

et je trouve être bien tombée, j'ai une petite chambrette bien propre pour un prix modéré. Je prie l'hotellier de me réveiller à 5 ½ heures pour être à temps pour ma visite au bureau. Une nouvelle nuit blanche, le va et vient continuel des trains pour le front, la peur d'être en retard, je me tourne et retourne et finis par me lever et m'habiller croyant être au matin déjà. Je dois m'être trompée grandement car j'ai passé des heures ainsi prête à descendre au moindre signe de vie à l'intérieur de l'hotel. Une petite clochette d'une chapelle voisine m'annonce qu'il fait jour.
En descendant, je constate avec horreur qu'il est 6½ heures, cet imbécile d'hotelier m'a oubliée. De nouveau sans déjeuner, à travers les rues encore obscures, je cours et je cours, tachant de rattraper le temps perdu jusqu'au fameux bureau où je passai des moments si angoissants.
Cette fois si, l'accueil est plus affable. En demandant mon passe-port pour Licques, Licques.. mon commandant lève la tête. " Ah, tiens. C'est vous.. et la valise ? Vous l'avez ? Je vous félicite, vous avez réussi un tour de force. Fièrement, je lui fais signe qu'oui, et me retire en le remerciant aussi que l'aimable sécretaire que j'entends dire "Je sou l'ai dit, c'est ce pas, commandant."
J'en suis à ma dernière étape. C'est ce qui stimule mon moral déprimé et non sans cause. Mais quel voyage d'une lenteur désespérante. De pied, on ne met que 3 heures, et je n'arriverai à Licques qu'à midi. Donc après 5 heures de train. A Bonningues arrêt de 2½ heures. J'avise l'unique hôtel très modeste d'ailleurs, je me fais servir enfin un déjeuner, car je tombe de faim et suis si fatiguée que je m'assoupis près du poêle, complètement creintée par émotions et les fatigues de mon émouvante excursion.

On m'attend à Licques, car j'ai le plaisir de trouver mon monde à la gare. Quel soulagement de me voir à terme et rentré chez mes bons amis. Je n'ai guère le temps de dîner a force de raconter toutes les péripéties de mon odyssée. On s'étonne que j'aie pu m'arranger envers et contre tout... moi aussi, à présent, m'en rends mieux compte et je dis de bonne foi, que le voyage ne me tenterait pas une seconde fois. Je pourrais escompter un repos bien mérité à présent, mais il s'agit toujours d'aller de l'avant, et de songer au retour à Paris-Plage. Mes hôtes veulent me garder pour me reposer quelque peu mais il me faut être là-bàs où l'on me réclame pour affaires urgentes. Ma dernière après-midi à Licques s'achève en courses de ci-de là. Nouveau passe-port, adieux aux amis et connaissances, mais surtout à faire une première affaire en fait de dentelles.
Par une délicate attention, Madame a fait part à ses amis de la bonne occasion qui se présentait pour se procurer des dentelles véritables à bon compte et par son intermédiaire je réussis à en placer pour une petite somme rondelette. Ma première vente. Nous nous sentons le coeur bien gros d'avoir à quitter nos amis. Nous ne sommes pas les seules d'ailleurs à nous émotionner, car je vois que nos hôtes partagens nos sentiments. Les amis des mauvais jours sont les meilleurs dit-on. Je le sens vraiment en leur disant adieu et en les remerciant des bienfaits qu'ils nous ont prodigués. Je me demande ce que je serais advenue si je ne les avais connus. Tous n'ont pas eu la bonnen fortune de rencontrer des gens qu'on peut appeler à juste titre "Providence des réfugiées."

Tant de fois, j'ai trouvé près d'eux réconfort physique et moral. Ils ont pris un si large part à mes joies et à mes peines que je peux les compter parmi mes amis les plus intimes, les plus chers. Je leur dis l'espoir que j'ai de pouvoir le leur rendre un jour dans la mesure du possible, et de pouvoir les recevoir chez nous si la tempête a épargné notre nid et nous quittons le coeur si gros, si lourd, quittons pour l'inconnu, pour l'aventure toujours et jusque quand ? Le pluie et le vent nous tiennent société tout le temps, nous empêchant de profiter de notre arrêt à Boulogne. Nous risquons cependant une petite sortie et nous butons contre un fermier de notre village flamand, occupé à décharger des peaux tannées. Le pauvre homme fût si bouleversé de cette rencontre imprévue qu'il ne put articuler un mot et me regarde d'un air si drôle que je crus qu'il perdait la tête. Il se met à sangloter en me racontant ses miseres. Il vient à peine de quitter l'hopital ayant été blessé dans l'affreux accident de trains de Marquise, où un convoi de réfugiés Belges fût tamponné par un autre train. Nombre de personne de nos villages voisins y laissèrent leur vie et gisent à présent, inconnues au cimetière de Marquise. Après beaucoup de recherches il avait pu se procurer du travail à voir son air malheureux je ne dûs lui poser la question, s'il s'accomodait ou non. Quelle misère. A voir et entendre tout cela, je me disais que je n'étais pas la plus à plaindre , que d'autres souffraient davantage.

Notre retour à Paris-Plage fut un évènement joyeux. On se retrouvait avec plaisir et j'eus le plaisir de les trouver tous en bonne santé. Plusieurs lettres m'y attendaient. De Dorothée, mon amie anglaise, qui me conseille vivement de faire la traversée et de profiter de son invitation, de faire l'essai, un essai que je ne regretterai pas, dit-elle. Une attention qui me touche sensiblement, c'est l'offre qu'elle fait d'envoyer l'argent nécessaire pour le voyage, croyant que c'est là, la raison de mon délai à accepter l'invitation. Une autre lettre de mon frère qui m'annonce de n'avoir aucune nouvelle à transmettre puisque la frontière hollandaise est rigoureusement fermée et toute personne qui risque de passer est fusillée sans outre forme. Il me conseille aussi d'aller chez Dorothée où j'y trouverai bonne hospitalité. Une troisième lettre enfin d'un ami de famille le même qui, à mon départ de Cortemarck, me fit le plaisir de me conduire assez loin en voiture, pour m'éviter de la sorte de plus grandes fatigues. Il y a quelques semaines je reçus de ses nouvelles, tout à l'improviste et lui répond de-suite. Il me remercie vivement de ma longue lettre qui lui a été si agréable. Je peux le croire car je sais par expérience avec quel plaisir un exilé, se croyant oublié de tous, reçoit un petit mot amical. Je lui avais demandé la manière pour moi incompréhensible dont il apprit mon adresse. C'est du roman tout pur. Avec des centaines et centaines de réfugiés il avait été embarqué par le gouvernement pour le sud de la France. Au cours de la traversée pour la Pallice, un compagnon de route de Bruxelles lui passe un paquet enveloppé dans un vieux journal. Pour tout réfugié, un journal est une fortune et en le dévorant de page en page, il y trouve l'adresse que nous avions fait paraître <u>une seule fois</u>. Ne serait-on pas tenté d'y voir <u>plus</u> qu'un simple hazard ? La Providence connait ses voies.

10 Janv. : 15 C'est décidé et fait. Je viens d'écrire à Thérèse en Angleterre qu'elle peut m'attendre pour Vendredi ou Samedi prochain. Je travaille avec une ardeur fébrile à mettre mes effets en ordre, aussi pour ne pas me donner le temps de penser et d'approfonder. J'ai peur, mais horriblement peur de la traversée à faire et pour "remonter" mon courage, je viens de lire dans un journal que deux autres bateaux viennent d'être coulés dans la manche par les mines. Je n'en dors pas la nuit et je prends des précautions comme si je vivais mes derniers jours. J'espère que mon amie recevra ma lettre à temps car elle m'a annoncé de me prendre en gare de Charing-Cross. Rendez-vous à la salle d'attente.

14 Janv. Départ pour Boulogne. Je me dis depuis quelques jours que je voudrais être vieille de plus d'une semaine. Le départ de mes bons amis, mes compagnons, d'infortune, et de voyage m'est bien pénible. Je souffre surtout d'avoir à me séparer de Paul et d'Yvonne, mes deux petits cousins qui n'osent absolument pas risquer la traversée. Heureusement que je peux me tranquilliser sur leur sort car je les laisse entre les mains affectueuses de leur oncle et tante qui se dévouent pour eux. Yvonne surtout, est vivement affectée de mon départ, cette nuit, la dernière, me croyant endormie, sans mot dire, elle vient m'embrasser longuement, aucune parole ne pourrait être plus éloquente et me toucher davantage. Bient avant l'heure, je suis prête mais je me sens toute faible au départ. On me conduirait au supplice que je ne sentirais de dépression plus intense et après les adieux passés, et un dernier signe à mes chers compagnons qui me voient disparaitre au loin, je me suis soulagée de me voir installée dans le tram, seule et ayant quelque temps devant moi pour me remettre quelque peu de mes émotions. J'arrive à Boulogne à midi et me rends directement chez mons. Hamy, où, il y a quelques semaines, je reçus un si gracieux accueil et aide et où m'attend une réception analoque. En effet, il se dérange pour me conduire aux différents bureaux pour mon passe-port et tous renseignements utiles. Mon départ est fixé pour le lendemain à 10 ½ heures. Pourvu que la mer soit calme comme ce jour, elle semble sommeiller.

15 Janv. Voici 3 mois, jour par jour, que j'ai quitté la maison paternelle. Trois mois que j'ai vagabondé de lieu en lieu, une vie de bohême. Trois mois que je me mettais en route pour l'Angleterre, via Ostende. Les circonstances ont mis trois mois de retard entre le projet et l'exécution.
La nuit a été mauvaise. Le vent hurlait et secouait les fenêtres, mauvais présage. Le jour cependant apporte un peu de calme. Mons. Hamy m'accompagne jusqu'au bateau. Il fait bon de ne pas se sentir toute seule et de voir un bras ami qui au loin envoie un dernier souhait de bonne chance et de bon voyage.
Mais d'ici,là, me voici aux prises de nouvelles tracasseries. Quelle affaire que d'avoir à quitter par bateau. A travers une double rangée de gendarmes, on nous conduit à la douane. Tous mes bagages, si bien arrangés sont défaits, jettés pêle-mêle, on insiste surtout à savoir si je n'ai pas de correspondance,tout papier est minitieusement contrôlé et vérifié. Je crois en être quitté quand une damme s'empare de moi et me fait déshabiller.

Elle cherche et fouille partout et semble voir quelque chose d'anormal en moi. Après de longues recherches, son visage s'épanouit et d'un air de triomphe me dit. Je savais bien, qu'il y avait quelque chose. En effet, Madame, il y a quelque chose et d'un air de triomphe aussi, je sors un citron que j'avais fourré au hazard en précision du mal de mer. Ma visite finit du coup. Nouvel arrêt à tout tournant, inspection des plus sévères, jusqu'à ce que j'arrive à enjamber la passerelle. En la montant, j'ai la même impression qu'un malade ressentirait avant d'être conduit à la salle où une grave opération l'attend. Cette traversée aussi, peut-être mon dernier voyage qui doit me conduire à ma fin. Et cependant, j'ai de la chance. J'apprends bien vite que je ferai route avec un régiment anglais qui retourne au pays pour un congé et un repos bien mérité. Un dragueur de mines précèdera le bateau pour éviter qu'il n'en heurte.. je peux donc me tranquilliser quelque peu et je m'installe au milieu des militaires. Ils sont bien gais, chantent et font de la musique, tout joyeux de l'heureux retour en perspective. La cloche sonne, la sirène déchire l'air de son cri strident et nous démarrons lentement, les maisons, les rues, les quais défilent rapidement devant nous et nous gagnons la haute mer.
Adieu, pays de France, les semaines que je viens de passer sur ton sol m'ont été bien pénibles et resteront gravées en moi en lettres de feu que le temps ne parviendra pas à effacer. Adieu. Si j'y connus des transès terribles, j'y trouvai aussi des dévouements, des affections dont je garderai à jamais le souvenir émouvant. Adieu, mon odyssée change de cadre. Puissent les nouveaux cieux où je m'aventure me réserver accueil semblable.